Utrecht University Library
Partner in Science
Universiteit Utrecht

La nouvelle naissance : huit sermons sur le chapitre III(1-21) de l'évangile selon Saint Jean suivis d'un sermon sur Romains VIII, 31

https://hdl.handle.net/1874/26357

LA

NOUVELLE NAISSANCE

gee

LA

NOUVELLE NAISSANCE

HUIT SERMONS

sur le Chapitre III (1-21)

DE

L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

suivis d'un

SERMON SUR ROMAINS VIII, 31

Traduits de l'allemand

DE

H.-F. KOHLBRÜGGE,

Docteur en théologie, Pasteur de l'Église réformée néerlandaise à Elberfeld.

« Il vous faut être nés de nouveau. — Celui qui ne croit point est déjà condamné. »

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

11, RUE DE LA PAIX.

GENÈVE.
E. BEROUD, LIBRAIRE,
rue de la Cité.

BRUXELLES.
LIBRAIRIE CHRÉTIENNE ÉVANGÉLIQUE,
33, rue de l'Impératrice.

1855

BIBLIOTHEEK DER
RIJKSUNIVERSITEIT
UTRECHT

Au Lecteur, Salut!

Ce qui est né de la chair est chair. Le monde n'a jamais cru, et il croit moins que jamais aujourd'hui à la grande et salutaire doctrine de la nouvelle naissance, — à cette doctrine à laquelle le Sauveur a donné la première place dans ses enseignements, et qu'il proclame dans le langage le plus solennel. L'Église de Christ doit et veut y croire toujours; mais elle a des époques où sa foi, à cet égard, plus encore qu'à beaucoup d'autres, est obscurcie et chancelante, sans fermeté et sans énergie. Nous sommes assurément dans une de ces époques; et le but que s'est proposé le docteur Kohlbrügge est de ranimer, autant qu'il est en lui, par la prédication

de la Parole éternelle, une séve vigoureuse dans nos veines appauvries. L'interprète français du pasteur d'Elberfeld s'est proposé le même but; et, au moment de publier son humble travail, il demande au Dieu de toute grâce de bénir l'effet de sa Parole dans la conscience de tous ceux qui voudront la recueillir.

Lundi de la Semaine Sainte 1855 (2 avril).

I [1].

Il y avait un homme, d'entre les Pharisiens, nommé Nicodème, l'un des principaux Juifs. Cet homme vint, de nuit, trouver Jésus et lui dit : Maître, nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu ; car personne ne saurait faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit.

(JEAN, III, 1-6.)

A la fin du chapitre qui précède celui que nous voyons s'ouvrir ici devant nous, Jean l'Évangéliste nous dit que le Seigneur Jésus « connaissait *par lui-même* ce qui était dans l'homme; » et il nous en fournit la preuve dans l'entretien de Jésus avec Nicodème.

En vérité, notre bien-aimé Rédempteur n'eut guère de repos aux jours de sa chair; ni repos pour prendre sa nourriture, ni repos pour s'accorder les douceurs du sommeil! Et encore, si ceux qui le fatiguaient sans cesse avaient au moins cherché, eux, le repos véritable, le repos de l'âme! Mais ce dont ils venaient le charger, c'étaient le plus ordinairement des choses secondaires,

[1] Prononcé le 10 septembre 1848.

même futiles. On se plaisait dans une manière d'être vaine, charnelle; on ne se souciait pas de donner gloire à Dieu, de reconnaître Dieu en sa miséricorde et en sa vérité, de le reconnaître en Celui qu'il avait envoyé au monde pour sauver les pécheurs.

Jésus connaissait à fond cette misère-là. Il savait que l'homme aime à se donner gloire à lui-même au lieu de donner gloire à Dieu. Il écoutait cependant avec une grande patience tous ceux qui venaient l'interroger, et il se manifestait à tous et à chacun comme étant le chemin, la vérité et la vie. Il ne se recherchait aucunement lui-même, mais il se dépensait pour rendre témoignage à la vérité, afin que le Père fût honoré, ou afin que les hommes fussent sans excuse en ne l'honorant point.

L'Évangile nous montre et nous démontre ici avec une clarté saisissante *ce qu'il y a dans l'homme.*

« Il y avait un homme, d'entre les Pharisiens. »

Un homme est — un homme, un pécheur condamné de Dieu; et s'il n'obtient pas le salut, le seul vrai salut, il est perdu, perdu à jamais. Et Dieu veut que la mort et la vie soient mises devant l'homme, afin que Dieu demeure juste, justifié, et que l'homme sache ce qu'il aura choisi... Nous avons affaire avec un homme « d'entre les Pharisiens, » c'est-à-dire, à un homme non ordinaire, non le premier venu d'entre la multitude, mais à quelqu'un qui s'est séparé de cette multitude et qui a cherché à s'élever au-dessus d'elle pour vivre pieusement et pour mettre en première ligne le zèle envers Dieu, le service de l'Éternel.

Cet homme a une réputation de sainteté; Nicodème est son nom; Nicodème signifie *victorieux du peuple*,

vainqueur de la multitude[1] ? La multitude, le peuple a, toujours et partout, voulu avoir des maîtres ou un maître ; il se donne des meneurs ; et, sur le terrain religieux, ceux-ci font accroire aux pauvres âmes que le salut n'est pas le prix de la foi, mais l'incontestable récompense de nos œuvres : l'homme naturel est si avide de *gagner* le ciel avec ce qu'il ose appeler sa piété ou sa vertu !

C'était « l'un des principaux Juifs » de Jérusalem, ce Nicodème ; un homme de renom et d'autorité. La multitude, le peuple a, de tout temps, pris plaisir à suivre de telles gens ; de telles gens, en effet, n'ont-ils pas beaucoup plus de connaissances que le commun des humains? Ne possèdent-ils pas le secret de ce qu'il faut pour arriver sûrement et commodément au ciel? Et puis.... ne peuvent-ils pas aider de leur pouvoir, de leur crédit, de leur argent peut-être, ceux qui aiment mieux *faire* de la dévotion, qu'adorer Dieu en esprit et en vérité, et que se fier, pour être bénis, à sa Parole de grâce?

Or, ce principal parmi les Juifs, cet homme que le grand nombre regardait sans doute comme une colonne de la synagogue, comme l'appui et la gloire de la Loi, ce Pharisien éminent, honoré et honorable, ressemblait à un pauvre roseau agité du vent, depuis qu'il avait entendu parler du baptême de Jean et de la prédication de Jésus. Les œuvres, grandes et petites, de son ancienne piété avaient, il ne pouvait plus en douter, beaucoup perdu de leur valeur. Il s'alarma de cette perte et

[1] D'après l'étymologie hébraïque, la signification de Nicodème est *pur de sang, intègre de conduite*, — « de bonnes vie et mœurs. » C'est donc le nom par excellence de l'homme à propre justice, de l'homme qui, quand on lui dit avec l'Évangile qu'il est pécheur et qu'il lui faut se convertir, répond : Je n'ai jamais tué ni volé personne! (*Note du traducteur.*)

voulut, à tout prix, la réparer. Il redoubla de ferveur, de scrupuleuse exactitude dans ses pratiques pieuses, mais l'inquiétude et l'agitation ne le quittaient plus.

Alors il résolut de chercher et, si possible, de retrouver son calme et son assurance auprès de Jésus. Jésus lui dirait apparemment si, en effet, il n'était pas, lui Nicodème, dans la bonne voie; on aviserait ensuite. Mais comment l'aborder, ce Jésus de Nazareth?... Il était tellement décrié et dédaigné surtout par les Pharisiens et les seigneurs du synédrium (*sanhédrin*)! Et Nicodème était un de ces seigneurs, l'un des membres de cette congrégation, de cette Convention redoutable; partant, un homme très-haut placé, respecté; — que dirait-on en apprenant qu'il avait visité le Nazaréen?

Et pourtant, il a tant entendu parler de celui-ci; aucuns le nomment docteur, lui attribuent une espèce de mission céleste : pourquoi, après tout, Nicodème redouterait-il l'embarras de s'entretenir une fois ou deux avec ce Jésus? Il irait le trouver de nuit; personne ne le verrait; et Jésus sans doute se trouverait assez flatté de cette visite, pour pardonner au conseiller Nicodème l'impolitesse de venir à une heure peu convenable...

Servir le démon en plein jour, l'homme n'en a point honte, mais il a honte de confesser Christ à la face de tous! La chair pousse l'homme à s'imaginer qu'il peut en agir avec Dieu comme bon lui semble; Dieu sera toujours content!

Nicodème ira donc trouver Jésus, cela est décidé; mais que lui dira-t-il? Dira-t-il : « Je suis agité d'inquiétudes, je n'ai aucune paix, — moi Nicodème, Pharisien, et qui suis compté au nombre des principaux Juifs,

je confesse devant toi que je me sens dénué de toute vertu et valeur, et je te prie d'avoir pitié de moi, et de m'indiquer le chemin qu'il me faut suivre pour être trouvé juste devant Dieu et en Dieu; » — dira-t-il cela? Non. Non, Nicodème ne parlera pas ainsi. Il s'appliquera à faire prévaloir sa piété devant le Seigneur; à obtenir que Jésus la sanctionne; s'il y réussit, il pourra donc conserver cette piété, et s'en faire un refuge et un rempart pour le moment (toujours terrible) de la mort.

Nicodème entre dans l'humble logis; il a aperçu le Seigneur, et : « Maître, » lui dit-il, « nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu; car personne ne saurait faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. » Il pense que le Seigneur ne peut manquer de répondre : Qu'il est bel et aimable, ô Nicodème! le témoignage que tu rends de moi; tu es assurément enseigné de Dieu; que dis-je? tu es, toi aussi, *un docteur venu de la part de Dieu.*

Mais Dieu le Seigneur connaît toutes les pensées des esprits; et même avant qu'une parole soit sur la langue, voici, l'Éternel sait déjà tout. Ce que Nicodème croyait dire à sa propre louange, il l'a dit à sa confusion, et à la condamnation de tous les Pharisiens de jadis, de tous les Pharisiens d'à présent, de tous les Pharisiens à venir; car Nicodème ne dit pas : *Je sais* que tu es un docteur venu de la part de Dieu; il dit : « Nous savons, » nous, les Pharisiens; et il montre ainsi que les Pharisiens se tenaient aussi pour *docteurs*, pour *appelés à enseigner et capables d'enseigner le peuple.* « Docteur, » soit! Mais non « venus de la part de Dieu; » et quoique non venus de Dieu, ou parce que non venus de Dieu, ils s'obsti-

naient orgueilleusement dans leurs voies d'erreur.

Sachant que Jésus était *le* docteur venu de la part de Dieu, les Pharisiens auraient dû renoncer absolument à leur culte à eux, ils auraient dû se ranger autour de Lui, et recevoir de sa bouche la doctrine du salut pour vivre ensuite selon cette doctrine.

Mais Nicodème croyait-il en effet que Dieu était avec Jésus? Alors, avec toute sa dévotion, il était fort éloigné de la vraie crainte de Dieu, il ne cherchait que la gloire qui vient des hommes. Croyait-il en effet que Dieu était avec Jésus? Pourquoi donc alors n'allait-il pas voir Jésus en plein jour et aux yeux de tous?

La Sagesse éternelle laisse valoir ce qu'ils peuvent valoir les compliments de Nicodème; elle ne s'en occupe point, et va droit à l'homme. Le Seigneur le frappe tout d'abord de ce trait : « En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » — *En vérité, en vérité!* Le Seigneur donne à son discours cette introduction solennelle afin de porter Nicodème à recueillir sérieusement les paroles qu'il va entendre, à ne point les prendre pour de simples façons de parler, mais à bien se dire que selon qu'il les recevra ou ne les recevra point, il travaillera à son salut ou à sa perte : elles lui seront une odeur qui donne la vie ou une odeur qui donne la mort!

Et *Je te dis*, continue le Seigneur. C'est *à toi* et *de toi* que je vais parler. Il s'agit de ton intérêt propre, de ta situation réelle; il ne s'agit pas de ce que pensent ou savent les autres. Toi, toi à qui je m'adresse en ce moment, — tu sens que tu n'es pas dans le bon chemin, que tu n'as pas d'appui sûr et fort devant Dieu : en vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne

naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu !...

Sous l'expression de royaume de Dieu, le Seigneur n'entend pas désigner ici le ciel en lui-même, mais l'autorité souveraine, l'empire de la grâce éternelle, le règne de salut qui est ouvert en Jésus-Christ et par Lui à tous ceux qui sont perdus (*tous* sont perdus !) — tout le conseil de Dieu en Jésus-Christ pour la rédemption des pauvres pécheurs — tout ce que Dieu a fait et accompli pour réaliser ce conseil en envoyant son Fils dans le monde.

Le Seigneur donne à entendre à Nicodème que, quoiqu'il prétende savoir, avec tous ses confrères et collègues, que Jésus-Christ est un docteur *venu de Dieu*, il n'avait, lui Nicodème, aucune vue, aucune intelligence, aucune idée, de ce que Dieu a *fait* en envoyant son Fils ; et que, pour arriver à cette idée, à cette intelligence, à cette vue, il lui fallait être né de nouveau... « Aussi longtemps que vous ne serez né d'en haut, devenu un homme autre, un homme nouveau, vous ne pourrez, mon cher Nicodème, ni savoir ni expliquer qui je suis et d'où je viens. Car vous êtes encore, à l'heure qu'il est, enfoncé et comme perdu dans le vieil être d'Adam ; et il vous faudra être trouvé en un *autre* (le second Adam !) pour avoir le droit et la capacité de parler de ces choses. » Ce Sauveur bien-aimé ! Combien il est fidèle et bon d'enlever souvent, et de détruire d'un seul coup, toutes les béquilles et tous les bâtons et autres appuis au moyen desquels l'homme se traîne fièrement à la rencontre de la condamnation ! Il est vrai qu'on ne reconnaît que rarement cette bonté, cette fidélité ; on tient le Sauveur, quand il en agit ainsi avec l'homme, pour un ennemi,

pour l'Ennemi. Il est la vérité, il est amour; et parce qu'il est amour, il dit la vérité, pour sauver l'âme et pour la sanctifier.

Revenons à Nicodème, mes frères. Il vient d'entendre une chose extraordinaire. La nouvelle naissance, la régénération! Il en avait déjà ouï parler, et il pensait qu'elle était indispensable aux gentils qui embrassaient le mosaïsme, mais à ceux-là seulement; et encore la considérait-il comme une simple modification dans la manière de voir, comme un changement effectué dans les opinions religieuses chez ceux qui abandonnaient ou promettaient d'abandonner l'idolâtrie pour la pratique des ordonnances établies en Israël. Mais qu'un *Israélite* eût besoin de régénération — absurdité de le croire! Un fils d'Abraham n'est-il point par droit de naissance héritier des biens célestes?...

Mais le Seigneur a parlé. Il a dit qu'il faut à l'homme, à tout homme être né de nouveau ou d'en haut [1]; et par conséquent le Seigneur ôte, si je puis ainsi dire, le salut, ou l'œuvre, le travail et le prix du salut des mains de l'homme, et le place dans les mains de Dieu. De même qu'un homme n'a contribué pour rien à être né de sa mère, il ne peut contribuer pour rien à naître de nouveau. Mais voici, cette parole détruit et annule entre les mains et dans la pensée de Nicodème toutes les œuvres de dévotion à la loi, toutes les œuvres en lesquelles il avait mis sa confiance et en vue desquelles il avait compté recevoir, de la part de Jésus, approbation et louanges. Nicodème va être à ses propres yeux ce qu'il

[1] *De nouveau* ou *d'en haut*; voyez les *Sermons* de Kohlbrügge *sur les deux premiers chapitres de la première Épître de saint Pierre*; Paris, 1853, page 171. (*Note du traducteur.*)

est aux yeux du juste juge; le voilà misérable, dépouillé de tout, condamné! Être né de la semence d'Abraham, cela ne lui sert de rien. Être Pharisien et l'un des principaux d'entre les Juifs, cela n'a plus aucune valeur. Nicodème et les œuvres de Nicodème! Qu'est-ce devant Dieu? — Nicodème est frappé de toutes ces considérations; il en est consterné!... Il se remet pourtant avec assez de promptitude; et il répond au Seigneur avec cette finesse pharisaïque ou jésuitique qu'on rencontre chez la plupart des gens qui vivent dans la justice propre : « *Comment,* » dit-il, « *comment un homme peut-il naître quand il est vieux? Peut-il rentrer dans le ventre de sa mère, et naître une seconde fois?* »

Il a entrevu, presque compris la nécessité de la régénération ; mais, pour se soustraire d'emblée à cette nécessité, il cherche, serf de la lettre, à commenter *littéralement* la vérité éternelle, au lieu de la recevoir et de l'expliquer par l'esprit. Toutefois, le Seigneur, plein de patience, ne s'arrête pas à l'impie plaisanterie de Nicodème : il le touche, le perce d'un trait plus aigu encore, en lui disant comment il faut entendre la parole de la nouvelle naissance. Jésus répète son solennel : « En vérité, en vérité, » — puis, il ajoute : « Je te dis que si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. »

Le Seigneur avait dit d'abord au présompteux Pharisien qu'il ne pouvait pas *voir* le royaume de Dieu, qu'il n'en avait aucune intelligence, qu'il n'était pas capable de rien en dire de juste. Il va plus loin maintenant : il dit à Nicodème qu'il ne pouvait pas *entrer* dans ce royaume (donc, qu'*il n'y était point*), et qu'il n'y entrerait que lorsqu'il serait *né d'eau et d'esprit.*

Comment Nicodème avait-il à *naître d'eau*, à être *né d'eau* pour *entrer* dans le royaume de Dieu?

Vous savez, mes bien-aimés, que les Pharisiens rendaient inutile à leur égard le conseil de l'Éternel en dédaignant de se faire baptiser par Jean le Précurseur. Jean avait prêché la repentance, la nécessité de se convertir des œuvres mortes au Dieu vivant. Il avait fait sentir et comprendre aux Pharisiens que vaine, absolument vaine était leur gloire d'être les enfants d'Abraham, vu que même des pierres du désert, Dieu pouvait faire naître des enfants à Abraham. Mais les Pharisiens continuaient à tenir les *œuvres mortes* pour bonnes, pour agréables à Dieu; et ils s'obstinaient à se persuader qu'il serait impossible d'être sauvé sans ces œuvres-là. Ils ne reconnaissaient point qu'ils étaient pécheurs; ils méprisaient la justification qui vient de la foi, la seule qui donne la vie. Quoi! avaient-ils l'habitude de dire, — quoi! nous nous dépouillerions de notre honneur et de notre droit d'être les fils d'Abraham, et nous descendrions, comme les misérables gentils ou comme « cette exécrable populace qui n'entend pas la loi, » dans les eaux du baptême, pour jeter au fond de ces eaux et pour laisser entraîner par elles tout notre péché, pour accepter enfin comme une grâce (une *grâce*, horreur!) et des mains de ce messie de la promesse notre salut éternel! Mais cela serait odieux, absurde! Mais il y a blasphème rien qu'à le penser!...

Pharisiens ils étaient, et Pharisiens ils restèrent, ne voulant pas être sauvés dans la voie, dans l'unique voie dans laquelle Dieu veut sauver et justifier les âmes!

Le Seigneur Jésus cherche à convaincre Nicodème qu'il a rejeté, lui aussi, cette voie de salut, en négligeant

et en dédaignant le baptême de Jean, et il le presse de rechercher ce baptême. Nicodème serait *né d'eau*, en ce sens qu'en se soumettant à toute l'obligation du baptême de Jean, il verrait le Dieu vivant s'associer, par sa grâce, à cette cérémonie légale ; par la grâce, Nicodème sortirait de l'eau créature nouvelle : il serait né de nouveau, d'en haut ; il serait régénéré, enlevé à la nature du vieil homme et à la servitude de la lettre, et *promu* à la vie nouvelle, implanté dans l'être de l'esprit. Cependant, afin que Nicodème n'aille pas interpréter cette vérité même d'une façon servile et charnelle, et ne se hâte pas de dire : « Soit ! Si je ne puis, moi Nicodème, être sauvé qu'en subissant aux yeux du monde cet opprobre du baptême, je vais donc me faire baptiser ; je ne crains point trop l'opinion publique, je ne m'arrêterai pas au « qu'en dira-t-on? » Lorsque cela sera fait, c'est bon ! je serai tranquille, tranquille et sauvé *(opus operatum!)*.... Le Seigneur a ajouté : « et d'esprit. »

Comment un homme naît-il « *d'esprit?* » Je réponds : ce n'était pas la cérémonie extérieure, ce n'était pas *le fait* du baptême de Jean qui opérait cette grande chose : le salut. Ce n'était pas non plus l'empressement avec lequel quelqu'un se soumettait à cette cérémonie, accomplissait ce fait, dans la pensée qu'une fois l'acte derrière soi, on avait devant soi le salut. Quelque chose de mystérieux et d'invisible, mais d'infiniment réel et puissant s'associe à cette œuvre, au nom de Dieu ; c'est l'Esprit de Dieu, c'est le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit s'associe à l'homme pour le porter à n'être *pas seulement* en souci du moyen ; et il s'associe au moyen pour y faire éclater sa vie. En vertu de cette association, par cette double ac-

tion, il jette la semence de vie dans le cœur de l'homme, c'est-à-dire la Parole de Dieu vivante et permanente à toujours. Par la force de cette Parole, l'Esprit régénère l'homme, et le fait *être* homme nouveau, homme d'en haut, passé de la mort à la vie. L'Esprit ne révèle à l'homme premièrement que chute, condamnation, péché, injustice, éloignement de Dieu ; puis il produit en lui un cordial désir d'absolution et d'affranchissement, d'acquittement et de liberté à l'égard du péché ; et l'homme voit s'en aller loin de lui, comme on voit ou comme on sent les rêves de la nuit s'éloigner quand le matin on s'éveille, toutes les œuvres censées faites selon la loi et tout le labeur de la justice propre et d'une orgueilleuse dévotion. L'homme alors n'est plus rien, et ne possède plus, de lui-même, aucune chose bonne ; un seul sentiment le remplit, une seule pensée l'occupe : le sentiment terrible, la pensée terrible de la sainte colère d'un Dieu juste ; et par l'influence de l'Esprit l'homme arrive finalement à avoir faim et soif de justice ; d'une justice qui subsiste devant Dieu, de la justice qui procède de la grâce et qui a pour appui la miséricorde, et..... *Miséricorde et grâce !* crie alors le pauvre pécheur.

L'Esprit opère par les moyens. Ce ne sont pas les moyens eux-mêmes qui agissent ; mais l'Esprit n'agit pas *sans les moyens :* l'Esprit est en eux. Par eux, l'Esprit fait naître et développe la foi, de telle sorte que, par la foi et en la foi, l'homme est né d'esprit, né d'en haut et de nouveau, rejetant toute confiance en lui-même, se condamnant lui-même, et ne donnant plus gloire et louange qu'à la grâce gratuite et libre, souveraine et salutaire. Voilà comme l'homme naît d'esprit.

Naître d'eau, c'est renoncer à toute gloire propre aux

yeux du monde (du monde religieux et du monde profane), ne plus être jaloux des splendeurs, dirai-je? ou des misères de la propre justice, mais estimer selon tout leur prix les voies et moyens par lesquels Dieu veut que nous entrions dans son royaume, accueillir ces moyens, suivre ces voies, prendre sur soi la croix et l'opprobre de Christ, préférer les promesses et les préceptes de Christ aux pensées et aux penchants de l'homme animal. Dieu prend plaisir à ces choses; il reconnaît pour siens ceux qui s'y appliquent; il fait d'eux des créatures nouvelles, il leur accorde une naissance tout autre que celle de la chair.

Et *naître d'esprit*, c'est renoncer à toute confiance en notre vertu à nous, en notre sagesse et justice; condamner ce qui est de nous. Là où ce renoncement a lieu, là où cette condamnation est prononcée, l'Esprit saint suscite la foi, par laquelle l'homme devient, grâce à cet Esprit, un homme autre, nouveau, un homme vivant au Seigneur, ayant dans le Seigneur sa justice et sa force, — étant détaché du vieux tronc d'Adam et greffé sur l'arbre de vie!...Tout cela procède de l'Éternel Dieu; et cela est annoncé et représenté à l'homme, afin que l'homme ne puisse dire qu'il ignore où il lui faut chercher la seule chose qui lui soit essentiellement nécessaire, et qui répondra aux cris, aux soupirs de son âme, du moment où cette âme se mettra à s'enquérir des choses qui sont selon Dieu, selon le Dieu vivant.

Du reste, le Seigneur ne veut pas qu'on ignore la différence qu'il y a entre *être né d'esprit* et se trouver encore mêlé ou attaché à toute la vieille manière d'être d'Adam; il ajoute : *Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit.*

Comme tous les Pharisiens, Nicodème se persuadait qu'Abraham avait été justifié par les œuvres, par le labeur de sa dévotion. Il était d'avis que le père des croyants avait, à l'aide de ses œuvres, gagné le ciel pour lui et pour sa postérité ; et comme il se trouva être, lui Nicodème, de la postérité d'Abraham, il ne doutait nullement qu'il ne possédât déjà le ciel ; et il estimait que tout ce qui lui restait à faire, c'était de s'affermir dans cette possession et de ne pas s'exposer à perdre ses titres de salut. Évidemment, il ne savait pas l'Écriture qui dit (Gen. xv, 6 et Rom. iv, 3) : « Abraham *crut* à l'Éternel, et cela lui fut imputé à justice. » — Nicodème n'avait jamais été pénétré de cette vérité que ceux-là seulement sont *de la postérité d'Abraham* qui marchent selon la foi d'Abraham, et « dans les traces » de cette foi ; et jamais il n'avait été frappé de cette considération que ceux qui s'attachent et qui se fient aux *œuvres*, ne peuvent attendre leur rémunération que du devoir pleinement accompli, non de la grâce gratuite. Ce qu'Abraham fut et ce qu'il est devant Dieu, certes, il ne le fut, il ne l'est pas moyennant ses œuvres ; car que dit l'Écriture? Elle dit (Rom. iv, 5) : « A l'égard de celui qui n'a point *travaillé* (littéralement : *manié les œuvres*), mais qui *croit* en Celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est imputée à justice. » En lui-même et par lui-même, Abraham n'était que chair, et quiconque n'est *de la postérité d'Abraham* que selon la chair est chair également ; et toutes ses œuvres et toutes ses pratiques de dévotion sont perdues également ; perdues et condamnées devant Dieu. Dieu, qui est esprit, ne peut *s'accommoder* à la chair : ce qu'il faut à Dieu, c'est l'esprit. Les origines, les voies, les issues de la chair sont condamnées devant Lui.

Condamné, oui ! Et comment est-on acquitté devant Dieu ? Comment lui est-on agréable ?

Quand on est esprit.

Et comment arrive-t-on à *être esprit ?* En naissant d'esprit.

Que signifie donc cette parole : « Ce qui est né d'esprit est esprit. » Elle signifie que quiconque est né d'esprit est agréable à Dieu, acquitté devant lui, réconcilié et sauvé ; — qu'il est devenu *un* avec Dieu qui est esprit ; juste et saint, comme Dieu est juste et saint.

Mais, arriver à être *né d'esprit* ne dépend ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais uniquement de la grâce et de la miséricorde de Dieu. Aussi, voilà Nicodème, tout d'un coup, dépouillé de toute justice, sans Dieu ni salut, et n'ayant plus d'autre ressource (heureuse, précieuse ressource !) que d'invoquer le Dieu vivant à l'effet d'obtenir de lui cette naissance nouvelle, — que d'entrer dans la voie de grâce dans laquelle Dieu le rendra participant des bienfaits de cette naissance.

Quelle était cette voie ? Nous venons de la nommer une voie *de grâce*. Elle consistait à saisir, comme justice unique devant Dieu, Celui que Dieu a oint et envoyé comme Sauveur, Jésus ! A le saisir de foi vivante et vraie, en sacrifiant à cette foi, en faisant disparaître et taire devant elle le moi, le monde et toute propre justice.

Arrêtons-nous ici pour aujourd'hui. Vous avez entendu, bien-aimés, que Nicodème fut un homme éminent en Israël. Quelle érudition et quels procédés ne mit-il pas dans ce qu'il disait du « docteur envoyé de Dieu, » et de tout ce qu'un homme peut sentir et accomplir quand Dieu est avec lui ! Combien il avait dû sonder

les Écritures, ce principal d'entre les Juifs, et combien grande était la somme des vérités scripturaires qu'il possédait parfaitement!... Voyez, le voilà qui va visiter Jésus et lui témoigner toutes sortes d'égards, et pourtant — avec tout cela il n'était rien devant Dieu! Le Seigneur lui dit qu'il est chair et que toute sa dévotion n'est que chair. Nicodème, condamné devant le Seigneur, exclu du royaume des cieux, privé de salut, malgré toute sa sagesse et toute sa science, malgré toutes ses expériences et toute sa piété, — que nous enseigne-t-il?

Il nous enseigne que si loin et si haut qu'on soit parvenu en fait de piété et en matière de connaissance des choses célestes, — fût-on un Nicodème, un docteur en Israël, si l'on n'est pas *né de nouveau*, on est perdu. Et à ce sujet, nous avons tous à nous examiner consciencieusement devant Celui qui sonde les cœurs et les reins. Car, hélas! il en est plus d'un qui se tient pour né de nouveau, et qui, de la manière dont il agit envers ses proches et envers son prochain, ne montre que trop qu'il ne l'est pas. Il ne l'est pas, vous dis-je. Et il le prouve par les pensées de son cœur, lesquelles se manifestent incessamment contre Dieu, contre l'Évangile, contre la loi.

Quiconque est véritablement *né d'esprit*, ah! il n'ira pas, se targuant de sa régénération, accommoder, accoupler, dans sa vie, le péché et la grâce, l'iniquité et la justice! Il sait qu'il est impie de sa nature, mais il s'appuie sur la miséricorde de Jésus-Christ; il croit au Dieu vivant, et il marche dans les voies de Dieu.

Ici, entendons-nous bien. Il est certain que la régénération de tous les élus s'est effectuée et accomplie, une fois pour toutes, dans la mort et dans la résurrection

de Jésus-Christ; mais il est tout aussi certain qu'il y a pour chaque élu *un temps* auquel il devient participant de cette régénération par le renouvellement de l'esprit. Et, certes, c'est à bon droit que nous nommons cette régénération *une naissance*, car elle rend *vivant* ce qui était mort, et elle fait être *enfants* de Dieu ceux qui, d'abord et autrefois, étaient des esclaves de Satan et du péché. Oui, *une naissance*, et elle est essentiellement une œuvre de la grâce.

Plusieurs prennent une simple conviction vive de péché, et le calme qui souvent succède aux peines que cette conviction a coûtées, pour la régénération elle-même : ils se trompent. Cette conviction et ce calme font partie de la régénération, mais ils n'en sont pas le fond, ils n'en sont pas le tout.

Le Seigneur appelle la régénération une *naissance d'eau et d'esprit*. Sous un certain rapport, Dieu veut (et il peut aussi) nous rendre participants de cette naissance dans le baptême (notre bonne liturgie le dit formellement); mais qu'ensuite nous en recueillions le fruit paisible, le bienfait actuel et permanent, c'est, je le répète, l'œuvre de la grâce, de la libre, souveraine et toute-puissante grâce de Dieu. Cette œuvre se fait quelquefois chez un homme dès ses plus tendres années; mais le plus habituellement c'est durant les années de la jeunesse ou vers celles de l'âge mûr qu'elle se manifeste; enfin, il y a des élus en qui le travail de la grâce ne s'annonce et ne s'achève qu'au déclin de leur vie, quand les cheveux sont devenus blancs, quand l'ardeur tombe et que la voix va s'éteindre.

Ce que je viens de dire, mes très-chers, à savoir que la régénération ne consiste pas essentiellement dans une

conviction vive de péché et dans le calme qui quelquefois lui succède, pourrait jeter quelques-uns d'entre vous dans la perplexité, et les porter à demander : Qu'est-ce donc, au juste, que la régénération? Je réponds : C'est *l'acte* par lequel, sous la conduite de l'Esprit, on passe de la loi et des menaçantes exigences de la loi à la foi en Jésus-Christ, notre unique docteur et législateur, notre pacificateur et roi, notre Rédempteur éternel; l'acte *en vertu* duquel on n'attendra plus en aucune manière son salut des œuvres de justice qu'on pourrait avoir faites, mais uniquement de la grande miséricorde de notre grand Dieu et Sauveur. La véritable régénération consiste donc dans le passage, par la foi, de la vie d'Adam et du service de la lettre morte à la vie de l'esprit et au culte de la charité en Jésus-Christ; et ce passage se fait sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, par une attraction efficace vers Jésus, par un *attirement* irrésistible et infiniment doux de la part du Père.

Où ce passage a eu lieu, là existe, chez l'homme, un immense et profond sentiment de ses péchés, et non seulement de ses péchés, mais aussi de son absolue corruption et perdition, là existe un désir, sincère et ardent, d'être en harmonie avec la loi de Dieu, et, en même temps, une conviction intime qu'on est de soi-même sans aucune force. Lutte constante pour être délivré de la tyrannie du péché! Pleine persuasion que toutes les œuvres de la piété propre sont insuffisantes!... Arrivé, admis dans le royaume de la grâce, on se tient pour mort, avec Christ et en Christ, quant à la loi; on se sent couvert d'une miséricorde éternelle, et on ne peut plus que se réjouir de la promesse de Dieu : « Je te rendrai intelligent, et je t'enseignerai le chemin par lequel tu

dois marcher, et mon œil te guidera. » La marque la plus certaine de la régénération, c'est d'en avoir conscience par le Saint-Esprit; c'est le témoignage que le Saint-Esprit rend à notre esprit que nous avons dans les lieux célestes un Dieu de grâce, un Père de miséricorde qui, pour l'amour de Christ, nous a pardonné toutes nos iniquités et qui a guéri toutes nos infirmités, qui a retiré notre vie de la fosse et qui nous environne de bonté et de compassions.

Voici un autre caractère de la régénération : on cesse d'imiter le malheureux Saül qui se plaisait à penser toujours que l'Éternel ne pourrait lui être propice qu'à la condition qu'il accomplît, lui Saül, des œuvres de dévotion que, du reste, il avait soin de fixer et de *formuler* lui-même. Il gardait pour lui les viandes exquises, se bornant à jeter, de temps à autre, un os à ronger au bon Dieu, comme on dit communément...

Un troisième caractère, enfin : renoncer franchement à soi et à ses penchants égoïstes, pour avoir envers le prochain l'amour que Dieu a envers nous, et pour lui pardonner ses offenses avec la débonnaireté et la promptitude avec lesquelles le Seigneur nous pardonne les nôtres. Ne pas se tenir pour un chrétien par excellence, en regardant les autres comme des impies, mais *croire* (I Cor. XIII, 7) tout le bien possible d'autrui et avouer volontiers qu'on est le premier parmi les pécheurs. Celui qui sait, par la foi, que miséricorde lui a été faite, comment n'userait-il pas de miséricorde envers les autres?...

Bienheureux ceux d'entre vous, mes très-chers, qui, sachant ces choses, les mettent aussi en pratique! — Et vous, misérables, qui n'avez rien que vos péchés, mais

qui, dans cet état, aspirez au Seigneur, votre Justice, sachez que vous pouvez, que vous devez, en toute joie et vaillance de cœur, AU NOM DE JÉSUS, vous jeter sans aucune œuvre sur la grâce qui est stable à jamais, et dont la source intarissable est ouverte à quiconque, du sein des ombres de la mort, soupire après les compassions éternelles. Amen.

II [1].

Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit : il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. — Nicodème lui dit : Comment ces choses se peuvent-elles faire? Jésus lui répondit : Tu es un docteur en Israël, et tu ne sais pas ces choses? En vérité, en vérité je te dis, que nous disons ce que nous savons, et que nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ; mais vous ne recevez point notre témoignage.

(JEAN, III, 7-11.)

« Ne t'étonne point!... » Il a dû, en effet, s'étonner énormément, il a dû s'effrayer, le pauvre Nicodème, d'apprendre, de la bouche du Seigneur Jésus, la nécessité de la régénération. Les mots que le Seigneur venait de prononcer : *Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit*, lui faisaient l'effet d'un coup de foudre qui éclate et qui, avec une irrésistible violence, renverse et détruit tout. Les voilà donc à terre, les voilà dans la poudre toutes ses œuvres — toutes les choses belles et bonnes qu'à force de peines et d'un labeur infini il était parvenu à produire! Tout l'édifice de sa piété, cet édifice pour l'achèvement duquel il avait tant

[1] 17 septembre 1848.

travaillé, il s'était imposé de si lourds sacrifices, — le voilà abattu : ce n'est plus qu'un monceau de ruines! Le sol tremble sous les pieds de Nicodème. Cet homme, tout à l'heure encore si sûr de lui-même et de son avenir, il se voit sans appui maintenant, sans ami, sans ressource, sans salut : toutes ses illusions se sont évanouies ; il est tout seul ; il se voit dépouillé, pauvre, misérable devant celui qui sonde les cœurs. Cette parole de vérité : « *Ce qui est né de la chair n'est que chair*. Tu n'es que chair, Nicodème, et toute ta dévotion n'est que chair... » semblable au bruit de la tempête, elle a profondément atteint l'illustre docteur. Illustre! Ah! combien il se sent isolé et délaissé, sans Dieu au monde et sans espérance! — Où irai-je? Si je suis en effet né de chair, plongé dans l'erreur, que me sert de descendre d'Abraham? Et mon parti, ce parti fameux, cette secte des Pharisiens qui passe pour rechercher mieux et plus qu'aucune autre ce qui est bien ; — ma secte qui se tient pour foncièrement orthodoxe et élue, elle est née de chair! Israël? Ce peuple de Dieu, ce peuple dont je croyais qu'il est aimé de l'Éternel et qu'il lui est saint, il a donc, après tout, perdu ses priviléges? Il n'est plus le peuple de Dieu! Tous ceux qui, au sein de ma nation, pensent, comme moi, qu'il est impossible que le salut leur manque jamais, parce qu'ils s'appuient sur la loi ; parce qu'ils se glorifient de l'Éternel ; parce que, instruits dès leur jeunesse, ils connaissent la volonté du Seigneur, et que, éprouvant toutes choses, ils font cette volonté (la font-ils?) — ils sont donc, comme moi, dans les ténèbres? Ils sont les aveugles conducteurs d'aveugles, des feux-follets égarant toujours davantage de pauvres égarés; pédagogues de mensonge et de folie, ils ne savent pas le

premier mot, les premiers rudiments de la vraie science ; docteurs ! à peine s'ils sont capables de lire, d'épeler !... Ils ont quelques formes et quelques apparences d'érudition, mais le fond leur manque ; la réalité, la vérité, la vie, l'*Être*, Dieu leur manque !...

Quelles angoisses Nicodème dut éprouver en se disant ces choses, et en faisant, à la parole de Jésus-Christ et par cette parole, l'expérience du pouvoir vif et libre de la vérité, de cette vérité que, l'eût-il voulu, il ne pouvait plus nier ! Allez, ce n'est pas chose plaisante à un homme qui s'est imaginé qu'il était quelque chose aux yeux de Dieu, qu'il avait fait quelque chose, fait beaucoup pour Dieu et pour le service et pour le règne de Dieu, — ce ne lui est pas, dis-je, chose plaisante d'apprendre, de par la vérité de Dieu et en vertu de l'infaillible Parole de Dieu, qu'il n'est pas, après tout, qu'il n'a jamais été dans la bonne voie. Il faut que dix fois, que cent fois l'Esprit de Dieu répète à l'homme que les œuvres de l'homme ne valent pas devant Dieu, que le travail de la volonté propre et de la propre justice est un travail vain ; avant que l'homme renonce à ce labeur, qu'il renonce à sa justice propre, à sa volonté, et qu'il consente à naître d'esprit et à s'appuyer sur la seule justice qui vaille devant Dieu, — sur la justice de Christ ! Heureux qui, ne cédant pas à je ne sais quelle inimitié contre Christ, ne se révolte point jusqu'au bout contre la vérité, mais la reçoit enfin dans son cœur et s'humilie devant elle, — devant cette vérité qui, pour son salut, lui est révélée par pure grâce !

Le Seigneur a deviné ce qui se passe en Nicodème ; il a senti que Nicodème doit être accablé, épouvanté de tout ce qu'il vient d'entendre ; aussi le Seigneur se hâte

d'ajouter : *Le vent souffle où il veut; et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit.* « Ce n'est pas toi, » veut dire sans doute le Seigneur, « ce n'est pas toi seulement qui as besoin de naître de nouveau; c'est aussi tout ton peuple, ce peuple qui se tient, par droit de naissance en Abraham, pour le peuple de Dieu : lui et toi, toi et lui, — il faut que *vous* naissiez de nouveau! Vous estimez être les enfants du royaume, » mais vous n'êtes pas de *véritables* Israélites, quoique descendant d'Israël; vous n'êtes pas héritiers, quoiqu'issus d'Abraham. « Ce ne sont pas les enfants de la chair qui sont enfants de Dieu; mais ce sont les enfants de la promesse (Rom. IX. 8).... »

Notons que, suivant le texte original, le Seigneur n'a pas dit : « Il faut que vous naissiez de nouveau, » mais : « il faut que vous soyez nés, ou que vous ayez été engendrés, de nouveau » ou « d'en haut [1]; » comme aux versets 3 et 4, au lieu de « ne naît, » il y a « n'est né » ou « n'a été engendré. » C'est d'un fait accompli et actuel qu'il est question ici, non d'un fait à venir; il s'agit d'un passé (et d'un présent à la fois), non d'un futur. Car, certes, dans les choses de Dieu et du salut de Dieu, dans les choses d'où dépendent et auxquelles se rattachent la béatitude ou l'éternelle misère, la justification ou la condamnation, la vie ou la mort, nul de nous n'a de temps à perdre, d'ajournement à se permettre.

« Puisqu'*aujourd'hui* vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs. » Je le répète, quand nous entendons le Seigneur nous parler de la nécessité de *naître*,

[1] Voyez *Sermons sur les deux premiers chap. de la Ire Épître de saint Pierre*. Paris, 1853, page 171. (*Note du traducteur.*)

d'être né d'esprit, il ne peut nous sembler qu'il est question d'une chose à attendre longtemps encore et qu'on ne verra se réaliser qu'à la fin de la vie ; il ne peut pas être question d'un : « Je *serai* sauvé ; » mais il faut *être* sauvé ; non d'un : « Je me convertirai, » mais il faut *être* converti ! Où Dieu dit au malheureux, au misérable pécheur : *Aujourd'hui !* le malheureux, le misérable pécheur ne doit pas répondre : *Demain !...* Demain, après-demain ! Ah ! quand une âme a connu la vraie repentance, elle ne peut consentir à attendre une seule heure avant de faire sa paix avec Dieu !

Le Seigneur indique à Nicodème la cause de l'étonnement qu'il a éprouvé en lui entendant dire : *Il faut que vous naissiez de nouveau.* « Le vent, » dit Jésus, « le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. » — Il a souvent plu à Jésus de s'exprimer en images, et en similitudes prises de la nature. Il se sert d'images, de similitudes, pour mieux pénétrer ceux qui l'écoutent de la vérité de ce qu'il a à leur dire, pour les rendre plus désireux et plus capables de recevoir la vérité, habitués et attachés qu'ils sont aux choses terrestres et naturelles. C'est l'image d'une chose terrestre et naturelle qu'emploie ici le Seigneur, c'est l'image du vent. Il n'y a dans toute la création extérieure rien de plus libre dans ses mouvements que le vent. On ne peut l'enchaîner, le diriger, l'empêcher ; on ne peut le forcer à souffler du nord quand il souffle du midi, ni à venir du couchant quand c'est du levant qu'il arrive. Il est indépendant de l'homme et de toute la force, de toute l'industrie de l'homme. Si profondes qu'aient été les études et les

investigations des savants, on n'est pas parvenu à dire où le vent se lève, où il se couche. Ces mots : *il se lève, il se couche*, dénotent même notre ignorance, car ils sont parfaitement impropres. Nous disons bien : le vent vient du nord et il souffle vers le sud, ou : il vient de l'est et souffle vers l'ouest, et nous indiquons ainsi la marche, la direction qu'il suit, mais nous ne savons pas où cette marche commence, ni jusqu'où s'étendra cette direction. Nous entendons le bruit qu'il fait; nous ne savons ni d'où il vient ni où il va [1]. Et de quoi le Seigneur veut-il parler en se servant, là devant nous, de cette image? Il veut parler de la grâce libre et souveraine de Dieu, — du conseil de sa miséricorde, de ce conseil indépendant de tous les hommes et de tout le travail des hommes « Cela ne vient point, » dit saint Paul, « cela ne vient point ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde, » et, ajoute l'apôtre, « Dieu fait miséricorde *à qui il veut* » (Rom. IX. 16. 18). — Le bienfaisant et irrésistible souffle de la grâce libre et souveraine de Dieu est semblable au souffle du vent. La grâce vivifie et féconde toute âme qu'elle a résolu, elle, de vivifier, de féconder; elle ne se laisse diriger ou retenir ni par les efforts du génie ni par les prétentions de l'orgueil humain. — « Travaillez, » nous dit l'Esprit-Saint, « travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, car... *c'est Dieu qui produit* en vous la volonté et

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, un homme s'est rencontré, un professeur d'histoire naturelle à l'université de Iéna, qui a osé dire qu'il était temps enfin de rectifier, d'amender le mot de Jésus-Christ : « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. » Ce mot, a dit le docteur, appartient à un âge d'ignorance : *Nous savons* parfaitement aujourd'hui d'où vient le vent et où il va. — *Voir* Christl. Apologet. Herausgeg. vom Calwer Verlags-Ver. 1854. p. 391.
(*Note du traducteur.*)

l'exécution, selon son bon plaisir.» Car, puisque «la volonté et l'exécution» viennent de Dieu, ne peuvent venir que de la bonté de Dieu et de sa puissance, toute prétention, toute présomption, toute recherche de nous-mêmes et toute vanité doivent être écartées, et nous n'avons qu'à nous incliner devant ce mot de Paul (Rom. XI. 35); « Qui lui a donné quelque chose le premier?» ou devant cet autre mot (1 Cor. IV. 7) : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu?» — Nicodème toutefois n'avait aucune intelligence, aucune notion de cette libre et souveraine grâce de Dieu. Il disait, quand il lui arrivait d'y penser, que cette grâce lui était indubitablement acquise, comme elle était acquise à tout le peuple d'Israël. Ce peuple, au sens de Nicodème, était la nation nécessairement élue, élue de tout temps. Il avait *droit* à la grâce, à toute l'autorité, à toutes les prérogatives et à toutes les promesses de la grâce; nul autre peuple n'y avait droit; tous, au contraire, étaient exclus. Et moi, disait Nicodème, moi qui suis un des principaux parmi ce peuple, moi qui suis de la postérité d'Abraham (il ne considérait pas qu'il ne l'était que selon la chair), moi qui me suis toujours montré jaloux de la loi et de la gloire de Jéhovah, moi qui honore Dieu par mon culte et qui lui obéis dans mes œuvres, comme les véritables Israélites lui ont constamment obéi et l'ont honoré constamment, je suis, certes, un héritier-né du salut, — la béatitude éternelle m'est garantie. Le Dieu du ciel est tenu et obligé de me recevoir dans sa gloire! Qu'est-ce donc que ce maître-là, qui vient prétendre qu'il nous faut, moi et mon peuple, mon peuple et moi, naître de nouveau? Je ne comprends point son langage. Quoi! nous qui vivons (il est bien sûr que nous vivons) depuis

longtemps, il nous faut renaître? Non, vraiment, je ne comprends point!...

Pauvre cher Nicodème, je te le dis, *à toi*, qu'il faut que vous naissiez de nouveau, *tous*, afin que tu ne te laisses pas entraîner à dire que *les autres*, que les gentils notamment ont besoin sans doute de *régénération*, mais que cette doctrine ne te regarde point! Ne va pas te persuader que la régénération ne consiste que dans un changement, dans un amendement fait à telle ou telle opinion religieuse, ou à l'égard de tel ou tel point d'un système de théologie... Ah! vous tous qui vous étonnez de m'entendre dire : *Il vous faut être nés de nouveau*, et qui vous imaginez que ce n'est pas *à vous* que je le dis, bientôt vous laisseriez là vos étonnements et vos erreurs, si vous vouliez, une bonne fois, avouer avec sincérité que jusqu'ici vous n'avez pas encore véritablement recherché la grâce du Dieu vivant! Savez-vous ce que vous prouvez par vos hésitations et par vos doutes? Que vous êtes nés de chair et que vous n'avez pas encore passé par la naissance d'esprit. Car, qu'opère-t-elle chez l'homme, chez le pécheur, cette naissance d'esprit? Elle le pénètre tellement des effets de la libre et souveraine grâce de Dieu, qu'il ne peut pas ou qu'il ne peut plus penser une seule minute que Dieu lui doive quelque chose; que lui, l'homme, le pécheur, puisse en n'importe quoi se vanter, se glorifier devant Dieu! Se vanter! Ah! il n'est que profonde corruption et misère; il n'a aucun titre à l'obtention du moindre bienfait; il n'a que la grâce, mais la grâce suffit.

De même qu'on entend le bruit du vent, sans le voir, sans pouvoir dire d'où le vent vient et jusqu'où il va, ainsi Nicodème avait entendu bien des choses sur les

effets puissants de cette grâce gratuite, et ces choses étaient, sans que Nicodème sût *comment*, arrivées jusqu'à sa conscience, ou du moins jusqu'aux environs de cette conscience. Les anciennes convictions de Nicodème étaient ébranlées. Il n'avait plus, depuis qu'il avait ouï ces choses, ce repos qui jadis faisait sa satisfaction et sa renommée; il se sentait agité, depuis que Jean-Baptiste s'était mis à prêcher et que Jésus avait commencé à annoncer le royaume des cieux. Agité, mais voilà tout, hélas! Il n'aurait pas pu dire d'où venait le vent, le souffle du vent : il ne pouvait pas dire non plus quelle est la nature de l'homme qui est *né d'esprit*. D'où viennent-ils, chez l'homme régénéré, ces généreux mouvements de l'Esprit de vie! D'où viennent-elles ces touchantes et solennelles démonstrations du pouvoir de la grâce? Quelle est l'origine et quelle est la fin, la fin suprême, de ces aspirations, de ces manifestations spirituelles?... A ces questions, Nicodème pouvait répondre par des conjectures; y répondre selon la pleine vérité, — il ne l'a pu, que lorsqu'il fut *né d'esprit*. L'a-t-il jamais été?...

Il vous faut être nés de nouveau. Prenons à cœur ces paroles, mes bien-aimés! Croyons qu'elles sont écrites, non pour Nicodème seulement, mais aussi pour nous. *Il* NOUS *faut être nés de nouveau!* — Comme Nicodème s'étonne de les entendre dire au Seigneur, beaucoup de chrétiens s'étonnent, plusieurs d'entre nous s'étonnent encore quand ils entendent le Seigneur leur dire qu'il leur faut *être nés de nouveau*. C'est chose *étonnante*, vraiment, que la facilité avec laquelle l'homme s'étonne d'ouïr la vérité! C'est que cette vérité lui ôte ce qu'il croyait avoir, le prive de l'appui sur lequel il comptait, et ... malheur à celui qui, lorsque ses appuis lui sont ainsi

ôtés, lorsqu'il se sent, dans son for intérieur, repris, averti, condamné, cherche son excuse et sa consolation dans je ne sais quels pauvres subterfuges qui ne peuvent que hâter, que consommer sa condamnation, en le jetant dans un endurcissement épouvantable.

J'aime à le dire : Nicodème n'eut recours à aucune échappatoire. Profondément atteint de la vérité de Dieu, il était consterné; il avait senti au fond de son cœur qu'il était, et que tout son peuple était sans Dieu dans le monde, sans la vie véritable, sans espoir de salut, et ce fut avec une complète sincérité qu'il demanda : *Comment ces choses se peuvent-elles faire?* Comment est-il possible que je parvienne, moi, à cette nouvelle naissance? Que j'arrive à être « né d'esprit? » — En adressant cette question à Jésus, Nicodème était dans la situation d'un homme qui a compris tout d'un coup que le chemin qu'il avait suivi jusqu'alors pour arriver à Dieu était un chemin mauvais, un chemin coupé, n'ayant nulle issue. Situation pleine d'anxiété et d'angoisses!... Croire qu'on avait, de longues années, marché avec Dieu, et arriver, soudain, par l'irrésistible force de la vérité, à la conviction accablante qu'on n'avait jamais encore connu le Dieu vivant! Avoir placé le bonheur dans la recherche de certaines choses prétendues célestes; s'être dit, mille fois, qu'on serait heureux, bien heureux, si jamais on pouvait accomplir parfaitement quelques-unes de ces choses; et puis... et enfin, apprendre que ces choses ne sont pas célestes du tout, qu'elles ne pourront jamais, que jamais elles n'ont pu donner le bonheur, qu'elles procèdent de la chair, qu'elles mènent à l'idolâtrie et que leur fin est la mort — ah! on désespère alors d'être sauvé; on ne *croit* pas que le salut soit possible, parce

que... l'on ne le *voit* pas dans ses mains propres. Oui! dès qu'un pauvre enfant d'Adam se voit dépouillé du droit et du pouvoir qu'il pensait avoir d'être lui-même son sauveur, il se met à se dire qu'*il n'y a pas de Sauveur!* C'est que la doctrine si bienfaisante au pécheur, la doctrine si pleine d'apaisement pour l'âme angoissée et abattue, à savoir : que Dieu nous justifie sans les œuvres de la loi, — cette doctrine est abominable et épouvantable à la chair; et il sera toujours constaté que l'homme animal, si avancé qu'il se tienne dans les voies de la vérité et de la sagesse, n'accepte pas de lui-même les choses de Dieu.

La question que Nicodème (« l'un des principaux Juifs! ») venait de faire ne pouvait qu'attrister le Seigneur Jésus. Aussi celui-ci répondit : *Tu es un docteur en Israël, et tu ne sais pas ces choses?* Avouons, mes très-chers, qu'elle était en effet effrayante, l'ignorance du « docteur ; » et souvenons-nous ici, de tout notre cœur, ce que nous a dit l'Esprit-Saint par la bouche de l'apôtre Jaques (III, 1): « Mes frères, qu'il n'y ait pas plusieurs maîtres (parmi vous) » ou : « que tant de gens ne se pressent donc pas, ne s'arrogent donc pas de devenir maîtres. » Quelle légèreté n'y avait-il pas de se laisser créer « maître, » *professeur et docteur* en Israël par un groupe, par une coterie de scribes et d'anciens ou par quelques-uns des plus influents chefs de la synagogue, de prendre sur soi d'enseigner à des centaines, à des milliers, à tout un peuple, ce qui est juste devant Dieu, ce qui fait le salut, et d'ignorer jusqu'aux rudiments de ce salut, de ne pas savoir (et de ne pas penser à apprendre) ce que c'est que cette porte étroite, ce que c'est que ce trou d'aiguille qu'aucun de nos propres efforts ne peut traverser, et par où il

nous faut passer pourtant si nous voulons être sauvés ! Quelle outrecuidance de conduire à la ruine de pauvres âmes qui s'imaginent être menées tout droit au ciel !...

Toutefois, le Seigneur, dans sa grande bonté, et sachant de quoi nous sommes faits, sachant que la chair est la chair, ne veut pas accabler des foudres de sa puissance le pauvre Nicodème. Touché, ému de compassion à la pensée de tout un peuple si misérablement égaré, le Seigneur fait à Nicodème cette question qui devait le confondre profondément, mais qui devait en même temps le pénétrer de l'ardent et sincère désir de renaître en Dieu : « Tu es docteur en Israël, et tu ne sais pas ces choses? » Ah ! si tout homme qui se prépare et se dispose à être « maître, » tout homme qui est sur le point d'enseigner les autres, arrivait à se demander d'abord : Est-ce bien la vérité, la vérité de Dieu que je vais enseigner? Possédé-je moi-même cette vérité, et est-ce que je m'applique à vivre dans ses voies?... Les lèvres qui doivent enseigner selon Dieu, il faut que Dieu lui-même les prépare et les ouvre; elles ne peuvent parler droitement et rendre témoignage que dans la vertu du Saint-Esprit, et non en vertu de quelque fonction acceptée ou usurpée, dans l'ambition de faire école [1] ou d'en perpétuer une ; et moins encore pour l'amour d'un salaire ou par vaine gloire !

Dans son ineffable amour envers les hommes et dans sa merveilleuse miséricorde, le Seigneur ne veut pas laisser ignorer à Nicodème comment la naissance d'esprit s'opère chez un homme. En dévoilant au Pharisien son ignorance et son inintelligence des choses du salut, il lui apprend aussi d'où vient que ni lui, Nicodème, ni ses

[1] Magister dixit !....

confrères en croyance ne sont encore « nés de l'esprit. »

En vérité, en vérité je te dis, que nous disons ce que nous savons, et que nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ; mais vous ne recevez point notre témoignage. Moyennant ce solennel : « En vérité, en vérité ! » le Seigneur, toujours et partout miséricordieux, veut obtenir de Nicodème qu'il accueille aussi sérieusement que possible les paroles qu'il a entendues et celles qu'il entendra encore. Et quand le Seigneur dit : *Nous disons ce que nous savons...* « Nous, » il parle du Père en même temps que de lui-même ; il parle de lui-même en même temps que du Père. Dès les premières pages de la Bible, témoignage est rendu à cette science éternelle du Seigneur, à ce mot de Jésus : « Nous savons. » Exemples : Gen. VI, 5 : « L'Éternel [1] *vit* que la malice des hommes était très-grande sur la terre ; » 12 : « Dieu donc *regarda* la terre, et, voici, elle était corrompue ; » XI, 5 : « L'Éternel descendit pour *voir* la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes ; » XVIII, 20, 21 : « Et l'Éternel dit : Parce que le cri de Sodome et de Gomorrhe est augmenté et que leur péché est très-grave, je descendrai maintenant et *je verrai* s'ils ont réellement fait tout ce dont le cri est venu jusqu'à moi ; et *si cela est, je le saurai.* » Et au psaume XIV : « L'Éternel a *regardé* des cieux sur les fils des hommes, *pour voir* s'il y en a quelqu'un qui ait de l'intelligence et qui cherche Dieu — ils se sont tous égarés ! » Or, lorsque le Père et le Fils, le Fils et le Père disent : « Ils se sont tous égarés ; ils se sont tous corrompus ; il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul, » ils *savent* ce qu'ils disent. Ils le disent de tous ceux qui sont sous la loi, afin qu'ils aient tous la bouche fermée

[1] « Jehovah » = Jésus.

et que tout le monde soit reconnu coupable devant Dieu. Et lorsque le Père et le Fils, le Fils et le Père rendent ce témoignage : « Il n'y a rien de droit dans leur bouche ; leur intérieur n'est que malice ; leur gosier est un sépulcre ouvert ; ils se sont servis de leur langue pour tromper; il y a un venin d'aspic sous leurs lèvres ; leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume... » ils ont entendu, eux, ce qu'ils disent ! —

Toutes ces choses-là, le Père et le Fils, le Fils et le Père le disaient alors d'Israël. Ils rendaient ce témoignage, à savoir, qu'Israël, quoiqu'il se vantât d'obéir à la voix de l'Éternel-Dieu, et d'observer ses commandements et ses statuts (Deutéron. xxvii, 10), n'obéissait en aucune manière à cette voix, n'observait point ces commandements, et n'en avait même aucun souci ; mais que tous, sous couleur de dévotion, ne s'appliquaient journellement qu'à faire prévaloir leur renommée personnelle, leur volonté propre et leur autorité à eux; que tous ne recherchaient, n'importe par quels moyens, que ce qui faisait les affaires de leur bourse ou les délices de la chair.

« *Mais vous ne recevez point notre témoignage* ! » — dit le Seigneur. C'était parce qu'Israël ne recevait pas « le témoignage » du Seigneur, qu'Israël ne pouvait parvenir à la nouvelle naissance ! Ces pauvres enfants d'Israël !... Ils rejetaient le témoignage du Dieu vivant ; et pourtant, ce témoignage ne retentissait devant eux que parce que Dieu est miséricorde, et afin qu'ils fussent délivrés de leur hypocrisie et de leurs faussetés, de leur pharisaïsme et de leurs erreurs ; et qu'ils connussent et prissent enfin le chemin de la foi de Jésus-Christ ; qu'ils marchassent dans ce chemin, et qu'ils se missent ainsi à aimer les

commandements de l'Éternel, et à les pratiquer en esprit et en vérité.

Souffrez que j'entre encore dans quelques réflexions, qui nous aideront à nous appliquer à nous-mêmes ces paroles du Seigneur Jésus : « *Nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu.* »

Nous nous nommons tous, tant que nous sommes ici, « chrétiens, » et nous nous traitons de « frères. » Mais marchons-nous tous dans le même chemin?... Il nous servira de fort peu d'avoir appris, en général, combien est grande notre corruption; combien il importe, selon l'Evangile, que l'homme naisse de nouveau, si chacun de nous ne fait pas l'application de ces vérités à sa propre âme, et ne se demande : Suis-je, moi, né d'esprit, ou suis-je encore dans la chair? Ce que j'aime, ce que je pense, ce que je désire, ce à quoi je m'applique, est-ce chair encore et toujours chair? — Et que ceux d'entre nous qui se hâtent de dire : « Oui, oui, je suis né, moi, d'esprit, je suis né de nouveau, converti, » ah! qu'ils mettent un frein à ces empressements, qu'ils tempèrent cette hâte, et qu'ils s'éprouvent consciencieusement eux-mêmes. Et que ceux d'entre nous qui se sentent troublés par cette demande : « Suis-je né de nouveau, converti? » — qu'ils ne se laissent pas déborder par l'angoisse, mais qu'ils soupirent humblement à Dieu, qu'ils cherchent à se mettre tout de nouveau, et avec plus d'abandon que jamais, *en rapport* avec le Dieu vivant.

Dans notre vallée [1], et dans bien des lieux encore, les

[1] La vallée de la Hupper (*Hupperthal*), au centre de laquelle est situé Elberfeld, où le docteur Kohlbrügge exerce son ministère. Le Hupperthal est, matériellement et spirituellement, une des contrées les plus bénies de la monarchie prussienne. (*Note du traducteur.*)

choses se passent tout autrement qu'au temps de Nicodème. Parmi les contemporains de ce Pharisien célèbre, nul, pour ainsi dire, ne se tenait pour converti ; à nous entendre, nous autres, nous le sommes tous ! Rarement, un homme se rencontrera, de nos jours, en ce pays-ci, qui ne dise qu'il est né de nouveau ; qu'il ne s'appuie plus sur sa justice propre. Il parle abondamment de foi, de grâce gratuite ; il confesse qu'il est le premier ou l'un des premiers parmi les pécheurs. Mais sous le couvert de ces expressions : « Pécheur, pauvre pécheur, — foi, salut, grâce gratuite, » s'agitent et se perpétuent les mêmes manières charnelles qui *distinguaient* les Pharisiens du temps de Jésus. D'où cela vient-il? On a entendu, on entend parler du bruit du vent, mais on ne croit pas que *le vent souffle où il veut*. Or, *croire* que *le vent souffle où il veut*, c'est un besoin pour celui qui est né d'esprit, c'est précisément une marque de cette naissance-là. Comprenez-moi bien, mes bien-aimés ; j'aime à croire que vous me comprenez. Un homme est, spirituellement, en un grand danger, il n'est pas *bien*, quand il méprise la loi de Dieu, quand il a le malheur de transgresser cette loi, sans que son cœur batte, sans qu'il se pâme (si je puis ainsi dire) à la pensée ou en la présence de la Parole de l'Éternel ; sans que son plus ardent désir soit d'être enfin et véritablement délivré de tout péché et de toute convoitise. Quiconque est « un pauvre pécheur, » en effet, est, en outre, contrit devant Dieu, et il s'humilie sous la puissante main du Seigneur. Il n'a ni repos, ni tréve qu'il ne se sente consolé de Dieu, et qu'il ne soit certain que la main de Dieu l'a relevé de la poudre. Il croit, ah ! *il croit* que la loi de Dieu est sainte, et que tous les statuts de Dieu sont justes et bons. Un « pauvre

pécheur » ne recherche pas sa gloire propre, ni sa volonté à lui ; il ne pense pas avant tout (et après tout!) à ce qui délecte son ventre ou profite à son coffre-fort. Son amour, en première et en dernière instance, c'est l'amour de Dieu et du prochain. Il ne s'appuie point sur ce qu'il *est*, sur ce qu'il est devenu. Sa sécurité, son repos n'est pas en ce qu'il est, *lui*, chrétien, converti, reçu en grâce : humilié profondément à la vue et par le sentiment de son entière corruption, il n'a sa sécurité, il n'a son repos que dans la certitude que *le vent souffle où il veut*, c'est-à-dire que la libre et souveraine grâce de Dieu se manifeste et agit où elle l'entend. C'est dans ce seul conseil de grâce, dans ce conseil indépendant de toutes choses, que le « pauvre pécheur » voit sa rédemption éternelle. Que le salut est uniquement de Dieu, qu'il ne peut procéder que de Dieu,... ah! c'est là une vérité effrayante pour tous ceux qui s'imaginent que le *Sauveur* se trouve obligé envers eux, à un degré quelconque, pour quelque chose qu'ils possèdent en propre, qui soit *d'eux*. Mais c'est une vérité pleine de consolation pour tous ceux qui ont connu et qui confessent qu'en eux-mêmes il n'y a rien de bon, rien que Dieu doive ou puisse accepter comme bon ; et c'est parce qu'ils croient véritablement à la libre et souveraine *grâce* de Dieu, qu'ils sont consciencieux et austères à l'égard de la *loi* de Dieu ; — non qu'ils sauraient par eux-mêmes observer cette loi : ils l'observent, ils lui obéissent par la grâce, dans les liens et dans l'onction de la grâce, pour glorifier, en vue et, si possible, pour l'édification de leur prochain, le Dieu de toute grâce. Unis à Jésus-Christ, ils cherchent en Lui l'obéissance et ils la trouvent ; en Lui, ils portent les fruits de l'esprit. Comment donc auraient-ils une *pré-*

tention quelconque ? Pénétrés de leur insuffisance, comment se permettraient-ils je ne sais quelle *suffisance* ?... Ils ne sont rien, mais la grâce est là ! Ils n'ont rien à dire, mais Dieu est là qui est tout pour eux !

Sachons bien que ce n'est nullement chose indifférente, ce qu'on croit de la grâce gratuite, de la libre et souveraine grâce du Dieu vivant. Quiconque n'en entend que *le bruit*, mais ignore d'où elle est, où elle va, s'imaginant qu'il pourra en imposer à Dieu, moyennant une dévotion que Dieu rejette, il est dans un péril épouvantable ! Il dénie l'obéissance à Dieu, osant dire ou penser : Qu'ai-je à faire avec la loi — je suis sous la grâce !

D'un autre côté, quiconque est né d'esprit se trouve, par là même, pris et subjugué par la grâce libre et souveraine, par le conseil de grâce du Seigneur, de telle sorte qu'il ne veut plus que ce que Dieu veut, qu'il combat et qu'il surmonte les résistances de la volonté propre, renonçant à lui-même et à toutes ses convoitises. Et chaque fois que la convoitise l'attire et l'amorce, ou est sur le point de l'attirer et de l'amorcer de nouveau, chaque fois qu'il se retrouve hors de *symphonie* avec la loi de Dieu, ce n'est pas cette loi, ce n'est pas Dieu le législateur qu'il met en cause · il ne s'accuse que lui-même, et il glorifie Dieu ; lui il se condamne, mais il croit en Christ, et dans cette foi il a sa justice et sa sanctification.

Il ne prétend pas engager Dieu à son service à lui, mais il s'engage, lui, à Dieu et à la Parole de grâce !

Heureux, mes bien-aimés, si nous recevons en toute franchise et comme une inaliénable vérité ce témoignage que Dieu rend de nous tous (Gen. VI, 5) : « Toute

l'imagination des pensées de leur cœur n'est que mal en tout temps! » Quiconque *croit* à Dieu, quand Dieu rend de l'homme ce témoignage, ne pourra chercher et ne voudra trouver son salut que dans la gratuite et toute-puissante miséricorde de l'Éternel.

Pécheur, écoute! Si le souffle de la vie éternelle t'anime, c'est à la charité du Dieu vivant, à elle seule que tu le dois. Va! Ton repos à jamais n'est qu'en ceci : que, pour l'amour de Jésus-Christ-Homme, Dieu veut bien ne plus te frapper, toi homme; qu'il veut bien ne plus frapper la terre! Que, pour l'amour du Christ, il veut bien ne point se souvenir de nos iniquités, mais les couvrir toutes, oui toutes! de sa grâce. — Et maintenant, mes frères, qu'après avoir ouï ces choses, chacun de nous dise sérieusement et sincèrement :

Non point à nous, Éternel! non point à nous, mais à TON NOM *donne gloire, pour l'amour de ta bonté, pour l'amour de ta vérité.* Amen.

III [1].

Si je vous ai parlé des choses terrestres, et que vous ne les croyez pas, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes? Aussi personne n'est monté au ciel, sinon Celui qui est descendu du ciel; savoir, le Fils de l'homme qui est au ciel.

(JEAN, III, 12, 13.)

Reprenons, dans cette heure matinale, l'entretien qu'a eu notre Seigneur Jésus-Christ avec Nicodème, l'un des principaux Juifs de son temps. J'espère que ce qui a été dit jusqu'ici aura été bien compris de vous tous; sinon... les épreuves vous enseignent à prendre garde à la Parole! [2]

Les épreuves, oui! Quand on est dans la détresse et qu'on ne trouve plus d'appui, aucune ombre d'appui ni en soi-même ni en nulle créature, et quand alors Dieu a compassion de ce pauvre être qui l'avait invoqué, les yeux se dessillent soudain, on comprend enfin la Bible. On se dit : c'est pour ~~toi~~, oui pour ~~toi~~, que ces choses, toutes

[1] Le 1er octobre 1848.

[2] « Les épreuves enseignent à prendre garde à la Parole. » Esaïe, XXVIII, 19, d'après la version de Luther. La version française est tout autre (« *dès qu'on entendra le bruit*, etc. ») Voyez, sur cette différence, les réflexions remarquables de Vinet dans son *Homilétique, ou Théorie de la Prédication*. Paris, 1853, page 118. (*Note du traducteur.*)

ces choses sont écrites!... Et la Parole prend peu à peu *corps* dans l'âme du pauvre pécheur, et son cœur y trouve partout des trésors de lumière, de consolation et de vie, des trésors qui le comblent, qui le confondent. La simple connaissance ne sert de rien, la science enfle ; mais là où s'accomplit la promesse que l'Éternel a faite à son église, [1] à cette chère affligée, si souvent agitée de tempêtes et destituée de consolations : « Je ferai ses fenêtres d'agates, et ses pierres seront de pierres de rubis et toute son enceinte sera de pierres précieuses; aussi tous tes enfants seront enseignés de l'Éternel, et la paix de tes fils sera abondante, » là on comprend le Seigneur en son dire; on est édifié, car là est l'Esprit. Toutes les paroles du Seigneur sont Esprit, et l'Esprit explique, donne à comprendre et fait retenir les paroles du Seigneur.

D'un autre côté, chaque fois que les paroles du Seigneur doivent s'accomplir en nous, il y a d'abord quelques épreuves; mais elles ne nous surviennent qu'afin que nous sentions bien jusqu'à quel point nous sommes perdus, et que nous ayons faim et soif de justice. Mais quand on est perdu, il faut se retrouver! Quand le sol sur lequel on se tenait s'enfonce, il en faut trouver un qui résiste! L'âme a faim ; il faut la rassasier. Il faut apaiser les nécessités et les peines de cette âme; il faut faire en sorte qu'elle puisse dire (Ps. LXIII, 9) : « Je me suis, ô Dieu ! attachée à toi pour te suivre. — Ta droite me soutiendra.... »

C'est ainsi qu'on est conduit à prendre garde à la Parole. Le Seigneur, qui excite cette sainte faim, cette

[1] Esaïe, LIV, 11, 12.

sainte soif, ouvre aussi le cœur pour le rendre attentif (Actes xvi, 14) à l'Évangile; et il lui donne de reconnaître les choses simples, ces choses qui, précisément parce qu'elles sont simples, ne sont pas ordinairement l'objet de notre attention et de notre recueillement.

Nicodème et ses pairs, les Pharisiens, n'avaient pas, eux non plus, d'attention, de recueillement pour les choses simples, les choses de tous les jours, si je puis ainsi dire, et qui se rencontrent sur notre chemin à chaque pas que nous faisons. C'est pourquoi le Seigneur dit encore : « *Si je vous ai dit ces choses terrestres, et vous ne les croyez point, comment croirez-vous si je vous dis les choses célestes ?* »

Et vous, chers auditeurs, avez-vous de l'affection pour les choses simples? Peut-être non. Aussi demanderez-vous, tout étonnés : Qu'entend ici le Seigneur Jésus par « choses terrestres, » et « choses célestes? » — Je ne demande pas mieux que de répondre à votre demande, mais je désire que vous fassiez bon accueil à ma réponse et que vous la preniez à cœur.

L'homme naturel — le saviez-vous? — l'homme naturel aime beaucoup à s'élever, à s'élever jusqu'aux cieux, à sa manière, bien entendu; et ce dont il a réellement besoin tant qu'il est sur la terre et puisqu'il y est, ce qu'il lui faut et ce qu'il ne lui faut point, — les choses les plus pressantes, les plus prochaines, les plus actuelles, il ne s'en occupe pas! Voyez les Pharisiens. Ils s'occupaient de toutes sortes d'affaires concernant le culte et les pompes du culte; mais s'occuper à comprendre combien perverse et inique était leur conduite envers les leurs et envers le prochain, ils n'en avaient aucune pensée, aucun souci. A les voir, à les entendre

surtout, ils touchaient déjà au ciel, — ils allaient y monter dans le chariot de feu d'Elie, mais... ils voulaient y monter avec toutes leurs aises, parés de leurs robes longues (Marc. XII, 30), oubliant qu'Elie, au moment d'entrer dans les lieux célestes, avait jeté loin de lui son manteau de prophète (II Rois, II, 12).

Le Seigneur les avait souvent et sévèrement repris. Il avait fait retentir sur eux et contre eux, jusqu'à sept fois (Matth. XXIII), son « Malheur à vous! » mais ils ne l'avaient pas écouté. Et maintenant, voyez, mes bien-aimés! Plusieurs d'entre vous ne ressemblent-ils pas à ces *malheureux* scribes et Pharisiens? Je crois que oui; je m'en aperçois par mes rapports avec vous; je m'en suis déjà souvent aperçu. Aussi longtemps que nous sommes encore *sous la loi*, quelque expérience ou quelque *pratique* que nous ayons ou que nous croyions avoir de la grâce, nous sommes, nous aussi, de malheureux scribes et Pharisiens; nous ne considérons pas que nous ne sommes que de pauvres humains; nous estimons être au-dessus de la loi, moyennant notre Évangile, et... dans nos relations de famille et dans notre manière d'être avec notre prochain, nous transgressons *à la lettre* tantôt tel de ses commandements, tantôt tel autre, tout en nous persuadant que nous marchons dans la sainteté véritable, et tout en nous montrant peut-être zélés pour la justice. « Un tel? Il ne vaut guère. Tel autre? Il ne vaut rien. » Nous? A la bonne heure! Nous ne sommes qu'intégrité et que vertu à nos yeux. Que si finalement on nous accuse, on nous convainc de manquer de vertu, d'intégrité, que faisons-nous? Nous jetons, comme on dit vulgairement, le manche après la cognée; nous nous montons, nous nous aigrissons contre Dieu et contre

celui de nos semblables dont Dieu se sert pour nous reprendre.

Mais ne savez-vous pas, bien-aimés, que l'Éternel-Dieu nous a donné cette terre-ci afin que son Nom y soit glorifié et sanctifié, que son Règne de puissance et de gloire y vienne, que sa Volonté y soit faite? La couronne de gloire, la palme de la victoire est ailleurs, est au ciel! Ici-bas il s'agit de combattre. Or, un des *moments* de ce combat, un des éléments de notre vie sur la terre, c'est que nous cherchions à nous mettre dans un tel rapport avec Dieu et avec la loi de Dieu, que toute notre conduite se dépouille et s'éloigne de toute tromperie religieuse et de toute hypocrisie, et soit « une vérité » devant le Seigneur Jésus et devant ses saints anges. C'est, sans doute, cette hypocrisie et tromperie qu'a en vue l'apôtre Paul, lorsque, parlant de ceux qui sont de la fausse circoncision, il dit que ceux qui s'en vantent sont les ennemis de la croix de Christ, et qu'ils ont leur ventre pour dieu (Phil. III). —

Mais pour nous, notre bourgeoisie est dans les cieux!...

Quand le Seigneur Jésus, parlant de lui-même et de son Père, rend devant Nicodème ce témoignage : « En vérité, en vérité, nous savons ce que nous disons; et ce que nous avons vu, nous le témoignons, » — Nicodème ne doit pas pouvoir s'empêcher de se dire : Tout ce qu'il y eut jamais de plus caché dans ma vie est donc mis à nu et entièrement découvert devant lui et devant l'Éternel!... Mais les Pharisiens n'imitèrent point la Samaritaine qui disait : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait; » Jésus dut dire à Nicodème : « Vous ne recevez point notre témoignage. » Quel témoignage?

Celui que le Père et le Fils ont, dès les jours anciens, rendu des hommes : « La malice des hommes est très-grande sur la terre, et l'imagination des pensées de leur cœur n'est que mal en tout temps » (Gen. VI. 5). Et : « On t'a perdu, ô Israël! et en moi seul réside ton secours » (Osée, XIII. 9).

Les choses « terrestres » donc que le Seigneur disait aux Pharisiens — *aux* Pharisiens, car il leur parlait à tous en parlant à Nicodème, leur représentant, l'un des principaux d'entre eux, — c'étaient des vérités qui touchaient aux choses de la vie présente sans doute, mais que l'homme ne doit ni négliger ni dédaigner s'il veut atteindre aux bénédictions qui se rapportent à la vie à venir. Nous avons un sommaire de ces « choses terrestres » dans ce mot de l'Ecclésiaste (XII, 15. 16) : « Crains Dieu, et garde ses commandements; car c'est là le tout de l'homme. Parce que Dieu amènera toute œuvre en jugement, touchant tout ce qui est caché, soit bien, soit mal. » En vertu et à la lumière de cette parole, les enfants des hommes doivent se dire : « Nous ne sommes donc pas en réalité ce que nous croyons être, nous ne sommes pas ce que nous devons être ! Nous parlons de loi et de justice, — de crainte de Dieu et d'obéissance; nous mesurons les actions d'autrui à la mesure des commandements du Seigneur, mais nous n'agissons pas nous-mêmes d'après ces commandements : notre culte n'est donc que vanité, — ce n'est pas *en esprit et en vérité* que nous adorons l'Éternel; et notre *vie*, notre vie intime, ne pourra arriver à être *vraie* devant Dieu et devant les hommes qu'à condition que nous renoncions à ce qu'il nous plaît de nommer *notre justice*,

et que nous naissions de nouveau. Voici ! il nous faut croire à la souveraine, à la toute-puissante et éternellement libre grâce de Dieu ! Il nous faut nous humilier devant cette puissance-là, et croire à Celui qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, afin qu'en Lui aussi, qu'en Lui et non pas en nous, en nos œuvres à nous, nous ayons justice, sanctification et rédemption ! « *Crains Dieu et garde ses commandements : Dieu amènera toute œuvre en jugement !!...* »

Je dis donc, Mes frères, que telles étaient et que telles sont ces « choses terrestres » que le Seigneur proposait aux Pharisiens, et qu'il impose *à chacun de nous*, — ce sont des vérités *pour cette vie;* il nous les faut accepter *maintenant*, afin que la vie à venir ne nous fasse point défaut. Le Seigneur a parlé souvent de ces choses terrestres; il nous en parle encore toujours dans ses similitudes; dans la similitude, par exemple, de l'ivraie du champ (Matth. XIII. 36). Le champ, c'est le monde, dit le Seigneur; et la bonne semence, c'est la Parole prêchée. — Le Seigneur nous parle de « choses terrestres, » lorsque, dans sa Parole, il met à nu devant nous toutes les misères et erreurs, tous les mensonges et péchés sur lesquels un pauvre enfant d'Adam bâtit si souvent son salut; hélas ! tout ce qu'il fait, le pauvre ! revient et se réduit à une seule chose : semer pour la chair ! Et il sème pour la chair, lors même qu'il ne se lasse pas de parler de spiritualité, de renoncement. Le Seigneur nous parle de « choses terrestres » quand il nous dit qu'il nous faut prendre notre croix sur nous, savoir arracher l'œil ou couper la main qui fait tomber dans le péché, avoir du sel avec soi, et en soi, et être en paix, etc.

Mais quand il est enfin constaté que toutes ces choses manquent au pauvre humain qui s'en vantait ; qu'il ne les a jamais connues, jamais réellement possédées ; et qu'il lui faut être né de nouveau, devenir et demeurer une nouvelle créature, — et que le pauvre humain ne le croit pas, mais qu'il s'endurcit dans ses voies d'orgueil et de propre justice, certainement il ne croira pas non plus quand on lui parlera de *choses célestes*. Bref, que l'homme se détourne du chemin mauvais, et qu'il prenne la voie qui mène à la justification devant Dieu, cela est du domaine des « choses terrestres ; » car tout cela appartient à l'existence de l'homme sur la terre. La régénération, par exemple, elle regarde l'homme tel qu'il est maintenant, l'homme de la vie présente; et en ce sens elle est une « chose terrestre. » — Et que faut-il entendre par « choses célestes? » Ce sont les choses qui appartiennent à Dieu ; par exemple, le conseil éternel de Dieu pour le salut des pauvres pécheurs ; ce conseil que Dieu a pris auprès de lui-même, et la manière dont il l'a accompli. « Choses célestes !... » Ce sont tous ces entretiens, toutes ces délibérations et résolutions qui ont eu lieu, au ciel, entre le Père et le Fils ; ce sont la mise en vigueur et les effets certains de ces résolutions divines : l'envoi au monde du Fils de Dieu, de ce Fils éternel né d'une femme et assujetti à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin qu'il ramenât à la vie et à la gloire du Père, afin qu'il fît entrer dans la plénitude du salut ceux qu'il y avait destinés et appelés selon ses desseins de grâce, ce sont l'abaissement volontaire du Fils de Dieu et sa venue en chair; ce sont ces condescendances merveilleuses en lesquelles Christ

s'est anéanti lui-même, prenant la forme de serviteur, et se rendant semblable aux hommes, afin que, second Adam, il réparât et rétablît tout ce que le premier Adam avait perdu et corrompu, et afin qu'il fît paraître devant Lui, sanctifiée par Lui, une Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible.

Or, qui veut être *Pharisien*, c'est-à-dire, non pas un simple homme, mais la moitié au moins d'un ange, — il *ne peut* croire ces « choses célestes ! » Il en parlera peut-être souvent, démesurément, mais il ne fera voir que trop qu'il n'a nul désir d'accomplir réellement et fidèlement la Parole de Dieu. Il n'a aucune connaissance exacte et consciencieuse de sa perdition : comment accepterait-il et croirait-il ce qui est vrai et juste au sujet des choses qui se sont passées ou qui se passent dans le ciel? Comment pourrait-il entendre, et enseigner, en toute vérité, ce que c'est que cet amour *en vertu* duquel Dieu n'a point épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous ; et ce que c'est que cette « philanthropie » en laquelle le Fils s'est donné lui-même pour nous, selon le conseil préconçu de Dieu, afin de nous sauver du présent siècle mauvais?...

Quiconque, sur la terre, n'est pas en souci de charité et de miséricorde; quiconque ne s'applique pas à trouver pour lui-même cette charité et cette miséricorde, et à les faire goûter à autrui, ne saura point *ce que c'est* que la charité, *ce que c'est* que la miséricorde qui est au ciel pour le pauvre pécheur perdu. Les Pharisiens voyaient Jésus, mais ils ne voyaient en lui rien, absolument rien de cette charité céleste, de cette miséricorde céleste, rien absolument de cette puissante grâce de

Dieu, laquelle s'est révélée dans l'abaissement volontaire du Fils de Dieu, dans son zèle à s'anéantir lui-même et à prendre la forme de serviteur, afin de porter, à notre place, la condamnation, la malédiction, la mort; — afin d'accomplir pour nous, et de faire agréer à Dieu *toute* l'obéissance réclamée par la loi. Les Pharisiens ne voyaient rien de tout cela en Jésus, et Nicodème, qui avait Jésus devant lui, n'en voyait rien non plus. Et nous, nous, que voyons-nous en Jésus?... Aussi longtemps que nous nous recherchons nous-mêmes, nous ne voyons pas non plus rien de parfaitement *vrai*, rien de *complet* dans ce même Jésus qui maintenant est élevé à la droite du Père. Nous nous imaginons, au fond et pour parler franchement, que nous serons bien assez forts et assez heureux pour nous mettre de nous-mêmes en règle avec Dieu; nous pensons que nous sommes au mieux avec lui, vu nos empressements de piété et de culte, et attendu tout notre zèle, tout notre travail pour la Mission (extérieure et intérieure)... Or, les Pharisiens s'imaginaient précisément la même chose! —

Nicodème doit savoir et nous ne devons pas ignorer, nous, que l'homme *tel* qu'il est (*quel* qu'il soit du reste) n'a pas qualité pour connaître Dieu ; que par lui-même et quant à lui il ne sait rien, il ne peut rien savoir des choses qui se passent au ciel; qu'il ne sait, qu'il ne peut savoir si Dieu a, en effet, ou s'il n'a pas, des pensées de paix à notre égard ; — l'homme naturel n'est pas en correspondance avec le ciel ; cette *correspondance* n'est qu'en Jésus-Christ et que par lui. *Je suis le chemin*, a-t-il dit. Quoiqu'il eût pris forme de serviteur, et quoiqu'il fût de si peu d'éclat qu'on ne vît en lui rien de désirable, lui seul pourtant, au ciel, est semblable à l'Éternel : il

est *un avec le Père* ; et voilà pourquoi Jésus a dit : *Aussi personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du Ciel : le Fils de l'Homme, qui est dans le ciel.* En grec, il y a : « et personne n'est monté au ciel, sinon Celui qui du ciel est descendu, le Fils de l'Homme, le Étant ou Vivant dans le ciel. »

Nicodème était très-versé dans les Écritures, ou se tenait pour tel. Or, le Seigneur le rend ici attentif à une parole qui avait échappé au docteur en Israël, et qui se lit au livre cinquième de Moïse (Deutéronome, xxx, 12) ; parole que l'apôtre Paul, écrivant aux Romains, répète en disant (x, 6-8) : « La justice qui est par la foi parle ainsi : Ne dis point en ton cœur : qui montera au ciel? C'est vouloir en faire descendre Christ, ou : qui descendra dans l'abîme? C'est rappeler Christ d'entre les morts. Mais que dit-elle? La parole est proche de toi, dans ta bouche et dans ton cœur ; et c'est là la parole de la foi que nous prêchons. »

Quel effet ce témoignage devait-il produire sur Nicodème et sur les Pharisiens? Quel effet doit-il produire sur nous-mêmes? Il doit nous convaincre qu'il nous faut *croire* ce que Dieu nous annonce par son Fils, qu'il nous faut *croire* ce que nous révèle ce Fils bien-aimé, Jésus-Christ notre Rédempteur. Il y en a plus d'un qui a pensé en lui-même : Ah ! si je pouvais, avant le moment de ma mort, monter, ne serait-ce que pour une heure, au ciel et m'y entretenir avec Dieu : je saurais au juste ce que c'est que mon salut. Il y en a plus d'un qui s'est dit souvent : Que ne puis-je converser, ne serait-ce qu'une heure, avec un homme qui aurait été au ciel : je n'aurais ensuite plus de doutes sur ce qu'il faut faire pour être sauvé... Tel, le riche (Luc, xvi, 19), étant

en enfer, désirait que le père des croyants envoyât du ciel quelqu'un vers ses frères qui étaient encore sur la terre. Que voyons-nous en cela, sinon les soi-disant pieux souhaits de la propre justice? Quiconque demande à monter lui-même au ciel, pour y voir ce que c'est que le salut, nie par là même que Christ *est* au ciel ; et qui voudrait descendre aux enfers, pour essayer s'il ne pourrait pas les vaincre à force de bonnes œuvres, nie par là même que Christ est *descendu* du ciel, qu'il s'est abaissé autant que possible pour nous sauver éternellement. Mais jamais homme n'est encore descendu du ciel, après y être d'abord monté, pour nous faire savoir ce qu'*est* Dieu, *quel* il est, et ce qu'il y a à faire pour apaiser son courroux au sujet de nos injustices. — Jamais homme, parlant en son propre nom, n'a pu dire à un autre : Tu es sauvé! Jamais homme non plus n'est monté *réellement* au ciel en esprit, par la pensée et par l'intelligence, pour nous dire comment Dieu juge de nous, et quelles sont ses réflexions sur la postérité d'Adam. Ceux qui, contrefaisant l'humilité des anges, se permettent de parler des choses célestes qu'ils ne savent pas, qu'ils ne peuvent savoir, nous donnent, comme vérité, ce qui n'est sorti que de leur imagination,— les rêves de leur mysticisme. Soyez donc en garde contre ces esprits qui, tout en étant d'en bas, prétendent vous décrire les cieux et vous expliquer tous les priviléges de la bourgeoisie des cieux. Un seul est monté au ciel : le Fils de l'Homme. Je n'ai pas en vue ici l'ascension de Jésus, quarante jours après Pâques ; le Seigneur n'en parle pas non plus ici. Le Seigneur montait au ciel chaque jour qu'il passa sur la terre ; il y montait, non pas corporellement, les disciples le regardant; mais spirituellement, dans la vertu de la con-

science et de l'intelligence qu'il avait des choses célestes. Cette ascension spirituelle avait lieu surtout quand Jésus priait, quand il méditait les Écritures; quand, seul le soir, après une journée durant laquelle il s'était dépensé pour le peuple et pour ses disciples, il méditait sur l'ouvrage que le Père lui avait donné à faire. Et de ce qu'il voyait alors, le Seigneur en rendait témoignage quand il se retrouvait parmi les enfants des hommes. *En vérité, en vérité... nous disons ce que nous savons; et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu.* Le Seigneur veut dire par là qu'au temps de son abaissement, alors que, dépouillé, librement et volontairement, de la gloire qu'il avait auprès du Père, il s'était anéanti lui-même pour prendre sur lui notre humanité, — il était, lui seul, *correspondant* avec le ciel; il avait, lui seul, avec le Père une relation tellement intime qu'il apprit tout le conseil de Dieu pour notre salut, et que, par conséquent, nous avons, nous, à le croire en ceci et en tout. Le Seigneur dut penser que Nicodème s'étonnerait de lui entendre dire ces choses; c'est pour prévenir cet étonnement, ou pour l'amoindrir, que le Seigneur se nomma LE FILS DE L'HOMME; le Fils de l'Homme, Dieu fait homme, Dieu manifesté en chair, — Celui qui *est* dans le ciel, et *descendu* du ciel, afin d'accomplir le dessein d'une infinie et immuable miséricorde à l'égard de pécheurs perdus. Et pour que Nicodème ne s'étonnât, en outre, pas trop d'apprendre que « le Fils de l'Homme,» que Jésus de Nazareth fût, lui seul, correspondant avec le ciel, eût, lui seul, avec le Père une relation si intime, — le Seigneur ajouta qu'il était le ÉTANT ou le VIVANT au ciel. Ce qu'il *était*, il l'est, il le sera; et en cette qualité, en cette vertu d'ÉTANT, de VIVANT au ciel, seul il pouvait

et il peut faire savoir ce qu'est le Dieu du ciel, et ce qu'est devant ce Dieu le pauvre pécheur; en cette qualité et en cette vertu d'ÉTANT, de VIVANT au ciel, seul il peut le sauver, ce pauvre pécheur qui de lui-même n'est rien, — seul, Lui le Dieu saint qui est tout, le Dieu de la grâce à qui les cieux appartiennent : JÉSUS-JÉHOVAH! Mes bien-aimés, comprenez-vous, maintenant, comment, pendu au bois et fait malédiction pour nous, Jésus a pu dire au brigand repentant : *Je te dis, en vérité, que tu seras* AUJOURD'HUI AVEC MOI *dans le paradis?...*

Mes bien-aimés, apprenons, aimons à confesser la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ!

Elle est immense, cette grâce. Oh! quel miracle d'amour que cet amour dont Il nous a aimés, nous pauvres pécheurs perdus et condamnés! Vous avez entendu Jésus proclamer lui-même qu'Il est l'Étant au ciel. Il l'était alors même qu'il vivait sur la terre; le *Étant au ciel* a voulu être en même temps *le Fils de l'Homme.* — Celui qui a voulu se charger, et qui s'est chargé véritablement de nos langueurs; Celui qui a voulu porter nos douleurs, et qui les a portées véritablement, — Christ était, dans le même temps et en sa personne unique, le ÉTANT au ciel, c'est-à-dire, l'Éternel Dieu, Jéhovah, que les cieux des cieux ne contiennent pas, et réellement homme, l'homme de douleur, que nous entendons se lamentant (Ps. XXII, 7) en ces termes : « Moi, je suis un ver;.. l'opprobre des hommes, le méprisé du peuple! »

Pour l'amour de nous, Il a voulu descendre du ciel. Certes, ce n'était pas « une usurpation » de sa part de se dire et d'être égal à Dieu (« Moi et le Père sommes un »)! Mais il s'est anéanti lui-même et s'est fait semblable aux hommes, afin de nous sauver. Après avoir,

pour l'amour de nous, quitté le trône de sa gloire, il a voulu séjourner sur cette terre maudite, être fait péché et malédiction pour nous, et accomplir les commandements du Père, en restant, par le Saint-Esprit, en relation constante avec le Père, mais en restant dans cette relation sans en goûter les ineffables douceurs, résolu plutôt de goûter, pour nous, l'amertume de la mort, de la mort sur la croix, sur le bois maudit de la croix. Rendons grâces au Dieu de toute miséricorde de ce que, après nous être ôté à nous-mêmes le droit d'entrée dans le ciel, en nous livrant au péché, et après nous être mis dans l'impossibilité de voir le Dieu saint, et de nous entretenir avec Lui, nous avons affaire à un Dieu qui nous a envoyé du ciel son Fils bien-aimé. Rendons grâces de ce que ce Fils bien-aimé, notre Seigneur et Sauveur, a voulu, quoique le *Étant au ciel*, être pour nous *le Fils de l'Homme;* et de ce qu'il a retenu ferme son unité avec le Père, au travers de tous les flots du courroux! Par Lui, Dieu nous parle; par Lui, nous apprenons si Dieu a, ou s'il n'a pas, des pensées de paix à notre égard. Oui! A nous pauvres pécheurs, Christ apporte la paix, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. Il nous apporte la paix avec Dieu le Père. — Il nous apporte la Grâce par le sang de la croix! Donc, il nous faut croire en Lui; donc, nous devons nous fier à sa parole,... à sa parole qui nous assure qu'Il a fait l'expiation de nos péchés en son sang, et que nous avons en Lui notre justice et notre force. Si nous croyons au témoignage qu'Il rend des choses terrestres, nous croirons aussi à celui qu'Il rend des choses célestes.

Or, voici son témoignage quant aux choses terrestres :

« Mes brebis, ô vous les brebis de ma pâture, vous êtes hommes, — et pourtant le monde doit et veut trouver auprès de vous les fruits de mon Esprit!... »

Et voici son témoignage quant aux choses célestes : « Mais moi je suis l'Éternel votre Dieu. Après avoir fait par moi-même la purification de vos péchés, je me suis assis à la droite de la Majesté dans les lieux très-hauts. » Amen !

IV [1].

Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé ; afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

(JEAN, III, 14, 15.)

J'ai cherché, dimanche dernier, à vous faire comprendre que nul homme n'a, que nul homme n'eut jamais une correspondance directe avec le ciel. Nous avons tous besoin de recevoir au fond du cœur cette importante vérité : Dieu habite une lumière inaccessible. Personne ne vit jamais Dieu. Cette vérité est d'un poids accablant pour le pauvre pécheur qui est encore sans paix avec Dieu. Quand une fois l'homme comprend (mais ce n'est pas chose commune et facile que de le comprendre) qu'il est entièrement séparé de Dieu qui est LA VIE, et qu'il porte dans son sein la colère de Dieu, — un abîme s'ouvre devant lui, un abîme immense, des profondeurs duquel il ne pourra pas de lui-même revenir, remonter à Dieu... Ce n'est pas seulement *avant* la conversion qu'on fait cette expérience : *après* la conversion encore il est des heures terribles, de ces heures

[1] Prononcé le 8 octobre 1848.

où l'on a tellement la conscience qu'on est éloigné, séparé de Dieu, qu'à peine on ose faire monter un timide soupir vers ce Dieu vivant et vrai. La pensée même de la foi, la pensée de *croire* est évanouie, absente. Certainement donc, « personne n'est jamais monté au ciel ! » — La loi violée, les chérubins au glaive flamboyant, la conscience accusatrice évoquant d'ineffables frayeurs, le péché avec toutes ses détresses, l'ardeur du courroux divin dans la moelle de l'âme, le démon avec son inimitié, et outre cette inimitié-là celle qu'on trouve au fond même du cœur, l'orgueil du moi, cet orgueil qui ne veut pas se laisser dompter, — ils nous ont fermé, ils ont fermé d'épines devant nous l'accès des lieux célestes, ils nous retiennent terre à terre, ils ne nous permettent point de « monter au ciel. » Et quand même nous y pourrions monter, et si nous y montions en effet, nous comblerions la mesure de nos péchés et nous nous rendrions coupables d'une effrayante outrecuidance, Dieu ne pourrait que nous châtier, Dieu qui a dit : « Donnez-vous de garde de monter, — moi, l'Éternel, je descendrai ! »

Or, que, nous trouvant tellement séparés de Dieu qu'il y ait impossibilité pour nous de monter vers Lui, le Fils de Dieu, le Fils de l'homme soit descendu du ciel, que la Parole se soit faite chair et ait habité parmi nous, c'est l'acte, c'est le fait d'une miséricorde dont la plénitude et la gloire suprême ne nous seront révélées que dans l'éternité; et ce qui couronne cette miséricorde et ce qu'il y a de plus admirable dans ce miracle d'amour, c'est que, tout le temps que dura l'abaissement du Seigneur, tout le temps que le Fils de l'Homme fut comme l'un d'entre nous, péché et condamnation pour

nous (lui le saint et le juste!) — Il n'a pas un seul moment abandonné la Foi; Il s'est toujours donné pour LE FILS du Très-Haut, et toujours il a nommé « Père » le Dieu vivant. MON PÈRE! disait-il alors même que, par la permission et suivant le conseil de Dieu, nos péchés, tous nos péchés l'assaillaient, et qu'il portait, lui tout seul, tout le fardeau de la colère de l'Éternel!

Oh! quel puissant amour, que cet amour-là! Cet amour qui a su, quoique entouré de toutes les misères humaines, et menacé, arrêté dans ses élans, par tout le pouvoir de l'enfer, tenir ouverte et libre la correspondance avec le ciel! Oh! quel puissant amour que l'amour de Jésus, de Jésus qui, quoiqu'étant fait péché et condamnation pour nous, sut et voulut se jeter au travers de toutes les contradictions (Hébr. XII, 3), durant toute sa course terrestre, dans le torrent du lumineux amour de son Dieu — se jeter sur le sein du Père et vaincre le Père, comme Juda vainquit Joseph en lui offrant d'être, lui Juda, le garant pour Benjamin!

C'est Jésus qu'il nous faut écouter. Lui seul peut nous dire, il nous a dit en sa Parole ce qu'il y a *au ciel*, ce qu'il y a au cœur de Dieu pour un pauvre pécheur perdu qui voudrait retrouver Dieu. Ce n'est qu'en Jésus que nous avons un accès libre au trône de l'Éternel; ce n'est que dans la face de Jésus que nous voyons la lumière, que nous voyons Dieu, comme ce n'est qu'en la Parole de Jésus que nous entendons Dieu. Ce n'est qu'en Jésus enfin que nous arrivons à la grâce, au salut, à la vie!...

Pourquoi n'est-ce qu'EN LUI que nous pouvons nous approcher de Dieu? Pourquoi nous faut-il l'écouter, et sommes-nous sûrs de n'être point trompés aussi souvent et aussi longtemps que nous l'écoutons? Pourquoi

Jésus est-il pour nous le chemin, la vérité et la vie?

Nous trouverons la réponse à ce *pourquoi* en méditant ce qui est écrit aux versets 14 et 15 de notre chapitre d'Évangile.

« *Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* » — Avec quel étonnement Nicodème a dû regarder le Seigneur, quelles émotions extraordinaires, pénibles même, ont dû le saisir, quand il entendit dire à quelqu'un qui paraissait devant lui comme un simple mortel qu'il était LE FILS DE L'HOMME, *descendu du ciel*, et l'ÉTANT AU CIEL! Ce n'est pas que Nicodème n'eût *pu* comprendre : les prophètes avaient parlé. Ésaïe avait dit (IX, 5) : « L'enfant nous est né, le Fils nous a été donné, et on appellera son nom l'Admirable, le Conseilleur, le Dieu fort, le Puissant, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. » Mais aussi longtemps que la chair ne veut pas reconnaître et confesser qu'elle est chair, elle se scandalise en *un Dieu manifesté en chair*. L'homme charnel, « l'homme animal » est dans le cas, il est fort à même peut-être de démontrer, par de nombreux passages de la Bible, la réelle divinité de Jésus-Christ et sa véritable humanité, mais *il n'aimera point* pour cela Jésus, Dieu fait homme; il lui refusera foi et obéissance, et il résistera aussi longtemps que la chair affecte d'être *esprit*, prend les apparences de l'*esprit*, tout en s'obstinant à en renier la force.

Ce n'est que là où se trouve le sentiment, la *conscience* de la condamnation, et l'amour de la justice qui sauve, de la miséricorde qui justifie, qu'on conçoit quelque chose de cette vérité, à savoir, que Jésus est « le Fils »

né « du Père, » mais né aussi d'une femme et assujetti à la loi. Et alors on ne spéculera plus sur cette vérité, bien moins encore disputera-t-on contre elle. C'est la vérité! On s'en délecte, et on en fait son éternelle sagesse et sa consolation à jamais. Remarquons que le Seigneur ne s'arrête pas à l'ignorance dont Nicodème fait preuve en ces saintes et simples choses, et dans la connaissance vivante desquelles est le bonheur suprême. Il continue à révéler au docteur en Israël la pleine grâce, tout le conseil de Dieu, tout le chemin du salut. Que si, en ce moment, Nicodème ne comprend pas encore, il comprendra quand l'Esprit du Seigneur sera venu sur lui : il sera né de nouveau alors, et enseigné de Dieu !

Il fallait que Nicodème sût, et il faut que nous sachions aussi (car c'est à cet effet que cela *est écrit*), pourquoi le Seigneur déclara que seul il est monté au ciel, et qu'il est descendu du ciel, qu'il est à la fois le Fils de l'Homme et Celui qui *est* au ciel. Pourquoi? Afin que tous apprissent et crussent que cet *être* du Seigneur est pour le bien du pauvre pécheur, de l'homme. Jésus est venu au monde, est descendu du ciel, afin de rétablir, en Lui-même, toutes choses, afin d'accomplir une propitiation, pour arracher le malheureux humain à la condamnation; pour le rendre, par la foi en Lui, participant de la vie éternelle.

Ce que le Seigneur met donc devant Nicodème, dans les paroles qui nous occupent, c'est la perdition de l'homme et sa rédemption, sa ruine et son salut, sa mort et sa vie, — le péché et la grâce, la misère du pécheur et la miséricorde du Sauveur. Et quelle puissance convaincante dans ces paroles! Nul n'a pu parler ainsi, nul autre que le Seigneur Jésus! *Comme*

Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'Homme soit élevé! Voici ce que nous lisons au livre des Nombres (xxi. 4-9) :

« Le peuple perdit courage par le chemin. Il parla donc contre Dieu, et contre Moïse et dit : Pourquoi nous as-tu fait monter hors de l'Égypte, pour mourir dans ce désert? Car il n'y a point de pain, ni d'eau, et notre âme est ennuyée de ce pain léger. Et l'Éternel envoya sur le peuple des serpents brûlants, qui mordaient tellement le peuple, qu'il en mourut un grand nombre de ceux d'Israël. Alors le peuple vint vers Moïse, et dit : Nous avons péché; car nous avons parlé contre l'Éternel, et contre toi. Prie l'Éternel, et qu'il ôte de dessus nous les serpents. Et Moïse pria pour le peuple. Et l'Éternel dit à Moïse : Fais-toi un serpent brûlant, et mets-le sur une perche; et il arrivera que quiconque sera mordu, et le regardera, sera guéri. Moïse donc fit un serpent d'airain, et il le mit sur une perche; et quand quelque serpent avait mordu un homme, cet homme regardait le serpent d'airain, et il était guéri. »

Qu'a pensé le Seigneur, et que veut-il que nous pensions, en rappelant ces paroles données à Moïse, et rapportées par lui? Cela se comprend très-aisément. Le Seigneur a voulu dire, et veut dire : Hommes! Vous êtes pécheurs, rebelles à Dieu — vous l'êtes, que vous le croyiez ou non, et quelle que soit l'idée que vous vous faites de vous-mêmes. Le péché, ce démon, vous a mordus; cette morsure vous a infectés d'un venin mortel : la mort est dans vos membres, dans vos veines, dans votre sang, dans votre vie!... Mais, ce que le serpent d'airain, ce serpent que Moïse éleva dans le désert, ce qu'il fut pour

les enfants d'Israël, — les ramenant à la vie, quand ils le regardaient; oui, les ramenant à la vie quoiqu'ils fussent frappés à mort, tombés dans les liens de la mort, je veux l'être, moi, à votre égard, tellement que, blessés par Satan, et portant en vous le trépas, vous ne mourrez point, si vous me regardez! A cette fin, IL FAUT que je sois élevé, serpent d'airain de Dieu, contre le serpent ancien qui est le Diable! Vous portez sur vous ses morsures fatales — IL FAUT que je sois élevé, élevé sur la Croix, afin que tous ceux qui étaient mordus (ils le sont tous) et qui aspirent à la guérison, qui brûlent du désir d'être sauvés, *soient sauvés* en effet, en me voyant, en me contemplant, en me saluant (serait-ce même de fort loin) et en m'aimant de foi vivante.

La foi! Ce n'est que par elle que s'effectue la véritable régénération. La foi est un germe de vie, une semence qui est jetée dans le cœur de l'homme, et qui restaure l'homme et le renouvelle. Le Seigneur est là, le Seigneur que le pauvre blessé à mort regarde; et le Seigneur fait que la mort ne peut l'enlever, car il a, Lui, vaincu la mort!

Mais, où la foi en cette puissance de salut et de vie du Seigneur doit se trouver réellement et produire son fruit, il faut que naisse d'abord le sentiment, la conviction intime qu'on a été réellement mordu du « serpent ancien » et qu'on porte la mort en soi. Le malheureux qu'un serpent d'espèce venimeuse (l'épouvantable crotale, par exemple, ou la terrible vipère indienne qu'on nomme naya), a perfidement assailli et mordu, sent des maux inexprimables, insupportables dans tous ses membres; une soif ardente, cruelle, vient le tourmenter, une soif que rien ne peut calmer; et enfin

arrive la mort, elle arrive pleine de douleurs et d'horreurs. Or, quand un homme a, de par la conscience, la certitude que, séduit par Satan, il se trouve séparé de Dieu, il sentira bientôt les ardeurs de la colère de Dieu et les accusations de son cœur lui devenir intolérables. Il a soif, soif d'un libérateur, mais il ne saurait l'apaiser parce qu'il ignore encore la source vive des *apaisements*. Séparé du Dieu vivant! Imprégné du venin du péché! Quelle pensée, quel supplice! On ne voit devant soi qu'une condamnation sans espoir, sans aucun adoucissement, on ne peut plus attendre que la mort éternelle;... déjà l'enfer ouvre ses abîmes!

Et Nicodème? Restera-t-il jusqu'à la fin étranger à cette pensée : « Séparé du Dieu vivant ! » Ne subira-t-il pas à son tour le supplice de se sentir « imprégné du venin du péché? » Je ne sais; mais il est certain qu'*alors* la gloire de Pharisien ne lui suffira plus, la justice de Pharisien ne le satisfera, ne le tranquillisera plus!

L'homme est vraiment un être étrange! Il vit de longues années sans rendre un sérieux et réel hommage à la loi, et il s'imagine qu'il a toujours observé la loi; et pendant qu'il se livre ainsi à une fausse et funeste sécurité, voici venir tel ou tel commandement; voici que se fait entendre ce mot d'ordre : « Tu feras telle chose, » ou : « Tu ne feras pas telle chose, » et voici aussitôt la désobéissance! Voici, plus impérieux et plus impétueux que jamais, ce *péché* qu'on croyait peut-être mort, auquel on se croyait mort : *le péché a repris la vie* (Rom. VII, 9), et l'homme meurt;... il s'en va, il s'enfonce dans la mort avec sa pauvre sainteté factice et artificielle! Quant à la précieuse manne de Dieu, quant au pain du ciel, son âme a dit : je suis dégoûtée de

cet aliment; j'en ai assez, je n'en veux plus! Et elle a eu recours, la pauvre âme, à je ne sais quelles vieilles histoires, désavouées depuis longtemps; à je ne sais quelles objections surannées qu'il semblait impossible de faire valoir encore. Le malheureux! Il s'oppose à Dieu, à la loi et à la parole de Dieu (Dieu le voit!) et il dit : Je ne suis pas mal en Égypte! Pourquoi en sortirais-je?... Mais le châtiment ne se fait pas attendre. Des serpents brûlants viennent mordre le pauvre révolté; toute une légion d'esprits immondes et méchants l'attaquent et le subjuguent. Une soif ardente vient le tourmenter jour et nuit, et la mort approche. Oui, voici la mort! Sauve qui peut! Qui donc peut être sauvé; comment être sauvé? Y a-t-il un salut? Où est le salut? *Le salut est là*, tout près. Dieu l'a donné, Dieu le donne, le donnera. Écoutez. « COMME MOISE ÉLEVA LE SERPENT DANS LE DÉSERT, DE MÊME IL FAUT QUE LE FILS DE L'HOMME SOIT ÉLEVÉ! » Le salut est en Celui et par Celui qui s'appelle le Fils de l'homme; et la base, dirai-je, ou le motif, la raison d'être de ce salut, c'est que le Fils de l'homme a été « élevé. » IL A FALLU qu'il fût élevé. La justice de Dieu l'exigeait, et notre misère l'exigeait pareillement. La justice de Dieu! Il était indispensable qu'elle obtînt satisfaction. Notre misère! Il importait qu'elle fût ôtée de devant les yeux de Dieu; et elle est ôtée *en effet*, bien qu'il nous semble qu'elle soit encore toujours là. Oui, IL A FALLU que Christ fût élevé, afin que par Lui le péché, et la coulpe et la peine du péché, fussent portés; afin que notre misère ne nous engloutît pas, et qu'à la place de la mort qui circule dans nos membres, nous puissions avoir la vie, la vie éternelle!

La justice de Dieu ! Il est évident qu'elle a dû châtier les enfants d'Israël pour leur rébellion ; et lorsque Dieu ordonna à Moïse de faire un serpent d'airain, cet ordre évidemment était donné en vue de Christ : Dieu savait que Christ serait une satisfaction éternellement efficace pour la justice éternelle. Sans cela ce serpent d'airain n'eût été rien; mais parce qu'il préfigurait CHRIST, Dieu, qui venait de punir les Israélites d'une manière si terrible, ôta de dessus eux la mort. Il l'ôta, il est vrai, à la requête de Moïse; mais Moïse n'eût pas prévalu avec sa requête, s'il n'y avait eu au ciel un autre requérant, un autre avocat et intercesseur — Jésus-Christ. C'est pour l'amour de Lui que la supplication de Moïse est exaucée. Il n'a pu être satisfait à la justice de Dieu que par quelqu'un qui fût Dieu à la fois et homme, égal à Dieu et égal à l'homme : égal à Dieu, pour se jeter, au travers des ardeurs d'une sainte et juste colère, sur le cœur même de Dieu, pour obtenir ainsi aux pauvres pécheurs perdus *une rédemption éternelle*, et pour prouver et pour établir ainsi que *le salut vient de notre Dieu* (Apoc. VII. 10); et égal à l'homme, pour que, à la place de l'homme, quoique n'ayant commis aucun péché, il pût être péché et malédiction ; il pût souffrir la condamnation et la mort, les angoisses et le supplice de la mort pour l'homme, afin de consommer, en soi, par sa mort, la vie éternelle en tous ceux et pour tous ceux qui croient, qui ont cru, qui croiront en Lui!... Nicodème devait apprendre en la présence de qui il se trouvait là, et nous devons, nous, l'apprendre aussi. Il était, et nous sommes en la présence de Celui qui seul a pu nous ramener, nous réunir à Dieu.

La justice de Dieu ! Il a fallu que satisfaction lui fût donnée, car Dieu est *immuable*; en Lui il n'y a pas même l'ombre d'un changement; et sa parole : « Il les a tous renfermés dans la rébellion » (Rom. xi. 32); et cette autre parole : « Maudit est quiconque ne persévère dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi » (Gal. iii. 10. Deutéron. xxvii. 26) — ah ! elles ne se laissent pas abolir comme on abolirait une parole humaine. Il a fallu qu'il se trouvât Quelqu'un qui, Saint et Juste, sans aucun péché ni aucune souillure, Parfait en un mot, se revêtît de la personne du pécheur; et se chargeât, à la place de celui-ci, de la malédiction du péché; je dis : *la personne*; je veux dire, tout l'être, l'individu tout entier, car *tout* l'homme, tout ce qui fait et forme *l'homme* est péché. Il a fallu qu'il se trouvât Quelqu'un qui, innocent et dévoué, prît sur lui le péché, — la coulpe et la condamnation du pécheur; Quelqu'un qui mourût pour lui (la mort est le salaire du péché !) et qui accomplît non seulement toutes ces choses-là, mais qui fût aussi capable de rendre, à la place de l'homme, au Créateur la gloire et l'obéissance qui lui sont dues; qui vécût selon toute la parole et toute la loi de l'Éternel, qui honorât cette loi et qui fût soumis à cette parole en esprit et en vérité, et qui présentât ainsi, par la foi, au Dieu vivant l'hommage de fidélité dont toute chair lui est redevable. Le Dieu vivant, le Dieu saint et juste ne peut se réconcilier avec l'homme, l'homme ne peut être réconcilié avec Dieu que grâce à un tel Représentant, et qu'en vue, qu'en vertu d'une telle œuvre ! Dieu permet qu'entre Lui et l'homme ce Représentant se pose. Il y regarde, Lui, du haut de son trône de justice; l'homme y re-

garde du fond de sa misère, et la vie qu'il y a dans ce regard est un fruit de bénédiction, de béatitude pour l'homme.

Or, comment l'Éternel-Dieu a-t-il accompli ce labeur? Dans quelle voie s'est-il réconcilié avec l'homme, et a-t-il voulu que l'homme fût réconcilié avec Lui? Dans une voie d'*élévation*, suivant ce que le Seigneur dit à Nicodème : « Il a fallu que le Fils de l'homme fût élevé. » Expression remarquable! Que signifie-t-elle? Est-ce qu'elle signifie, comme quelques-uns l'ont pensé, l'exaltation, la glorification du nom de Jésus par la prédication de l'Évangile? Non. Christ, sans doute, est glorifié, « élevé » par la prédication de l'Évangile ; mais ici le Seigneur a une autre gloire en vue, la gloire de la croix. Cela résulte de plusieurs autres paroles et témoignages du Seigneur Jésus. « Lorsque, » dit-il aux Juifs (Jean VIII. 28), « lorsque vous aurez *élevé* le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis » (ou plus exactement : « que je suis Moi) ». Et ailleurs (Jean XII. 32) : « Moi, quand j'aurai été *élevé* de la terre, j'attirerai tous à Moi. » *Élevé!* L'évangéliste se charge d'expliquer lui-même le mot en ajoutant : « Or, il disait cela pour marquer de quelle mort il devait mourir. »

Il est donc certain pour nous que l'élévation dont parle ici le Seigneur est celle de la croix ; et le but de cette *élévation*, étant, suivant la parole du Seigneur, de sauver de la perdition, de gratifier de la vie éternelle *tous ceux qui croient*, il est, d'un autre côté, certain encore qu'il était nécessaire que Christ fût ainsi « élevé, » pour rendre nulle et sans effet notre condamnation, et pour nous faire réellement don de la vie

éternelle. Il a fallu que cela arrivât, puisque satisfaction a été donnée à la justice de Dieu ! Oui, puisque le péché et la faute et le châtiment du péché ont été portés par Christ, Dieu a ordonné la bénédiction et la vie, — bénédiction au lieu de malédiction, et vie au lieu de mort !...

Or, Dieu veut que tous ceux qui sont perdus voient et regardent son Christ, afin d'être arrachés à leur perte. C'est pour cela que Dieu a fait élever, hautement élever son Christ, et qu'il l'a fait pendre au bois maudit. Et à l'heure où nous sommes, Christ est encore sur la croix, non en réalité, sans doute, ou en personne, mais en tant que *péché* (1 Cor. 1. 23) comme *crucifié*, et comme ayant offert et accompli un sacrifice de propitiation, qui est valable à jamais. Il est vrai que ce n'est pas *notre* regard qui fait que nous sommes arrachés à la perdition et que nous devenons héritiers de la vie éternelle ; c'est la grâce de Dieu seule qui opère une si grande chose ; c'est la libre et gratuite miséricorde de Dieu envers nous. Ce n'est pas *nous* qui par notre foi réconcilions Dieu ; c'est Christ qui réconcilie. La réconciliation procède de Dieu, et s'étend sur nous en Christ et par Lui. Dieu veut que Christ devienne nôtre par la foi ; il veut que nous regardions son Christ « élevé, » devant nous, entre le ciel et la terre, Médiateur entre Dieu et les hommes, portant à notre place et pour nous, la charge de la malédiction, et étant frappé et battu de Dieu, comme s'il était le coupable, Lui ! Si nous le regardons, nous sommes sauvés !

Sauvés ! Notre salut est auprès de Dieu, par pure miséricorde ; et cette miséricorde de Dieu se montre ici sous deux faces : premièrement, Dieu ordonne que son

Bien-Aimé et Oint soit, pour nous, élevé sur la croix; secondement, Dieu nous promet que si nous regardons à son Bien-Aimé, à son Oint, nous avons la vie, la vie éternelle.

Et maintenant, mes frères, que chacun de nous apprenne ici ce que c'est que la foi. Que chacun se dise qu'il n'y a point pour lui de question plus grande, plus pressante que celle-ci : Comment me sera-t-il donné de ne point périr, comment arriver à la vie éternelle?... A la vie éternelle non *à venir* seulement, mais à la vie éternelle qui commence dès ici-bas, et qui se perpétue en présence du Dieu souverainement bon et « souverainement heureux, » au travers de toute une bienheureuse éternité? Comment arriver à pouvoir regarder la mort sans trembler, avec une pleine assurance, et à pouvoir dire : Je meurs, moi? Non, je m'en vais vers mon père, je m'en vais en paix? Le serpent m'avait, il est vrai, mordu moi aussi, mais je ne sens plus aucune douleur— je suis guéri de ma blessure!... Les Israélites, qu'avaient mordus les serpents brûlants, étaient obligés, pour être guéris, de regarder le serpent d'airain que Moïse avait élevé au désert. Or, si le Seigneur dit ici : « Tous ceux qui croient, » il veut dire : Tous ceux qui me regardent, comme les enfants d'Israël regardaient le serpent d'airain. On pourrait demander (et on l'a demandé en effet) s'il n'y avait pas de danger à cela. On dit que quand une personne mordue par un serpent regarde quelque objet brûlant ou brillant, un objet de métal, par exemple, sur lequel se reflètent les rayons vifs, ardents du soleil, elle sent son mal s'aggraver aussitôt, et elle meurt... Ainsi il semble à quelques-uns qu'il y a danger pour eux à regarder à Christ crucifié. La cor-

ruption dans laquelle nous sommes conçus et nés est telle, notre iniquité héréditaire est telle, les péchés dont nous nous rendons actuellement et personnellement coupables sont tellement énormes qu'une pauvre âme, ou, dirai-je plutôt, qu'une âme bénie, qui est arrivée à se reconnaître dans sa misère, pensera volontiers que quand elle oserait regarder (elle!) Christ crucifié, quand elle oserait (elle!) s'adresser à Lui comme à son Rédempteur, elle serait frappée, accablée de Dieu à cause d'une aussi impie hardiesse. Qu'un homme juste et véritablement pieux, qu'un homme saint et zélé, ose jeter ses regards sur Christ, à la bonne heure! Il trouvera, Lui, la vie, ou, du moins (Juges XIII, 22), il ne mourra point; mais qu'elle l'ose, elle, pauvre âme pleine et couverte de péché, jamais!... Et ainsi, le péché et le démon, mettant en avant la loi et la justice, retiennent une telle âme, et l'empêchent de regarder à Christ. Courage! pauvre âme tentée, âme qui es, toi aussi, chère à Dieu! Écoute, lis, reçois l'Évangile. Écoute et reçois ce que dit notre grand Dieu, Rédempteur et Consolateur : Il t'annonce qu'il a été ÉLEVÉ pour toi, élevé sur le bois maudit afin que la malédiction soit ôtée de dessus toi, afin que tu ne périsses point, mais que tu aies la vie éternelle. Courage! Tiens Christ pour « le Véritable et le Fidèle; » regarde à Lui, regarde en haut, regarde au Saint d'Israël!

Bien-aimés, il est urgent que nous comprenions bien ce que nous avons à faire, nous qui sommes mordus par le serpent infernal, qui portons la mort dans nos membres, et qui, éprouvant une angoisse sans nom, avons soif de Dieu et de sa justice. Ce que nous avons à faire? Le Seigneur parle ici de foi, du

regard de la foi. Il n'est pas question de *faire*, pas question d'*œuvres* faites avant ou après. Il n'est pas non plus parlé de la *manière* dont il faut regarder à Christ, de la *forme* à donner au regard de la foi. Il n'est pas dit qu'il faille un regard bien ouvert, net ou vigoureux, bien brillant ou perçant. — Ah ! le regard le plus faible, le moins animé, le regard éteint même ou presque mort, il n'est point rejeté, il ne reste pas sans bénédiction. Voyez, là-bas au désert, les Israélites douloureusement mordus : ils ne pouvaient, c'était là un des caractères funestes de la maladie engendrée par la morsure, ils ne pouvaient fixer sur le serpent d'airain que des yeux mornes, mourants; des yeux où se peignaient les angoisses d'une soif ardente et toutes les détresses du cœur. Ces détresses jetaient comme un voile sur l'emblème réparateur, mais qu'importait ? Pourvu qu'on le regardât, on était sauvé ! Menacé, frappé de mort, en proie à un terrible venin, l'Israélite ne mourait point, mais il revenait à la vie, pourvu qu'il regardât le serpent d'airain. Ainsi, qu'importe que nous regardions, nous, Christ crucifié d'un œil affaibli par le péché et par une mort imminente, ou d'un œil ferme encore et clair? — une seule chose est nécessaire : *que nous le regardions !* Regardons-le, et nous sommes sauvés !...

Nous savons donc que, pour être guéris, les enfants d'Israël devaient regarder le serpent d'airain. Il nous faut apprendre maintenant comment, dans quel sens, pour être sauvés, nous devons, nous, regarder Christ. Veuillez ne pas vous méprendre sur ce mot. Nous devons regarder Christ comme un serpent aussi en quelque sorte, comme le *serpent d'airain spirituel* « élevé » contre le « serpent

ancien; » comme un serpent pareil au serpent ou au dragon (Exode VII. 9-12) de Moïse et d'Aaron, lequel engloutit, en présence de Pharaon, les verges des sages et des enchanteurs. Ainsi, notre serpent d'airain à nous, Christ, absorbe dans son innocence et dans sa justice tout le venin que le serpent infernal a versé dans nos veines, et la mort que ce venin a produite. Oui, il nous est dit de regarder à Christ crucifié comme à Celui qui dans son éternel amour absorbe le venin du péché, qui par obéissance — « quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance ! » (Hébr.ˢ V, 8), — se pénètre de ce venin, s'attire ainsi la mort, et... de son obéissance jusqu'à la mort procède pour nous la rédemption, la vie !

Mes bien-aimés ! nous sommes tous ici-bas dans un désert, dans un désert rempli de serpents venimeux ; et parmi ces êtres malfaisants, il en est un qui nous a tous mortellement blessés, qui toujours encore nous menace, nous poursuit, nous atteint de ses morsures, de sorte que nous sommes sans cesse dans un danger extrême, ne sachant où aller, où nous arrêter. Nous n'avons devant nous que la mort, en nous que les terreurs d'une conscience pleine d'angoisses, et une soif que rien d'humain n'apaise ! Dans ce désert, dans ce danger, au sein de ces terreurs et contre les angoisses de cette soif ardente, il n'y a d'autre remède, il n'y a d'autre moyen de salut que le REGARD jeté sur le Serpent de salut que le Dieu de toute grâce a fait « élever » pour nous ! Ne craignons pas, du moment où nous regardons ce signe de grâce, de n'être point trouvés conformes à la Loi. C'est suivant le conseil arrêté de Dieu, suivant son dessein et son ordre, qu'il a été élevé ; et c'est *la loi* de Dieu et sa volonté sainte que nous le regardions.

Quiconque regarde à ce Serpent de salut, élevé au nom de la Grâce, obéit à Dieu; et toute autre désobéissance est dès lors abolie et expiée. Que si vous vous étonnez de ce que le Seigneur ait voulu être semblable en quelque sorte au serpent que Moïse éleva au désert; de ce que le Fils de Dieu, Fils de l'homme, se soit rendu, pour nous, semblable à ce serpent, je vous dirai : ce fut là l'accomplissement de ce qui est écrit (II. Cor. v. 21) : « Lui qui n'avait point connu le péché, Dieu l'a traité, à cause de nous, comme un pécheur, afin que nous devinssions justes devant Dieu par lui! » — Et ailleurs (Rom. VIII. 3) : « Dieu a envoyé son propre Fils dans une conformité de chair de péché, et pour le péché, et il a condamné le péché dans cette chair. »

Or, celui de vous qui sent au dedans de lui les angoisses du péché et les menaces de la mort, et qui a soif d'un Dieu Sauveur, Vivant; celui de vous qui désire vivre, vivre *éternellement*, et, en attendant la vie éternelle, vivre *saintement*, affranchi du péché, esclave de la justice; — celui de vous qui sent, à ne pouvoir en douter, que le venin qui découle de la morsure du démon l'a pénétré entièrement, et qui sait que ce sont ses rébellions et ses infidélités qui nourrissent et entretiennent en lui ce venin terrible, de sorte qu'il n'a devant lui, le pauvre blessé, que la mort et le désespoir, que la désolation et la ruine, — qu'il regarde donc à notre Serpent d'airain spirituel, à Christ « élevé » sur la croix! Combien plus grand est le pouvoir donné à Christ que celui donné au « serpent ancien! » Ah oui! Que le pauvre blessé à mort regarde donc à Christ qui a été fait péché pour lui, et qui a détruit le péché; — à Christ qui a été fait malédiction pour lui, et qui ôte toute malédiction, la changeant en

bénédiction éternelle ; — à Christ qui est mort pour lui, et qui par sa mort lui attire et lui assure la vie et l'immortalité ! Qu'il regarde à Christ, et il est sauvé ! Et tout en s'écriant encore : « Misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort? » — il dira aussi : « Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur !... » Car quoi que dise la loi et quelques menaces que s'acharne à faire entendre le diable, Dieu a ordonné notre salut, Dieu a voulu que le Serpent d'airain fût élevé, et il a dit : « Il arrivera que quiconque le regardera sera guéri ! »

Et vous, qui vous imaginez être je ne sais quoi (le savez-vous vous-mêmes?) ; — vous, qui ne faites que trop voir que la morsure du « serpent ancien » ne vous a causé jusqu'ici aucune douleur ni angoisse, qu'elle n'a pas excité en vous la soif de la justice, recevez dans votre cœur cette parole de l'apôtre Paul (I Cor. x, 9) : « Que nous ne tentions point Christ, comme quelques-uns le tentèrent ; et ils périrent par les serpents. » Or, *tenter Christ*, c'est mépriser cette parole apostolique (I Cor. vi, 9, 10) : « Ne savez-vous pas que les injustes n'hériteront point le royaume de Dieu? Ne vous abusez point : ni les impurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les abominables, ni les larrons, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs n'hériteront point le royaume de Dieu ! » — Regarder à Christ crucifié, regarder à Lui *en toute vérité*, c'est avoir senti qu'on est atteint, jusqu'à la moelle, de la mortelle morsure, et qu'on ne peut rester davantage au milieu de tous les serpents brûlants qui se rencontrent dans le désert du monde ; c'est crier sans cesse : « Mon Seigneur et mon Dieu ! — O Dieu, sois apaisé

envers moi qui suis un pauvre pécheur!... » Quiconque le fait entendre, ce cri de sainte détresse; quiconque, malgré sa misère ou à cause de sa misère, soupire après la vie selon Dieu; et qui, au moment même où il va s'écrier peut-être (Esther IV. 16) : « S'il faut que je périsse, je périrai, » — jette et arrête un regard que la mort va éteindre sur Celui en qui nous avons, de la part de Dieu, notre justification et notre force, ah ! il recueille ce qu'a promis le Dieu véritable et fidèle : il trouve la vie éternelle en dépit de son immense perdition. Amen.

V [1].

Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

(JEAN, III. 16.)

« Mes enfants, mes chers enfants, ne m'abandonnez pas ! Prosternez-vous et priez ! Priez et ne cessez de prier que Dieu soit apaisé envers ma pauvre âme !... » Ce cri de détresse sortait naguère de la bouche d'un père de famille mourant. Il appartenait à l'église romaine ; il venait de recevoir ce qu'on y nomme l'extrême onction, mais il n'avait pas trouvé la paix suprême. Le malheureux ! Il n'avait jamais eu, dans toute sa vie, l'humble courage de *croire* que Dieu a jeté tous nos péchés sur Christ, et que Christ a porté tous nos péchés. Il avait toute sa vie cherché son appui et son assurance dans son culte, et dans sa croyance ecclésiastique et traditionnelle ; — et maintenant, à l'heure de mourir, il se voyait privé de toute vraie consolation. Jamais, dans toute sa vie, il n'avait voulu savoir *au juste* qui il était,

[1] Prononcé le 15 octobre 1848.

et jamais il n'était sorti, il n'avait voulu sortir du péché ; aussi ne connut-il point Celui qui seul ôte le péché et en délivre l'âme. Ce qu'il avait cherché dans le monde, il l'y avait à peu près trouvé : il avait cherché l'injustice, un peu d'argent et d'or, un peu de plaisir, un peu de gloire humaine et de réputation à bon marché ; et toutes ces choses l'abandonnaient maintenant ! Il lui fallait comparaître devant Dieu, devant le Dieu Fort, le Dieu Saint, et il craignait parce qu'il était nu (Gen. III. 10), comme Adam lorsque la voix de l'Éternel se fit entendre dans le jardin. Il résolut bien alors de s'attacher à la miséricorde, mais il compta s'y attacher sans s'humilier sous le jugement, sans saisir la justice qui seule est valable devant Dieu. — Dieu veuille et fasse que nous, mes frères, qui avons appris de meilleures choses, fassions mieux que ce pauvre mourant ! Dieu veuille que nous marchions, que nous vivions fidèlement dans la voie des choses que nous avons apprises !

Notre bien-aimé Seigneur et Sauveur Jésus-Christ nous a enseigné ce qu'il *est* pour nous de la part de Dieu. Il nous a dit comment nous devons le considérer ; à savoir : comme péché pour nous, comme malédiction pour nous. Et il nous a dit qu'en Lui nous devons nous considérer comme justice, — comme bénédiction en Lui ! Il veut que nous le regardions comme le Serpent de Salut, le Serpent de Dieu, qui nous guérit de la morsure mortelle du « serpent ancien » et du venin du péché ; et qui, en même temps, si nous le regardons en effet, nous donne la vie, la vie éternelle. Sans doute, c'est quelque chose d'horrible et d'épouvantable que de regarder Christ comme semblable à un serpent : un serpent, Lui ! Il est innocent et saint ! Il n'y a point de ve-

nin, rien de mordant en Lui. Un serpent ! Mais la grâce découle de ses lèvres, et son souffle est une respiration de vie ! Que dirons-nous à cela ? nous dirons avec Jésus : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ! » Nous dirons : Il veut, Lui, que nous croyions en Lui, en Lui crucifié, *élevé* sur la croix, *comme le serpent d'airain* était élevé au désert ! Que nous croyions en Lui comme ayant pris la place, la responsabilité, la personnalité du pécheur ; comme s'étant *mis sous la loi*, et ayant payé pour nous, jusqu'au dernier denier de notre rançon ; ayant épuisé, pour nous, jusqu'à la dernière goutte du calice de la colère divine.

Mais voici, l'enfant de ce siècle, le fanatique de propre justice, l'hypocrite, le pharisien, ne veulent pas regarder *ainsi* Christ. Ils ne croient pas que ce n'est *qu'en Lui* que nous sommes réconciliés avec Dieu ; et quant au pauvre angoissé, il n'a pas le courage (l'intention y serait bien !) de regarder *ainsi* Christ. C'est une chose naturelle à toute chair et à tout cœur charnel de chercher son appui dans des œuvres de commande et de facture propre, dans des objets que *l'homme* choisit ou ordonne, dans des points que Dieu n'a pas commandés. Les commandements de Dieu, de la vie, sont négligés ; il n'y a dans le cœur que des illusions de piété ; à côté de ces illusions, inimitié contre Dieu et haine du prochain ; aussi « la conduite » est ce qu'elle peut être aussi longtemps que le cœur vit dans la fraude (Ps. xxxii. 2).

Qui veut entendre ces choses, qui veut les prendre à cœur, qu'il m'écoute en ce moment. Cette heure matinale nous a de nouveau réunis : or, je sonne du cor de-

vant vous, afin que chacun renonce à toute injustice et à toute propre justice, que chacun reconnaisse et confesse les pensées d'aversion et de mépris qu'il a, de sa nature, à l'égard du Dieu vivant. Car du moment où, à la place des pensées de mépris et d'aversion pour Dieu, nous avons des pensées bonnes et vraies, tout notre être, notre cœur sera bon, toute notre marche, notre vie sera bonne, et *la fin* sera que, quand viendra notre heure dernière, nous n'aurons pas notre recours à je ne sais quelle miséricorde apocryphe et anonyme qui serait en contradiction et en conflit avec la justice de Dieu ; mais nous aurons notre refuge dans la miséricorde *réelle et révélée* du Dieu vivant, miséricorde en la vertu de laquelle nous pourrons, tout malheureux et condamnés pécheurs que nous sommes, comparaître devant Dieu avec une pleine assurance.

Cette assurance, notre Seigneur Jésus-Christ nous l'offre dans les paroles de notre texte, paroles dont quelqu'un a dit qu'elles sont comme l'Évangile de l'Évangile. « CAR DIEU A TELLEMENT AIMÉ LE MONDE, QU'IL A DONNÉ SON FILS UNIQUE, AFIN QUE QUICONQUE CROIT EN LUI NE PÉRISSE POINT, MAIS QU'IL AIT LA VIE ÉTERNELLE. »

La conjonction « car, » qui se trouve en tête des paroles de notre texte, ramène celui-ci à ce que le Seigneur avait dit précédemment. « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, *de même* il faut que le Fils de l'homme soit élevé. » Nous apprenons maintenant pourquoi il fallait que le Fils de l'homme fût élevé *comme le serpent d'airain a été élevé*. Ce pourquoi était et est dans l'amour de Dieu. « CAR DIEU A TELLEMENT AIMÉ LE MONDE ! » Toutes ces choses étaient inouïes pour Nicodème ; elles étaient faites pour briser cet homme à orgueil de pharisien,

pour l'humilier à fond, et pour élever et attacher son cœur à Dieu.

Voici ce que, dans les paroles de notre texte, le Seigneur nous représente :

1. Le monde;
2. Que Dieu a aimé ce monde;
3. Qu'il l'a tellement aimé qu'Il a donné son Fils unique;
4. Et à quelle fin Dieu a donné son Fils unique.

I.

« Dieu a aimé *le monde*, » dit le Seigneur Jésus. Pourquoi le Seigneur ne dit-il pas : « Dieu a aimé son peuple ? » Parce que cela n'eût pas été une consolation pour Nicodème quand, plus tard, il serait arrivé à la connaissance, à la conviction de son état de misère et de perdition. Car, qui arrive à cette connaissance, à cette conviction, et qui est devenu à ses propres yeux un pauvre pécheur, n'a plus, ne peut plus avoir la moindre prétention — il est du *monde*, il est comme le vil et vaste monde, *un* avec ce monde plongé dans le mal, il est le plus grand des pécheurs, le premier (1 Tim. I. 15) entre tous; il n'y en a pas au monde de plus grand que lui.

Or, jusqu'à cette heure, Nicodème avait été de l'opinion qu'il était, lui avec ses pairs, le peuple élu; que Dieu ne pouvait que l'aimer et ne pouvait qu'aimer les pharisiens, parce qu'ils étaient tous zélés pour la loi, tous issus d'Abraham. Et ce peuple prétendu excellent parmi tous, le Seigneur l'annule d'un seul mot; et ce qui n'est pas le peuple de Dieu, le Seigneur en fait

son peuple; et la nation qui n'avait pas été graciée encore, le Seigneur lui annonce et lui apporte la grâce : Lo-Ryhama et Lo-Ammi sont appelés et obtiennent miséricorde (Osée II. 23) [1].

« Le monde! » Sous cette expression le Seigneur Jésus entendait donc l'ensemble des nations, les gentils aussi bien que les Juifs, selon la parole que l'Eternel avait donnée à Abraham (Gen. XXII. 18) : « *Toutes* les nations de la terre seront bénies en ta postérité. » Ici, je vous demande : si le Seigneur ne l'eût dit, qui pourrait le croire? Quoi! « Dieu a aimé le monde? » *Le monde*, se composant d'une masse d'hommes qui tous sont en inimitié contre Dieu? Les hommes! Déchus de la vie céleste, ils sont rebelles et désobéissants, coupables de lèse-majesté divine, morts dans leurs fautes, enclins et assujettis au mal, esclaves du démon, étrangers, gens de dehors, sans Dieu, sans espérance. Ils ont transgressé, et ils transgressent chaque jour les commandements de l'Eternel; ils blasphèment son saint nom et s'adonnent au culte des idoles. Ils troublent et violent le repos et l'ordre que Dieu a institués. Ils dérobent, ils tuent, ils médisent, ils maudissent, ils commettent adultère, ils sont rongés de convoitise, — ils sont chargés, entourés, pénétrés de péché; et leur péché le plus énorme consiste en ce qu'ils veulent « être comme Dieu. » Dieu, — le Dieu vivant, ils le déshonorent; le Dieu saint, ils le raillent! De Christ, en qui habite corporellement toute la plénitude du Dieu vivant et saint, ils disent : « Il a un démon!... » Eux-mêmes, ils se tiennent, ils se donnent pour anges, pour sages, pour nobles, et — la

[1] Voyez : Kohlbrügge, *Sermons sur les deux premiers chapitres de la première Épître de saint Pierre.* 1853. Page 282.

somme de tous ces êtres, de ces humains égarés, perdus; cette masse de ténèbres, d'inimitié, d'envie, de haines, ce chaos, *c'est le monde!* « Dieu a aimé le monde! Dieu a aimé le monde!!... »

Qui peut dire le total des péchés de chacun de nous? Et le total des péchés du monde? Ce monde, Dieu l'a aimé! Ce monde qui prétend être Dieu, et qui exige que Dieu descende de son trône; ce monde qui prétend avoir une volonté à lui et qui refuse à Dieu le droit d'en avoir une, ce monde qui s'arroge le titre de juste, et qui dénie à Dieu la justice et l'autorité de législateur; ce monde enfin qui ne cesse d'outrager Dieu, qui l'accable de dédains et d'injures, qui le met à mort, à mort sur la croix, — Dieu l'a aimé, Dieu l'aime! Ce monde qui méconnaît ou qui repousse le Dieu de la vie, le Sauveur, et qui, séparé de lui, gît et gémit dans les liens du péché, de la condamnation et de la mort, sans pouvoir arriver, par lui-même, à l'affranchissement, — Dieu l'a aimé, Dieu l'aime!

Je répète cette parole avec bonheur; mais est-ce que je prêche, est-ce que le Seigneur, dans notre texte, nous enseigne l'universalisme, la généralité absolue de la grâce effective? Non, non. Le Seigneur, qui, dans une autre occasion, occasion solennelle! (Jean XVII. 9) a dit: « *Je ne prie point pour le monde,* » sait bien ce qu'il entend, ici, en disant que « Dieu a aimé le monde. » A quoi bon disputer, pour savoir si la grâce est, soit dans ses desseins, soit dans ses effets, universelle et illimitée, ou particulière et restreinte? Luther même disait, lui l'illustre antiprédestinatien : « Les *élus* seront sauvés; quant aux autres... c'est le démon qui les aura! » Les autres! Ne nous occupons pas d'eux ici. Ne pensons

qu'à nous. Eprouvons-nous nous-mêmes, pour voir si nous consentons à nous laisser mettre, de par le Seigneur, au niveau du *monde*, si nous consentons à descendre dans cette tourbe appelée « le monde, » pour reconnaître ainsi et pour confesser que le salut est grâce — grâce libre, souveraine, gratuite, inconditionnelle, imméritée.

Sans doute, Nicodème aurait fort désiré que le Seigneur Jésus dît : Dieu a tant aimé les pharisiens! C'est que le diable revient toujours à la charge, mettant en avant *la piété* de l'homme, de sorte que l'homme consent bien à parler et à entendre parler de l'amour de Dieu; mais qu'on lui parle de cet amour *dans la vérité et selon la vérité*, il le souffre malaisément. L'homme pieux! Il ne veut pas être mis au même rang que « le monde. » Il s'imagine et il prétend que sa piété est, devant le Seigneur, quelque chose à part, de singulièrement exquis. Mais cette parole-ci demeure : « *Dieu veut que* TOUS LES HOMMES (Il a aimé le monde) *soient sauvés; qu'ils arrivent à la connaissance de la vérité.* » (1 Tim. II. 4). Et cette autre parole demeure également : « *Jésus-Christ, le Juste, est la victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux* DE TOUT LE MONDE » (1 Jean II. 2). Cette parole-ci encore : « *Ne détruis point par ta viande celui pour lequel Christ est mort* » (Rom. XIV. 15). D'un autre côté, quiconque, cherchant à tirer avantage de ces paroles-là, voudrait se vanter de sa liberté, de son libre arbitre (quoiqu'il soit serf!), — qui voudrait plaider en faveur de la grâce universelle, mais sans consentir pour cela à être traité comme TOUT LE MONDE (Dieu a aimé « le monde! ») — ah! qu'il médite bien ce qui est écrit Actes XIII.

48 : « *Tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle crurent!...*

Dieu est grand, Dieu seul est grand, mes frères; et Il condamne, chez l'homme, toute prétention à la grandeur. Quiconque veut être plus que les autres n'est rien devant Dieu. Et voilà pourquoi le Seigneur n'a pas dit; Dieu a aimé les pharisiens, — le peuple de Dieu, — les élus. Il a dit simplement, grandement : « le monde. » Il l'a dit, afin que Nicodème pût reconnaître qui il était. Et cela est écrit, afin qu'à notre tour nous puissions reconnaître qui nous sommes.

Dieu a aimé le monde! Cela est dit, cela est écrit en consolation éternelle à tous ceux qui ne peuvent, en espérant en la grâce, s'appuyer absolument sur rien. Ah! ils sentent bien, ceux-là, et ils reconnaissent qu'ils appartiennent à ce « monde » dont parle ici le Seigneur. Que donc chacun de vous, en entendant ce mot d'ordre : Dieu a aimé le monde! pense à soi-même et se dise : « Le monde?... » Cela te regarde! Mais, en se disant cela, qu'il ne pense pas ce que penserait *le monde* dans cette occurrence; qu'il ne pense pas à ses vertus, à ses mérites, à ses œuvres, à sa sainteté; mais qu'il pense seulement à son impiété et à son éloignement de Dieu. Cet éloignement était tel, et il est tel encore, que Dieu n'a jamais pu trouver, ni ne pourra trouver jamais en lui aucune chose quelconque en honneur ou en récompense de laquelle il pourrait lui être propice. Qui *se connaît* comme le plus déchu parmi tous ceux qui sont tombés, et comme le plus égaré parmi tous ceux qui sont éloignés de Dieu, il n'éprouvera ni répugnance ni scrupule à être rangé parmi ce « monde » que... Dieu a aimé!

II.

C'est une parole bien difficile à comprendre, sans doute, la parole qui dit que Dieu a aimé un tel monde ;— c'est un mystère d'amour, une énigme de grâce ! Car et d'abord, Dieu est éternellement parfait et bienheureux ; dans sa libre toute-puissance, il se suffit tellement à lui-même qu'il n'a aucun besoin du monde. Puis, il est éternellement saint, de sorte qu'il y a, nous osons le dire, une fatigue, une charge pour lui de s'approcher d'un « monde » comme nous, et de l'avoir auprès de soi. Enfin, Dieu est éternellement juste, et sa justice exigeait qu'il laissât ce monde dans sa condamnation, qu'il le jetât à jamais dans les dernières profondeurs de la condamnation, le jour même où il vit qu'il ne répondait pas, le misérable monde ! à l'amour créateur dont Dieu l'a aimé. L'amour *créateur*, dis-je ; oui, ayons une intelligence vraie de l'amour dont il nous est parlé ici. Il ne nous est point parlé d'un des dieux de cette terre, d'un roi ou d'un empereur qui nous eût aimés ; mais il nous est parlé du Dieu du ciel, du Dieu vivant, éternellement bienheureux, du Seigneur que « même les cieux des cieux ne peuvent contenir. » — Ajoutez, que le monde l'a outrageusement offensé. Voici, Il nous avait créés, en Adam, « très-bons, » c'est-à-dire « à son image et à sa ressemblance. » Il nous avait placés en Éden, au sein de l'abondance et de la félicité. Un seul commandement nous était donné, si juste et si digne, si parfait, que, si nous l'avions observé, il n'aurait pu qu'ajouter à notre bonheur. Et nous sommes entrés en défiance envers Dieu ; nous l'avons soupçonné, ce Dieu

bon, de n'avoir fait et de n'avoir dit toutes les choses de la création qu'en vue de lui-même, sans penser à nous. Et nous avons voulu connaître ce que c'est que le bien et le mal [1]; nous imaginâmes, qu'une fois nantis de cette connaissance, nous pourrions faire, nous, la loi à Dieu; et refuser de lui obéir du moment où nous serions persuadés qu'il a des pensées d'adversité à notre égard... Voilà les épouvantables et abominables pensées que nous insinuait le démon; nous leur cédâmes; nous laissâmes ces pensées devenir des *faits*, et nous fîmes ainsi au démon le plaisir d'arriver à voir ravagée toute cette belle création de Dieu, seul bon et seul sage! Notre déchéance était dès lors consommée; nous étions entièrement séparés du fidèle Créateur; le diable nous tenait et nous retenait dans l'enfer; et nous .. saisis d'une fausse honte, nous n'eûmes rien de plus pressé à faire que de couvrir notre nudité d'une ceinture de feuilles, et de nous cacher de devant la face de l'Éternel!

Nous voilà donc couchés par terre; nous voilà défaits — impurs, meurtris, perdus! Nous avions commencé par « penser du mal » de Dieu; nous persistâmes à en penser. « Le câble était brisé, qui retenait le navire au port? » Il n'existait plus le moindre lien, plus aucune trace de lien entre nous et le Seigneur. Nous ne pouvions, ni ne voulions demander à venir, à revenir à Dieu, — à Dieu qui n'en était pas moins assis sur son siége de gloire. Nous étions tombés, tombés au fond d'un abîme : le siége de la gloire de Dieu subsistait toujours! Et, du haut de ce siége, que fit pour nous le Seigneur de gloire?

Pour nous! Il avait cessé sans doute de penser à nous

[1] « *Eritis sicut Deus!* »

— le « monde » n'était plus rien pour lui. O homme ! connais donc ton Dieu, et cesse de « penser du mal » de lui! Oui, sans doute, assis sur le trône de sa sainteté et de sa majesté, Dieu voyait le monde bien loin, bien au-dessous de lui, dans les profondeurs de l'abîme, dans les liens de la mort, et ayant perdu jusqu'à la force de soupirer, d'aspirer à Dieu! Mais ce monde, ce même monde que Dieu avait dû condamner, qu'il avait dû renfermer dans le jugement, il l'aimait encore! Oui, il n'avait pas seulement pitié de ce monde, il avait de *l'amour* pour lui : et c'est en cela que nous avons l'explication de cette parole sortie de la bouche de Notre Seigneur Jésus-Christ, témoin véritable : « *Dieu a tellement aimé le monde!* » Et cela nous explique de même la parole de Jérémie le prophète (XXX. 1. 3) : « *Je t'ai aimé,* » a dit l'Éternel, « *je t'ai aimé d'un éternel amour; c'est pourquoi j'ai prolongé envers toi ma gratitude!* » Et la parole d'Ézéchiel (XVI. 6) : «... *Je te vis gisant par terre dans ton sang, et je te dis : Toi, dans ton sang, vis! Et je te dis encore : Toi, dans dans ton sang, vis!...*»

Tout ceci est-ce possible?

Où est l'homme qui se mettrait à aimer, à aimer d'amour, une personne affreusement laide, déshonorée à outrance, foulée aux pieds, gisant dans la fange et dans le sang? La ville, la *commune* entière ne couvrirait-elle pas un tel choix d'une réprobation immense? Un tel choix! Trouverait-on un homme, quelque part que ce fût, qui consentît à le faire? Un homme, non; mais ce choix, le grand Dieu l'a fait! Il a aimé, Lui, un être plus hideux et plus affreux encore que celui que nous venons de supposer. Il a aimé le monde, et tout ce qu'il y a au monde de plus haïssable. Oui, de plus haïssable !

Car c'est en vain que l'on pense ou que l'on dit qu'il y a peut-être, dans ce monde, quelque chose de digne d'être aimé, aimé de Dieu... Que chacun de nous, mes frères, réponde ici lui-même : Y a-t-il quelque chose, y eut-il jamais quelque chose en vous, qui aurait pu porter le Dieu juste à vous aimer? En présence de la loi, loi spirituelle et sainte, juste et bonne (Rom. VII. 12), de la loi qui est survenue pour faire abonder le péché (Rom. V. 20), le péché latent et le péché patent, le péché-pensée et le péché-fait; — à la vue d'une abominable infidélité envers Dieu, de la dureté du cœur, de l'incrédulité, de la mort que l'homme porte dans ses membres; — à la vue de toutes les horreurs et de toutes les terreurs qu'un cœur d'homme produit et agite sans cesse en lui, et de ses mille transgressions en pensée, en paroles, en actions : RÉPONDEZ!... Ah! le souvenir et la réalité de toutes ces choses porteront quiconque a connu d'expérience l'amour de Dieu à s'écrier : Mon Seigneur et mon Dieu! qu'y avait-il donc en moi qui pût t'engager à abaisser sur moi tes regards? « Qui suis-je, moi... que tu aies regardé un chien mort, tel que je suis » (2 Sam. IX. 8)? Qu'ai-je pu faire, pour qu'il t'ait plu de m'être propice et de me recevoir en amour? — Et à la confusion de sa face, mais à sa grande consolation aussi, il aura, pour réponse, cette parole : JE T'AI AIMÉ DE MON AMOUR SOUVERAIN, GRATUIT! Oui, Dieu a aimé le monde « *gratuitement* »; Il l'a aimé par grâce. Et aussi longtemps que ceux qui ont été ou qui sont les objets de cet amour demanderont : Pourquoi l'avons-nous été? — Pourquoi le sommes-nous? la réponse sera : mon amour est grâce : Je vous ai aimés, parce que... J'ai voulu vous aimer!

Et maintenant, bien-aimés! chercherons-nous encore *en nous-mêmes* le fondement, la raison d'être de notre salut? Exigerons-nous d'être sauvés, *parce que* nous avons telle qualité, *parce qu'*on nous accorde telle vertu? Et si cette vertu, après tout, ne se trouve point en nous, ou si cette qualité s'amoindrit, s'altère, vient à se perdre, nous mettrons-nous dans le chagrin? Désespérerons-nous de notre salut, du Dieu Sauveur? Mais pourquoi donc chercher toujours ce qu'il nous faut là où jamais il ne se trouve? [1] Puisque c'est l'amour seul de notre Dieu, un amour de grâce, qui fait notre salut, contentons-nous de cet amour, que cette grâce nous suffise, et soyons en paix. En paix! Vous désirez l'être, ô vous qui êtes travaillés et chargés de vos péchés et qui gémissez sous le fardeau de vos misères terrestres? Écoutez encore *comment* Dieu a aimé le « monde. »

III.

« *Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique.* »

Ce sont là les paroles du Fils lui-même. Lui qui connait le Père, qui *est* dans le sein du Père, Il les a prononcées aux jours de sa vie d'ici-bas, Il les a prononcées devant Nicodème. Savez-vous quelque chose de pareil à ce que nous voyons, à ce que nous entendons ici? Je consens, je comprends, du moins, qu'un ami réponde de sa propre vie pour un ami; mais Dieu a affaire avec un monde ennemi. « Dieu, » dit l'apôtre (Rom. v) « Dieu a signalé son amour envers nous, lorsque nous n'étions que pécheurs; » et, « lorsque nous étions ennemis, nous

[1] Quærite quod quæritis, sed non est ubi quæritis. *August.*

avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils. » — En nous, haine envers Dieu ; en Dieu, amour envers nous. « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. » — « Nous l'aimons, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné ! » Oh ! quel bienfaiteur que Dieu et combien est immense son bienfait ! Y a-t-il, dans toute l'histoire universelle, un père, un seul, qui ait livré son fils bien-aimé, unique, à ses ennemis? Dieu a fait cela, Dieu le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ ! « Il a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique ! » Et il n'avait pas d'autre fils. C'était, Lui, son Unique ; Celui que l'Éternel avait possédé dès le commencement de ses voies, son nourrisson et ses délices, qui se réjouissait devant Lui en tout temps (Prov. VIII) !

Mais nous n'osons entrer dans les mystérieuses profondeurs de l'union du Père et du Fils !... « Quel est son nom, et quel est le nom de son Fils, si tu le connais ? » — demandait déjà, au temps de Salomon, un prophète, un sage ; et il disait, parlant de lui-même (Prov. XXX. 1-5) : « Certainement, je suis plus grossier qu'aucun homme ; et il n'y a en moi ni sens ni prudence ; je n'ai point appris la sagesse ; connaîtrais-je la science des saints? » Qui donc nous expliquera jamais, qui épuisera la signification de cette parole : Dieu a donné, livré, sacrifié pour nous ce qu'Il avait de plus cher et de plus précieux ? Nous croyons assurément que le Dieu vivant ne peut pas *être* sans son Fils. Dieu est Esprit ; tout ce qui est de Dieu et en Dieu est Esprit, Esprit et *Vie*. Il fallait que Dieu eût devant Lui la splendeur vivante de sa gloire, l'image réelle et le pur reflet de son être. Dieu étant amour, il fallait qu'il révélât, qu'il montrât, qu'il

rendît sensible et visible son amour. Il devait *manifester* ce qu'il y a de plus profondément saint dans les entrailles de sa miséricorde. Il n'a pas voulu que son moi éternel — « Je suis celui qui suis » — restât, si l'on peut ainsi dire, renfermé et ignoré. Par une conception éternelle (et combien « *immaculée* » celle-là !) et dans la vertu d'un enfantement qui eut lieu avant le temps, Il a mis devant soi Celui qui Lui est égal, qui *est* ce que Jéhovah est lui-même. Aussi ce Fils est-il « unique » : une conception éternelle ne se répète point !...

Ce Dieu qui avait senti — pourquoi nous faut-il rester dans les limites du langage humain, quand il est question des choses les plus intimement célestes ! — ce Dieu qui avait *senti* qu'il ne pouvait pas être Dieu pour lui seul, un Dieu isolé, inconnu, immanifesté, il avait engendré son Unique, et il mit en lui *toute* son affection. Or, un père peut-il laisser arracher de son cœur l'enfant qu'il aime? Et une mère le peut-elle? De ce que des parents ne le peuvent, *cela vient de Dieu* : c'est Dieu qui leur inspire un si énergique amour. N'avez-vous jamais senti au fond de l'âme ce qu'a dû éprouver Abraham quand il fut appelé à sacrifier son Isaac, sa « joie? » Et cette lamentation déchirante de Jacob : « Vous m'avez privé de mes enfants ! » n'a-t-elle pas déjà souvent excité votre cordiale pitié? Eh ! dites-moi, pères et mères, quels sentiments Dieu a dû éprouver quand il résolut de donner son Fils unique, et que cet Unique résolut, librement, de se laisser donner? Donner ! Que signifie ici ce mot? En vérité, lorsque Loth se proposa de *donner* ses filles aux abominables Sodomites, pour sauver ses hôtes, il les vouait à une mort effrayante, mais il n'eût fait ce sacrifice que dans une nécessité suprême, et.....

Dieu eût pu lui rendre ses filles, en lui en faisant naître d'autres, aussi chères et aussi aimables. Mais quand Dieu *donna* son Fils unique, où était la nécessité qui l'y contraignît? Et Dieu pouvait-il, ce Fils une fois sacrifié, s'en donner un autre? Nous avons vu que cela n'était pas possible. O amour de Dieu, ô libre et sainte résolution de cet amour! Dieu savait ce que le monde ferait de ce Fils qu'il lui donnait. Dieu le savait, et pourtant il *donna* sa joie, son désir, sa vie, son moi! La demeure de sa sainteté, son ciel, devint comme un désert. Il fit partir son Fils de devant sa face; il le fit descendre, du sein de la sainte allégresse divine, dans l'air vicié de ce monde; il le fit devenir homme, comme l'un de nous; il l'abandonna au démon et à la mort; il le livra aux pécheurs qui ne le connaissaient point, qui ne voulurent point le connaître, et qui, avec une rage meurtrière, lui firent d'abord subir toutes sortes de douleurs, et puis le livrèrent à la mort la plus ignominieuse! «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique! Dieu l'a donné, ce Fils, afin que, dans ce «monde» et pour ce «monde,» il fût *la personne du pécheur*, mis sous la loi, fait péché et condamnation pour nous; — afin qu'il portât toute la charge de la colère de Dieu contre le péché. Mais nous sommes trop terrestres, trop énervés, trop égoïstes, trop noyés dans les choses visibles, — trop morts, en un mot, pour comprendre, pour saisir un tel don!

Don ineffable, miraculeux et incompréhensible échange! Ce que Dieu aimait, ce qu'il pouvait seul aimer, il a semblé le haïr, — son Fils! Et ce qu'il haïssait, ce qui s'était révolté contre lui, il l'a aimé, tant aimé, — le monde! Celui qui seul est, de lui-même,

propre pour le ciel, Dieu l'a abandonné à la condamnation ! Et ceux qui auraient du être à jamais exilés loin de son trône, Dieu les a reçus en gloire ! Ineffable et miraculeuse justice de Dieu ! Comme, du sein de l'Évangile de Christ, tu luis et tu rayonnes aux regards d'un pauvre pécheur, non pour exercer contre lui la vengeance, mais pour le sauver, pour *le rendre juste* à jamais !... Et nous osons encore suspecter Dieu ! Dieu qui, parce que nous avions abandonné sa ressemblance, nous a donné, pour nous faire grâce, celui qui *est* sa parfaite image ! Et nous pensons à *donner* à notre tour, à apporter, à présenter quelque chose à Dieu ! Nous sentons que nous sommes pécheurs ; nous faisons chaque jour davantage l'expérience combien nous sommes plongés dans le mal ; chaque jour nous voyons ou nous entendons sourdre des bas-fonds de notre cœur quelque nouvelle impureté ; et il nous semble qu'à cause de tout cela, il nous faille de toute nécessité offrir quelque chose, un sacrifice quelconque, au Dieu fort ; et pour le réconcilier, pour le contenter, nous cherchons, dans notre étable, des veaux ou des boucs dont le sang, espérons-nous, l'apaisera envers nous. Nous sommes *tellement* pécheurs, que nous pensons que l'Éternel Dieu est comme nous, — qu'il est haineux, impitoyable, ou ne donnant sa pitié et ne montrant de la bienveillance qu'à qui le flatte, le gagne... Nous pensons que Dieu ne pourra, en ce monde, nous être propice, que lorsque nous ne sommes plus comme le grand nombre, comme tout le monde. Ah ! vous qui m'écoutez, souffrez, au contraire, d'être du grand nombre, de ceux qui sont appelés ici « le monde ! » Goûtez et voyez avec quel splendide et glorieux amour Dieu se présente ici devant

l'homme, devant l'homme qui le fuit, devant Adam qui se cache derrière les arbres du jardin ! Oui, cela n'est que trop certain : le « monde !... » est un amas de choses corrompues; et dans cet amas, c'est moi qui suis atteint de cette corruption le plus profondément, mais ce « monde, » — « Dieu l'a aimé !... » Dieu l'a tellement aimé, — qu'il a donné son Fils unique ! Arrière donc toute pensée ou toute tentative de faire, de notre côté, *un don* à Dieu ! Et vienne la foi, ô monde ! que comme « monde, » tu as été aimé de Dieu, et vienne avec la foi, et par elle, la reconnaissance envers Dieu de sa dispensation de grâce !...

IV.

A quelle fin, dans quel but Dieu a-t-il donné son Fils unique? Afin qu'un Nicodème, grâce à sa dévotion et à sa vertu, parvînt au ciel? Ou afin qu'en ce don de Dieu nous eussions un modèle accompli, un modèle de piété parfaite, pour, dès que nous nous serions, autant que possible, approchés de ce modèle, être admis dans le sein de Dieu? Ou bien encore, Dieu nous a-t-il donné son Fils unique, afin de nous apprendre à trouver un spécifique, un antidote contre le venin de péché qui coule dans nos membres? De nous apprendre à nous transfigurer, à nous diviniser par des exercices de componction, par des mortifications charnelles imposées à la chair, par des *cures* systématiquement et religieusement suivies pour être guéris de la morsure du serpent? Dieu nous a-t-il donné son Fils unique dans l'intention de nous pourvoir d'un Manuel à étudier, à étudier surtout en vue de notre mort, afin qu'à l'heure de

la mort, nous puissions dire : « Seigneur Dieu, Dieu saint, je me suis servi de ton assistance et j'ai vécu en homme pieux et juste; — me voilà saint comme Notre Seigneur Jésus-Christ est saint! C'est lui qui m'avait enseigné à faire toutes sortes d'exercices et d'œuvres pies, quelques aumônes et beaucoup de pèlerinages, par exemple. J'ai prié, j'ai cherché à être victorieux du monde; je dois dire aussi que j'ai très-bien rempli un grand nombre de mes devoirs envers les hommes en général, et envers mon prochain en particulier. J'ai été un excellent chrétien, et tu n'as, ô bon Dieu! qu'à m'ouvrir à cette heure la porte des cieux!... »

Mais qu'a dit, aux jours de sa chair, au moment où il se trouvait face à face avec Nicodème, qu'a dit le Témoin véritable et fidèle qui *maintenant* est assis sur le siége de sa gloire, et qui *bientôt* viendra juger les vivants et les morts?

Qu'a-t-il dit? Car, ce qu'il a dit, il ne l'a jamais rétracté; cela est vrai jusqu'à ce jour, et cela sera vrai jusqu'au dernier jour.

Il a dit :

« Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, *afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* »

D'après le texte grec, il y a proprement ceci :

«.... Afin que tout chacun, en Lui croyant, ne soit, certes! pas perdu, mais qu'il ait (au contraire, une) vie éternelle. »

Or, le *croire* dont parle ici le Seigneur, est-ce une *condition* du salut? C'est selon. Si c'est une condition, toute autre est exclue. Il n'est pas dit : « Afin que quiconque est sans péché, quiconque s'est acquis de la sainteté,

quiconque « a bon cœur » ou un caractère sincère, quiconque dit qu'il hait le mal, et s'applique à la piété, quiconque a *fait* quelque chose pour le royaume de Dieu, et n'a pas hésité à mortifier un peu, de temps à autre, sa chair de péché,... il sera peut-être, par *la grâce* de Dieu, et quand il aura tenté tout ce qu'il pouvait tenter pour accomplir *la volonté* de Dieu, admis au ciel ;» mais il est dit : « *Quiconque croit — tout en Lui croyant.*» Le Seigneur pose ici et veut donc le *croire en Lui ;* le *croire*, ni plus ni moins ; de telle sorte que nous nous attachions à Lui, à lui qui nous est donné de Dieu par pur amour.

Toutefois, ce *croire* n'est pas posé ici comme condition, mais comme *moyen*, comme chose précieuse à Dieu, choisie de Dieu, et placée devant nous. Or, il y en a qui diront, ou qui ont déjà souvent dit : «Oui, sans doute, croire — c'est bien là ce qu'il faut ; c'est la seule chose nécessaire, mais... je ne puis pas croire, moi ! » Chère âme, qui parlez ainsi, quelle idée avez-vous donc de la foi ? Pensez-vous donc que ce soit *votre œuvre*, que vous croyiez (Jean VI, 29)? Ah ! vous seriez, dans ce cas, fort mal instruite, fort mal édifiée. Sentez que vous êtes corrompue et perdue, et vous serez *telle* que Dieu veut vous avoir. Rangez-vous du côté du « monde ; » mêlez-vous à cette foule que le Seigneur appelle, dans notre texte, « le monde, » et vous serez, vous aussi, aimée de Dieu. — Dieu l'a tant aimé, le monde !

Vous voilà couché à terre, dans un lieu aride et sauvage. Un venin affreux coule au travers de vos organes ; vous êtes sans Dieu, et la mort vous possède de tout son pouvoir. Ah ! si, *possédée* ainsi de la mort, vous voyiez un rayon d'espérance, de salut, luire à vos yeux, quelle

serait votre joie! Mais ce rayon d'espérance, de salut, nul homme n'a le pouvoir de le faire luire devant vous.

Mais que dit notre Seigneur Jésus-Christ? Qu'est-ce que le Dieu Sauveur demande de vous? Qu'avez-vous *à faire?* Dieu veut, n'est-ce pas? *que vous croyiez en son Fils?* Il ne demande pas que vous vous mettiez à sucer vous-même le venin qui circule dans vos membres, ni que vous arrêtiez vous-même la mort qui s'avance. Où il ne vous reste pas un pouce de sol sous vos pieds, — où rien, pour vous, n'est ni assurance, ni stabilité, le Père et le Fils vous donnent la liberté, — la liberté de vous appuyer de tous vos moyens et de toutes vos pensées sur l'Agneau qui a été immolé. Afin que, corrompue, vous ne fussiez pas, ô âme, entièrement engloutie par la corruption; afin que, perdue, vous ne fussiez pas perdue à jamais, Dieu, ce Dieu devant lequel vous tremblez (à la pensée d'être rejetée par Lui dans vos péchés), ce Dieu a donné, pour vous aussi, son Fils unique!

Il l'a donné, afin que nous eussions la vie éternelle, — que nous l'eussions, cette vie, dès *maintenant!* Il s'agit ici d'*avoir*, du temps présent, non du futur. Qui est couché au sein de la mort ne trouvera pas de soulagement ou de consolation dans des choses à venir. C'est la consolation présente, c'est le soulagement actuel qu'il lui faut. Qui *maintenant* est mort de la mort, salaire du péché, a besoin *maintenant* du don de Dieu, qui est la vie éternelle. Cette vie existe; et pour qu'elle pût *exister*, Dieu a donné son Fils unique! Ce n'est pas à nous de la produire ou de la mériter, cette vie. Que peut créer le pauvre être qui porte en lui et sur lui les morsures mortelles? Que pourrions-nous faire, sinon ce que

nous avons, hélas ! déjà fait : nous priver de Dieu, nous priver de la vie éternelle?... Dieu seul pouvait nous rendre la vie ; et *avoir* cette vie, l'avoir éternelle, ah ! c'est à tressaillir de bonheur et de joie ! Arrière donc, je le répète, arrière toutes ces pensées rusées, malignes et désespérées que nous nous faisons de Dieu, comme s'il fallait *gagner* d'abord la vie éternelle, comme si elle était le fruit de notre piété et de nos œuvres ! Appuyons-nous plutôt avec tous nos péchés sur l'Agneau de Dieu. Regardons, et dussent nos yeux se briser déjà sous la pression de la mort, regardons au Fils unique de Dieu ! Nul misérable, si misérable soit-il, n'est exclu ici. Le Seigneur a dit : « *Quiconque croit — tout croyant à la vie éternelle.* » O puisse cet amour de Dieu (l'amour en lequel le Seigneur a dit et fait ces choses), — puisse-t-il nous conquérir le cœur à tous, et le posséder ! Cet amour-là seul est la mort du péché ; seul il vivifie les morts ; il remplit l'âme d'une allégresse éternelle, et transporte l'homme, quand il aura été éprouvé (Jaq. 1, 12), dans un repos plein d'une magnifique, d'une majestueuse assurance. Amen.

VI [1].

Car Dieu n'a point envoyé son Fils au monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui.
(JEAN III, 17.)

Mes bien-aimés, je ne perdrai ni patience, ni courage, s'il plaît à Dieu, pour vous annoncer et pour vous redire l'amour de Dieu, — l'amour dont Dieu a aimé le monde. Grâce à cet amour, plus d'une âme encore sera retirée, saine et sauve, de l'embrasement universel qui nous menace; plus d'un faible mortel sera encore porté à regarder en haut, à lever la tête, plein d'un bienfaisant espoir en Celui à qui toutes choses servent, quand il apprendra comment, tantôt ici, tantôt ailleurs, la désolation se propage et comment arrivent, du jour au lendemain, de ces choses qui font frémir, — en voyant renversés, les uns après les autres, renversés par le souffle, par la tempête des révolutions ou des révoltes, les plus anciens et les plus respectables fondements. Les temps nous avertissent et nous pressent!... Malheur à

[1] Prononcé le 22 octobre 1848.

nous, si nous osions nous endormir au chevet des choses vaines et visibles !...

On dirait que la main vengeresse du Dieu fort a semé, ou laissé semer une traînée de poudre au travers du monde, pour effrayer les nations : le coup éclatera, bientôt peut-être, et il sera, tout nous conduit à le penser, terrible de toutes parts. Réveillez-vous donc, vous tous qui dormez, et ne vous mettez pas à vous persuader que vous avez un bail, un contrat infaillible et absolument obligatoire avec Dieu et avec sa Parole, de sorte que vous n'ayez, vous, rien à redouter. Il est écrit que « les hommes seront comme rendant l'âme de peur, à cause de l'attente des choses qui surviendront dans toute la terre. » Il n'y aura alors d'heureux, de vraiment heureux que celui qui aura trouvé, réellement trouvé son refuge en Dieu, notre Rédempteur. Entendez-vous le tonnerre qui gronde ? C'est le tonnerre des jugements du Seigneur, son bruit ne nous annonce rien de réjouissant. Dans l'endurcissement et dans l'insensibilité d'incrédule qui, malgré tout ce qui arrive, se manifestent et persistent chez la plupart des hommes, je vois un autre, un nouveau *signe du temps* : j'y vois le prélude d'une conflagration qui s'étend à toutes choses.

Et maintenant, où est, en vue de tous ces périls imminents, le lieu de retraite du sein duquel les âmes puissent dire, consolées et joyeuses : « Nous ne craindrons point!... nous ne craindrons point, quand on remuerait la terre, et que les montagnes se renverseraient dans la mer ; quand ses eaux viendraient à bruire et à se troubler, et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation de ses vagues ? » — Le lieu de retraite, dites-vous? C'est « la ville de Dieu avec les ruisseaux qui la ré-

jouissent! Dieu est au milieu d'elle; elle ne sera point ébranlée : Dieu lui donnera du secours dès le point du jour » (Ps. XLVI). Le lieu de retraite? c'est *le cœur* même de Dieu, d'un Dieu de toute grâce; le cœur de notre Père qui est aux cieux. Abordez ce saint lieu, ce beau lieu, ô vous tous qui sentez que vous n'avez pas d'abri contre les ardeurs du jour de la colère, de ce jour [1] qui mettra à néant tout orgueil et toute vanité!

Est-il possible que nous doutions qu'il y ait au ciel un cœur qui palpite pour tout ce qui est perdu sur la terre, pour tous ceux que le péché a frappés, pour toutes les brebis égarées, pour les hommes et les femmes de mauvaise vie? Est-il possible que nous doutions que Dieu veuille et qu'il puisse être propice à un pauvre pécheur incapable par lui-même d'aucune bonne pensée, sans nulle vraie vertu ni justice, n'ayant aucune vie au dedans de lui? Ah! pour certain, si, au ciel, il n'y a pas une grâce libre et souveraine; s'il ne s'y trouve pas une charité éternelle, une miséricorde infinie, inépuisable; si, au ciel, ne prévaut pas une justice meilleure que la nôtre, notre cause est perdue, nous sommes perdus! et il n'y a pour nous aucun repos en présence de la mort; nous n'avons à espérer aucun remède de vie contre la morsure du serpent! Mais Christ nous a ouvert une fontaine de délivrance! Il nous dit qu'il n'est pas venu de lui-même, mais que c'est le Père qui l'a envoyé. Il nous dit que le Père a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. C'est à Dieu que nous avons affaire, que nous avons à rendre compte, et... nous tremblons devant Dieu! Mais, aurons-nous donc, toujours et jusqu'à la fin, des pensées

[1] Dies iræ, dies illa!.... Quantus tremor est futurus, etc.! *Thom. a Celano.* MCCL.

malignes et perfides au sujet de Dieu? D'où procède notre salut, notre justice? D'où procède notre espérance de la vie éternelle? De ce que *nous méritons* cette vie? De ce que *nous sommes dignes* de béatitude devant la justice de Dieu? Nous pensons bien ainsi, et ainsi Satan nous enseigne, mais... oserons-nous finalement aller vers Dieu, nous jeter sur le sein de Dieu, sans être dignes de lui en effet, sans avoir obéi à Dieu? Nous le voudrions sans doute, mais... l'enfant qui, par quelque faute énorme, a offensé et affligé son père, il n'osera, si persuadé qu'il puisse être de l'amour de son père, il n'osera s'approcher de ce bon père; il restera timide, craintif, tristement soupçonneux jusqu'à ce que cet amour de père vienne le chercher, le saisir de nouveau, l'attirer, le combler. Le Seigneur sait de quoi nous sommes faits; il sait que c'est une de nos misères d'être ainsi soupçonneux, craintifs et timides : c'est pour cela qu'il s'est mis à nous enseigner lui-même; c'est pour cela que Dieu a donné son Fils unique en gage assuré et incontestable de son amour. Et cela ne lui a pas encore suffi : à la proclamation de cet amour, il a ajouté un mot qui doit porter le pauvre enfant prodigue et perdu à se lever sans hésiter davantage, et à aller se jeter de toutes ses forces (si quelques forces lui restent) sur le cœur de notre Dieu. C'est ce mot solennel et encourageant que nous allons méditer à cette heure.

« CAR DIEU N'A POINT ENVOYÉ SON FILS AU MONDE POUR CONDAMNER LE MONDE, MAIS AFIN QUE LE MONDE SOIT SAUVÉ PAR LUI. »

I.

Pesons d'abord ce qu'il y a de négatif dans cette parole

du Seigneur. Le Seigneur dit que « Dieu n'a *point envoyé son Fils* au monde *pour condamner* le monde ; » et en disant cela, le Seigneur entend nous ôter, et ôter à tous, tous les doutes possibles qu'on peut avoir sur l'amour que Dieu a pour le monde. Était-il nécessaire que le Seigneur, après nous avoir dit que « Dieu a tant aimé le monde, » ajoutât ce que nous venons d'ouïr, à savoir que « Dieu n'a *point envoyé son Fils* au monde *pour condamner* le monde? » Aimer et condamner, qui pourrait unir ces deux choses dans sa pensée ! Le simple bon sens n'est-il pas là pour nous dire qu'un père n'ira pas offrir à son enfant une pierre pour du pain, ni un serpent au lieu de poisson ? Et ne savons-nous pas tous que l'homme naturel tient énormément à cette maxime qui a cours dans le monde entier : que Dieu est infiniment bon ? « Le bon Dieu, » n'est-ce pas le nom que le monde donne de préférence au Seigneur? Or, ce Dieu ayant donné son Fils unique au monde, qui donc sera assez ingrat encore et assez méchant pour suspecter Dieu, pour prétendre que Dieu n'a envoyé son Fils qu'afin de condamner le monde? Pauvre cœur humain, cœur pusillanime et faible ! Ah ! que n'est-il pas vrai que nous ayons des pensées mauvaises de Dieu !

Mais nous les avons, nous ne les avons que trop ; et ce qui glorifie et couronne la longue patience de Dieu, ce qui met son amour de Rédempteur dans le jour le plus beau, c'est que Dieu prévient et qu'il a toujours prévenu les pensées mauvaises que nous osons avoir à son égard, avec les témoignages les plus touchants et les plus aimables, cherchant à nous convaincre, à *nous contenter* enfin, et à faire taire nos murmures devant sa miséricordieuse vérité.

Après tout, ai-je à vous prouver, mes frères, que toujours il y a des pensées folles et impies dans notre cœur, et que nous nous obstinons à dire : Oui, Dieu a *envoyé son Fils au monde*, mais c'est *afin de nous condamner ?* Le prouver !... Dites, sommes-nous tous en paix et dans la joie quand nous pensons au jugement dernier? Nous disons avec l'Eglise universelle que notre Seigneur Jésus-Christ « reviendra pour juger les vivants et les morts. » Chacun de nous peut-il, sans mentir au Saint-Esprit, s'écrier hardiment : « . . . J'attends du ciel, à tête levée, pour Juge, Celui-là même qui s'est auparavant présenté pour moi au jugement de Dieu, et qui a enlevé de dessus moi toute malédiction [1] ?» ... Pauvre et faible cœur humain, que tu es donc toujours prompt à penser du mal de Dieu !

Le roi-prophète a dit (Ps. XXIV) : « Portes, élevez vos linteaux; et vous, portes éternelles, haussez-vous; et le Roi de gloire entrera. » Notre pauvre et faible cœur, lui, aimerait mieux rétrécir et fermer ces portes pour empêcher *le Roi de gloire* d'entrer; et pour l'empêcher, de peur qu'il ne vienne pour condamner. Oh ! si nous pouvions sentir et croire, goûter et voir combien bon et fidèle est le Seigneur ! Hélas ! le jour où l'Eternel Dieu entra avec son Oint dans Eden, Adam pensa aussi qu'il venait *pour condamner !* et il eut hâte de se cacher derrière les arbres du jardin. Son histoire est la nôtre. Adam, c'est l'homme — c'est moi, c'est vous, c'est chacun. Lorsque soixante et dix des anciens d'Israël

[1] Réponse 52e du *Catéchisme de Heidelberg*. Cet excellent catéchisme a été publié en français (par la Société des Livres religieux de Toulouse), sous le titre de : *Instructions familières sur la religion chrétienne réformée*. 1834.

furent montés, par ordre de l'Eternel, avec Moïse et Aaron, Nadab et Abihu, sur la sainte montagne, et qu'ils y virent le Dieu d'Israël, le peuple pensa que Dieu mettrait la main sur eux et les ferait périr ; mais ils ne moururent point ; ils mangèrent et ils burent ; et cela étonna fort le peuple (Exode XXIV). Lorsque Samuel s'approcha de Bethléem, pour faire à cette cité le plus insigne honneur qui pût lui être fait, c'est-à-dire pour proclamer et oindre dans ses murs l'homme qui devait être roi en Israël, les anciens de la ville allèrent au-devant de lui, et lui dirent : « Ne viens-tu que pour notre bien (1 Sam. XVI. 4)? » Ils étaient, hélas ! tout effrayés, et ils pensaient que Samuel ne venait que pour leur annoncer malédiction et ruine à cause de leurs péchés. Nous étonnerons-nous de voir que même Nicodème pensait dans son cœur, lorsqu'il se trouva en présence de Jésus : Celui-ci est *envoyé* de Dieu *pour* me *condamner ?*

C'est donc une parole saintement précieuse que cette parole du Seigneur : « *Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde pour condamner le monde !* » Parole de grand prix, en effet, parole d'or que nous ne devons pas nous borner à entendre, mais qu'il nous faut recueillir au fond de notre âme ! Parole sortie d'entre les lèvres de notre saint Chrysostome éternel, du Témoin véritable et fidèle, Seigneur et Sauveur, pour donner courage à quiconque s'est senti défaillir devant la Loi royale, la Loi parfaite, à quiconque a l'esprit froissé, le cœur brisé.

Cette parole d'or, saintement précieuse, quelles consolations elle aura apportées dans la suite à Nicodème ! Le Fils de l'homme était si débonnaire et si bon ; il allait de lieu en lieu faisant le bien, donnant partout les plus touchantes marques de sa miséricorde et guérissant toutes

sortes de maladies. Aussi, frappé d'admiration, le peuple disait (Marc VII, 37) : « Il a tout bien fait; il fait ouïr les sourds et parler les muets ! » Y eut-il jamais une détresse du sein de laquelle il ne fît sortir une délivrance? Y eut-il jamais une âme arrivée à repentance, à laquelle il n'adressât ce mot d'ordre de grâce : « Mon fils, ma fille, va en paix, tes péchés te sont pardonnés? » Eh bien ! comment Nicodème, lui qui avait été témoin de l'amour du Seigneur Jésus, oui, témoin, puisqu'il citait les miracles du Seigneur, comment a-t-il pu, en face de tant d'amour, avoir des pensées si méchantes au sujet de Jésus, et croire que Jésus était venu pour le condamner? Descendons ici, mes bien-aimés, au fond de nos consciences, et nous éprouvons nous-mêmes. Nous avons, nous aussi, des pensées méchantes au sujet du Seigneur, et c'est là un de nos plus affreux péchés. Nous nous sommes souillés, nous avons commis des impuretés, nous avons mis en gage notre vêtement (Amos II), pour subvenir à nos convoitises; nous sommes nus et misérables; ni la tête, ni nos mains, ni nos pieds ne sont lavés; or, voici le Seigneur. Il veut nous laver, nous vêtir, mais nous reculons, nous fuyons devant lui; nous craignons qu'il ne nous condamne, qu'il ne nous châtie, parce que nous sommes si impurs devant lui, si misérables ! Notre santé est délabrée, parce que nous n'avons pas gardé les *ordonnances* salutaires de Dieu; or, voici Dieu, l'Éternel qui guérit (Exod. XV, 26). Il s'approche de nous, il nous apporte la guérison, mais nous reculons, nous fuyons devant lui : il nous semble qu'il ne pourra que nous traiter impitoyablement. D'où viennent ces lâches appréhensions? Elles viennent du fond de notre cœur. Il y a dans ce pauvre cœur une répugnance extrême pour le

salut de Dieu. Notre orgueil nous pousse à ne pas avouer la folie moyennant laquelle nous nous ruinons nous-mêmes ; et quand finalement nous ne pouvons plus nous dissimuler cette folie, notre obstination de propre justice est telle que nous avons hâte de nous dire qu'il y aura incessamment un changement en mieux chez nous ; que nous ferons alors *bien, très-bien*, et que nous pourrons offrir à Dieu quelque éclatante vertu, quelque *fait* excellent en hommage qui lui sera certainement agréable ; nous nous persuadons que Dieu veut, qu'il réclame cet hommage ; et quand le Seigneur se présente devant nous, il se trouve que nous n'avons rien, rien à lui offrir ; nous nous désolons alors, nous nous laissons aller à la tristesse de ce monde (2 Cor. VII, 10). La pauvre âme se dit : Il va me condamner, car je n'ai, ni dans mes anciennes réserves, ni dans mon travail de ces jours-ci, nulle chose que je puisse lui donner !... Il est bon que chacun de nous se reconnaisse dans ce que je viens de dire, chers auditeurs, et que nul de nous n'aille s'écrier : « Je ne suis pas de ces gens-là, moi ! Quand le Seigneur se présente devant moi, je ne cherche, certes, pas à lui faire voir des œuvres de justice que j'aurais faites. Je ne donne pas, moi, dans le travers de tant d'autres ; je ne me targue pas de mes vertus, de mes bonnes actions, de mes sacrifices ! » — Bien-aimés ! chaque fois que le Seigneur nous visite dans son ineffable amour, la parole, la salutation qu'il nous adresse est celle qui fut dite à la Vierge Marie, à l'humble vierge que la théogonie papale cherche (aujourd'hui même [1]) à diviniser, moyennant le dogme nouveau de l'Immaculée Conception : « *Ne crains point*,

[1] 8 décembre 1854. (*Le trad.*)

car tu as trouvé grâce devant Dieu ! » Mais nos cœurs persistent à craindre et sont souvent attristés jusqu'à la mort ; ils ne cessent jamais de penser du mal de Dieu ; ils ne sont jamais pleinement fondés en la grâce ; chaque cœur chrétien a besoin d'ouïr toujours de nouveau la bonne nouvelle : TU AS TROUVÉ GRACE DEVANT DIEU ! »

Aussi longtemps que nous vivons ici-bas, nous ne renonçons pas complétement à vouloir nous appuyer sur *notre* piété, et sur la pensée que *par elle* nous sommes justes en la présence du Seigneur. C'est ce qui explique pourquoi plus d'un pécheur aime mieux « se tenir dehors » que supporter la venue, la visite d'un messager fidèle du Dieu de vérité. « Je me donnerai de garde, dit-il, de m'avancer vers celui-ci ; il me condamnerait, il me punirait ; il m'ôterait ce que je possède, et alors combien je serais dénué et misérable et sans valeur ! »

Oh ! croyez donc bien, au fond de votre cœur, que « Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde *pour condamner le monde !* » Croyez donc tous que la parole de la libre, souveraine et toute-puissante grâce de Dieu, la parole « de la justice qui est par la foi, » par la foi uniquement, — croyez donc qu'elle n'a pas retenti dans le monde pour perdre le monde ! Le monde, cela n'est que trop vrai, que trop visible, le monde n'a jamais fait un bon accueil à cette parole. Le monde la flétrit, cherche du moins à la flétrir, et consent assez volontiers que ceux qui la prêchent soient mis au pilori. Et que dis-je, le monde ! Même les plus vertueux, les plus justes, les plus saints, — beaucoup de ceux qui tiennent à honneur de n'être *pas du monde*, de ne pas se voir comptés *avec tout le monde*, ils s'opposent contre cette parole, et je crois qu'il leur arrive de s'opposer contre elle plus vivement

encore que les autres. Mais, quoi que dise le monde, cette parole de grâce (puisqu'elle est une *parole de grâce!*) n'est pas là pour « condamner le monde, » pour « condamner » l'homme, mais pour le sauver, pour le rendre vraiment heureux, pour le rendre participant de la *vraie* vertu, de la *vraie* justice, de la *vraie* sainteté, — de la sanctification (en un mot), sans laquelle personne ne verra le Seigneur!

Jugez vous-mêmes. Quand le Seigneur dit à Nicodème : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut point voir le royaume de Dieu; mais... vous ne recevez point notre témoignage, » le dit-il *pour condamner* Nicodème? Non, n'est-ce pas? Il le dit pour le sauver. Lorsque par l'effet de la prédication de la justice de Christ et en Christ, nous sommes, pour ainsi dire, jetés à terre; lorsque cette prédication nous pousse à nous mettre dans les rangs et au niveau du « monde » afin d'avoir part à l'amour du Dieu Fort, à cet amour dont Il a « aimé le monde; » lorsque sans cesse de nouveau notre conscience nous dit : Vous n'êtes pas bien avec le Seigneur, est-ce *pour* nous *condamner?* Non, c'est pour notre bien suprême, pour notre salut! C'est pour nous amener à ne plus vouloir nous soutenir de notre force propre, mais à nous jeter, à aller nous reposer dans les bras de la miséricorde éternelle, sur le cœur plein de tendresse du Dieu éternellement heureux! Sommes-nous condamnés, perdus, lorsque la vérité nous abaisse, et que, devant nous, elle élève et exalte le Seigneur! Non. La vérité n'en agit ainsi envers nous que pour nous porter et nous fonder nous-mêmes sur Celui qui est souverainement élevé, et afin de nous donner, pour refuge, le rocher même du salut! Non, non, « *Dieu n'a point*

envoyé son Fils au monde pour condamner le monde! »

Ici, je pourrais aller jusqu'à dire — et j'espère, mes chers amis, que vous ne vous méprendrez pas sur ma pensée, ni sur l'expression que je lui donne, — aller jusqu'à dire qu'au fond ce n'est pas la prédication de la justice de Christ et en Christ qui condamne toute œuvre et piété de la chair, toute justice et présomption de l'homme; mais que c'est bien plutôt du cœur naturel qu'émane cet arrêt de condamnation. Voici comment : Ce cœur aime l'injustice et l'erreur ; il prétend subsister devant Dieu avec l'injustice, avec l'erreur. Or, quand l'homme entend et qu'il écoute la Parole de Christ, la prédication de la justice par la foi en Christ, il faut qu'il se juge et qu'il se condamne, car il sent alors que tous les appuis dont il a été si fier jusqu'ici vont lui manquer misérablement ; que les coussins sur lesquels il s'accoudait (Ézéch. XIII, 18) sont trop faibles, sont vides, et que les idées de paix dont il se berçait (Jérém. XXIII, 32) ne sont que « des songes de fausseté... »

Il est arrivé, plus d'une fois, sans doute, que le soleil a dardé sur vous ses plus ardents rayons, ou que, une nuit qu'il faisait très-froid, la lune a donné sur vous : disiez-vous alors qu'ils étaient, ces astres, faits pour cela,— le soleil, fait pour vous inonder de sueur; la lune, pour vous faire trembler de froid? Avez-vous jamais dit que Dieu a fait les montagnes pour écraser les habitants des vallées? Qu'il a fait les flots de l'Océan pour couvrir, pour noyer la terre? Vous n'auriez osé ! Vous savez — vous le savez, mais peut-être vous ne le croyez pas — que toutes les œuvres de l'Éternel sont faites avec sagesse; que la terre est remplie de la bonté de l'Éternel; que l'Éternel est bon, même envers les ingrats et les mé-

chants, et qu'il aime à faire tourner en bien ce que les hommes pensent en mal. Pourquoi donc ne voulez-vous pas croire que « *Dieu n'a point envoyé son Fils pour condamner le monde?* »

Sans doute, la manifestation de Dieu en chair et la prédication de son nom de Sauveur condamnent toutes les œuvres de *notre* chair et tout le labeur de la justice de l'homme pécheur, mais il n'en est pas moins vrai que c'est par amour, par amour éternel que Dieu a donné au monde son Fils unique. Il nous faut donc nous dépouiller de toute haine et répugnance, de toute méfiance et crainte à l'égard de la prédication de Christ, Fils de Dieu! Il nous faut courageusement renoncer à toutes ces choses sur lesquelles nous aimions tant, jusqu'à ce jour peut-être, appuyer notre salut, à côté, que sais-je! au-dessous ou au-dessus de la libre, immuable et gratuite miséricorde de Dieu! Voici la conclusion à laquelle chacun de nous doit s'arrêter et se tenir : Dieu, véritable et fidèle, me dit par son Oint que rien de ce qui est de moi n'a de valeur devant Lui; que Lui seul est bon; que par sa bonté seule en Christ je puis être sauvé. Il me dit cela, non pour me condamner, mais parce qu'il m'aime : je m'attache donc et je m'unis à son amour de grâce, et je laisse derrière moi, pour toujours, les choses qui ne sont que miennes!

II.

Méditons à présent la partie positive de cette parole du Seigneur : « Dieu a envoyé son Fils dans le monde,... afin que le monde soit sauvé par Lui. »

Je répète ce que j'ai dit précédemment : Si cette pa-

role doit nous être en consolation, il nous faut nous mettre au rang, au niveau du « monde. »

Certes, c'est chose infiniment précieuse aux pauvres et aux misérables, à tous ceux qui sont dans l'épreuve et dans la tentation, à tous ceux qui, à cause de leur corruption profonde, se sentent quelquefois sans Dieu et sans espérance, sans apaisement et sans aucune assurance de salut, — c'est chose infiniment précieuse à eux tous d'apprendre ici et de découvrir que le Seigneur les appelle « monde. » Ah! le peuple élu, il possède, lui, tout ce qu'il a pu désirer; il regorge de sainteté et de priviléges; mais que possède le monde? Ce pauvre monde perdu, quel bien a-t-il? Il n'a point de Dieu, il n'a rien sur quoi il puisse faire fond, rien à quoi il puisse en appeler. Il ignore et il a toujours ignoré si, selon les pensées de paix de l'Éternel, il y a quelque bonheur de préparé et de réservé pour lui... Il n'a que ses péchés ; il est comme un charbon éteint, ou plutôt comme un tison qui achève de brûler, de brûler à un feu terrible. Le monde sera-t-il arraché à ce feu? De cette masse difforme, Dieu voudra-t-il, pourra-t-il faire un être qui soit son honneur? Cette création frappée de brûlure et de nielle (Amos IV, 9), le Créateur pourra-t-il, voudra-t-il l'aimer encore, ou ne l'abandonnera-t-il pas plutôt à toute l'ardeur de son courroux? L'Éternel n'a-t-il pas à jamais rejeté le monde de devant sa face?... A qui est-il et à qui sera-t-il, le pauvre pécheur qui use ses jours, courbé sous le morne ciel d'airain de la colère divine? A qui est-il et à qui sera-t-il, le malheureux qui n'ose pas même lever les yeux au ciel, ni penser à apporter la moindre offrande; le malheureux qui ne se sent pas la force d'entrer au temple du Seigneur, ni le droit d'ap-

procher de ses autels? A qui est-il et à qui sera-t-il enfin, lui que toute vertu, toute vie, toute espérance de vie a délaissé, et qui n'a gardé que l'injustice, que le remords, que la mort? Il ne trouve de repos nulle part. Son nom est « monde, » — il n'en a pas d'autre!... Où en sommes-nous, mes bien-aimés, au sujet de ce que je dis ici? Sommes-nous bien loin, beaucoup au-dessus de ce *malheureux*-là, de ce pauvre pécheur? Nous avons reçu un nom nouveau, c'est vrai; il y a en nous une nouvelle vie; mais... soyons droits devant Dieu : si, pendant que nous regardons aux merveilles de sa loi, de cette loi toujours vivante et pleine d'autorité, un *coup d'air* de notre ancienne corruption vient nous frapper, nous tombons aussitôt, nous voilà de nouveau abattus, misérables, parmi les premiers, dirai-je? ou les derniers pécheurs!

Que si nous ne sommes point tombés, si même nous avons fait quelque bien, depuis que le nom nouveau nous a été donné, depuis que nous marchons en nouveauté de vie, à qui le devons-nous[1]? Nous étions autrefois, nous aussi, insensés, désobéissants, égarés, assujettis à toutes sortes de passions et de voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, dignes d'être haïs, et nous haïssant les uns les autres (Tite III, 3). Plût à Dieu que nous fussions tous guéris, radicalement guéris de ces *passions!* Plût à Dieu que *tous* ceux qui jouissent du privilége (c'est un magnifique privilége!) d'avoir une profonde connaissance de Jésus-Christ notre Seigneur pussent dire constamment : « Nous étions AUTREFOIS, nous aussi, insensés, désobéissants, égarés, assujettis à toutes

[1] 1 Cor. IV, 7.

sortes de passions et de voluptés ! » ... O qu'il est grand parmi nous le nombre de ceux qui s'imaginent être élevés, fort élevés au-dessus des « faibles et misérables rudiments » de la doctrine, et qui ne connaissent pas encore le premier mot du vrai renoncement ! Gens de renom qui s'intitulent grands pécheurs, pauvres pécheurs, mais qui bondissent d'orgueil dès qu'on leur adresse humblement quelque remontrance évangélique ; — justes et fidèles, à les entendre, justes et fidèles dans toutes leurs voies, mais manquant chaque jour de cette charité dont il est écrit qu'elle couvrira une multitude de péchés, c'est-à-dire qu'elle couvrira du voile de la patience et du support, autant que possible, toutes les fautes et toutes les faiblesses du prochain. D'où viennent ces errements déplorables ? De ce que ces gens de renom ne veulent pas se laisser comprendre parmi le « monde. » Que suis-je, sinon « monde ? » Toute ma sainteté, si sainteté il y a, n'est rien. Dès que Dieu retire de dessus moi sa main de grâce, je ne suis que souillure, péché, — monde ! Oui, le monde n'est que souillure et péché ; chose misérable et difforme, et pourtant Dieu l'a aimé ; — et qu'il l'ait aimé, c'est à jamais un miracle de sa miséricorde souveraine et libre, un miracle que tous les anges admirent, et pour lequel tous ses élus et rachetés bienheureux l'adorent, le glorifient et le bénissent au siècle des siècles. Ce monde qui n'est que souillure et que péché, chose misérable et difforme ; ce monde qui ne mérite que la condamnation, mais que Dieu a « *tellement aimé*, » c'est vous, c'est moi !... Que chacun de nous s'humilie en ce moment même devant Dieu, et dise du fond d'un cœur touché de componction : « C'est moi, moi — le monde ! »

Pensons-nous bien quel est ce Dieu « *auquel nous devons rendre compte* (Hébr. IV, 13)? » Nous disons-nous sérieusement « qu'*il nous faut tous comparaître* » (2 Cor. V, 10) devant Lui? Qu'avons-nous à attendre des jours éternels? Qu'y a-t-il de réservé pour nous dans les cieux? Dieu est juge, juste juge : *il faut* qu'il punisse le péché; que dis-je, le péché? *Il faut* qu'il punisse le pécheur!... Le pécheur! Il faut que Dieu le repousse, le rejette; qu'il l'exile dans ces ténèbres où vivent (de quelle vie lamentable!) les anges, déchus à jamais, qui se sont rebellés contre sa Parole! Cet acte de justice, l'éternelle sainteté de Dieu l'exige. Le démon a un certain droit de posséder le monde (Matth. IV, 8, 9); il a droit sur le pécheur : le pécheur n'a-t-il pas transgressé, violé la Loi? Il n'y a nulle *vraie* justice en la chair. En outre, le pécheur ne peut supporter la sainte contemplation de Dieu; il est mal à son aise et à l'étroit dans le ciel, au sein de la béatitude; là, *sa* justice ne vaut point. Là, au contraire, il apparaît, aux yeux de tous, chargé de tout le fardeau de ses iniquités. Et pourtant, quelle est la voix qui du haut du siége de la sainteté et de la justice de l'Eternel cherche à pénétrer dans l'être le plus intime du pauvre condamné? Quelle est cette voix qui vient descendre dans le cœur palpitant de crainte et d'angoisse? Cette voix, nous l'avons ouïe dans la Parole; nous la recueillons de la bouche même du Fils de Dieu : DIEU A ENVOYÉ SON FILS DANS LE MONDE, AFIN QUE, PAR LUI, LE MONDE SOIT SAUVÉ.

Il y a donc un salut pour toi, monde! Pécheur perdu et condamné, il y a pour toi un salut! Ah! que les pensées de l'Eternel sont donc réellement autres que nos pensées, et combien ses voies sont différentes de nos

voies ! Ah ! que les vues qui prévalent devant le trône de la grâce au sujet de l'homme pécheur sont élevées par-dessus celles qu'il se fait lui-même ! Vraiment, l'amour de Dieu dépasse les conceptions les plus hardies, les espérances les plus puissantes, et... nous n'osons pas nous abandonner à cet amour, nous éprouvons tant de peine à y croire de tout notre cœur ! On s'attend à condamnation, et on est acquitté ; on pense en tremblant qu'on va être déporté à perpétuité, et voici la grâce, la grâce ! On ne voit devant soi que la mort, et voici la vie ! — On n'ose lever les yeux, car on craint que le regard de la colère ne darde ses traits les plus accablants, et voici, ce regard est la délivrance même ! Le cœur du pécheur, il n'y a qu'un instant, désolé encore et rempli d'appréhensions funestes, est inondé d'un sentiment de paix céleste et d'allégresse grave et sacrée : cette allégresse et cette paix émanent du cœur de Dieu, de l'amour de Dieu ! Il n'y a que quelques moments, on se tenait encore pour exclu et exilé à jamais, et voici, de par l'Eternel ! l'âme est liée dans le faisceau de la vie (1 Sam. xxiv, 29) ! La journée de détresse et d'angoisse est passée ; la charge de péchés a été jetée au fond de la mer, et la pauvre créature qui tout à l'heure encore répandait d'abondantes larmes tressaille maintenant de bonheur, et magnifie l'éternel et immuable amour de Dieu, la grâce gratuite, excellente de Dieu !... La pauvre créature qui tout à l'heure n'avait devant elle que ténèbres et qu'abîmes de mort, plonge maintenant dans le cœur paternel de Dieu, dans ce cœur qui lui est ouvert et assuré pour l'éternité !... Sauvé pour toujours, le pécheur voit (ô joie ineffable et glorieuse !) l'Agneau qui a été immolé, qui a vaincu ; il baigne, pour ainsi

dire, et il se délecte dans les splendeurs de la gloire de l'Éternel, dans la gloire de la lumière de vie!

Mes bien-aimés, goûtez et voyez donc quelles grandes choses, quelles choses merveilleuses Dieu a faites pour un monde perdu, c'est-à-dire pour nous! Irons-nous encore penser du mal de Lui dans notre cœur? Ne l'avons-nous pas entendu, de la bouche du Témoin fidèle et véritable : Dieu a voulu que nous fussions sauvés! Ç'a été là sa volonté sérieuse et sainte, positive, éternelle, son dessein et son conseil de grâce! Dans son immuable et infinie charité, il a pris la résolution de nous sauver; de nous sauver, *de quoi?* « De la colère à venir, » nous disent Jésus-Christ et ses apôtres; de nous sauver du pouvoir de la mort et du démon; de nous sauver de l'empire du péché et des suites de tous nos égarements, de toutes nos iniquités, — de nous sauver de toute condamnation! De nous sauver du feu et des eaux, de tous les ennemis de nos âmes, de tous les gouffres enfin qui s'ouvraient pour nous engloutir! Sauvés! Et *pourquoi?* Afin que nous pussions goûter éternellement la bonté et la *philanthropie* (Tite III, 4) du Seigneur; que nous eussions éternellement, avec tous les saints anges, notre demeure auprès de Dieu éternellement bienheureux; que nous fussions joyeux de sa béatitude, et admis à hériter et à jouir de toutes ces choses que Dieu, en son amour éternel, nous avait préparées; — que par ces choses nous fussions satisfaits et heureux à jamais; que nous vissions Dieu tel qu'il est, et que, durant une inépuisable éternité, nous fussions rassasiés des biens de sa maison!.....

Assurément, Dieu aurait pu envoyer son Fils dans le monde pour condamner le monde, pour nous condamner. Nous méritions tous cette condamnation. Notre in-

crédulité et notre ingratitude, la malice et la dureté de notre cœur... elles auraient, certes! dû engager Dieu à nous abandonner à notre sort, mais Dieu est amour, et son amour, qui est éternel comme lui-même, a voulu que nous fussions sauvés. Voyez, le Seigneur Jésus insiste ici sur cette expression « le monde ; » il la répète trois fois. « Dieu n'a point envoyé son Fils au *monde* pour condamner le *monde*, mais afin que le *monde* soit sauvé par lui ; » et le Seigneur parle ainsi, sans doute, afin que nul pécheur qui est venu à sentir sa misère ne puisse croire jamais qu'il est exclu, lui, de cette miséricorde ; qu'il n'y a point de salut pour lui ; que son péché est trop grave, trop grand pour qu'il y ait, quant à lui, la moindre espérance.

C'est à Dieu que nous avons affaire : seul, il peut condamner ; seul, il peut sauver, et l'unique question que nous ayons à poser, et dont il nous faille la solution (il nous la faut absolument), est celle-ci : Dieu a-t-il en effet et réellement des pensées de paix à l'égard de ce qui est perdu? Ou, ce qui est perdu, Dieu le condamnera-t-il? C'est pour qu'il y ait une réponse à cette question que Dieu a envoyé son Fils dans le monde. Ce Fils nous assure que Dieu a aimé le monde; Il nous dit comment et à quel point Il l'a aimé. Il nous apprend que ce fut le dessein de Dieu et son conseil éternel de sauver le monde; — sa volonté, de rendre le monde heureux en son Fils unique. Se trouvera-t-il que nous avons été trompés, si nous nous en tenons à cette *parole* du Seigneur? Qu'importe que le péché nous condamne! Le Père nous sauve en son Fils. Qu'importe que nous soyons attristés par diverses épreuves, et que, pour le nom du Seigneur et à cause de son témoignage (de ce témoignage que le démon

serait si fier d'annuler entre nos mains et dans nos cœurs), nous soyons estimés comme des brebis de boucherie? Qu'importe enfin que la mort nous menace et nous attaque? Le Père nous sauve en son Fils. Puisque Dieu a envoyé son Fils au monde pour sauver le monde par Lui, ce salut, assurément, est parfait. Tout est accompli! Nous pouvons nous confier pleinement dans l'amour du Père. Direz-vous : Nous sommes, de nous-mêmes, privés de toute justice? Voici, Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour accomplir toute justice! Direz-vous : Nous sommes privés de toute sainteté? Voici, Dieu a envoyé son Fils dans le monde, pour être la purification et la sanctification de ses élus en Lui-même; pour mettre au milieu d'eux l'esprit de sa sainteté, — cet Esprit qui manifeste, qui démontre son efficace et sa vie chez tous ceux qui invoquent le nom de l'Éternel en vérité! Que nous manque-t-il donc encore, puisque Dieu veut que, perdus, nous soyons sauvés? Dieu étant pour nous, qui sera contre nous? O! puisse cette vérité s'inscrire en caractères indélébiles au fond de notre cœur : *Dieu ne veut pas nous condamner!* Que vienne et que demeure en nous, vivante, cette parole : *Le Père, le Père Lui-même, nous aime!* Que, par l'Esprit du Père, cette vérité soit scellée dans nos âmes : *C'est la volonté de Dieu que le pécheur ne périsse point.* — *La volonté de Dieu est que nous soyons sauvés par son Fils bien-aimé!*

C'est Christ, le Fils du Dieu vivant, par qui et en qui est sauvé le monde, — par qui et en qui est sauvé tout ce qui était perdu. Que donc quiconque se sent perdu regarde, non pas à son péché, non pas à son injustice propre, mais à Christ-Rédempteur! Ame, qui es travaillée et chargée, considère quel jour de grâce et de misé-

ricorde s'est levé sur toutes tes ténèbres ; attends patiemment, espère et aie bon courage ; attends-toi, dis-je, à l'Éternel : tu seras, tu es reçue en grâce ! Va, ce n'est pas d'une manière incomplète, humaine, que Dieu a sauvé le monde par Christ ; ce n'est pas en laissant, dans l'œuvre du salut, quelque chose d'inachevé, quelque chose que nous eussions à achever maintenant ; non, Dieu a sauvé, pleinement sauvé le monde ! En son Christ, Dieu a ôté de dessus nous notre péché, notre condamnation, notre ruine ! Mordus par le serpent, nous sommes guéris, sauvés ; nous ne mourrons point, si nous regardons à Christ, comme à Celui qui nous a été donné de Dieu comme le réparateur, comme le vainqueur de la mort ! Si nous regardons à Christ, nous vivons, car Il est la vie ! Nous ne sommes pas rejetés de Dieu ; nous sommes admis dans son sein, pour l'amour de son Bien-Aimé !...

Après que Manoah, le père de Samson, eut vu l'ange de l'Éternel (Juges XIII, 22, 23), il dit à sa femme : « Certainement nous mourrons, parce que nous avons vu Dieu. » Mais sa femme lui répondit : « Si l'Éternel nous eût voulu faire mourir, Il n'aurait pas pris de notre main l'holocauste ni le gâteau, et Il ne nous aurait pas fait voir toutes ces choses, en un temps comme celui-ci, ni fait entendre les choses que nous avons entendues ! »

Que chacun de vous dise, lorsque son cœur méfiant et tremblant lui vient répéter la vieille menace : « Tu périras quand même, — certainement, tu périras à la fin !.... » que chacun dise : Si l'Éternel m'eût voulu faire mourir, Il n'eût pas accepté l'holocauste éternellement efficace du Fils de sa dilection ; Il ne m'eût point fait voir toutes ces choses-là, ni fait entendre tout ce que nous

avons entendu, à savoir que : DIEU N'A POINT ENVOYÉ SON FILS AU MONDE POUR CONDAMNER LE MONDE, MAIS AFIN QUE LE MONDE SOIT SAUVÉ PAR LUI ! Le « monde, » c'est moi ! Et il faudra bien, faible pauvre cœur ! il faudra bien que tu laisses subsister cette parole : elle est vraie à jamais. Il est impossible que Dieu ait menti ! Amen.

VII [1].

Celui qui croit en Lui ne sera point condamné.....
(JEAN III, 18.)

Il n'y a pas d'homme qui ne sache ou qui ne puisse savoir qu'il y aura un jugement, et qu'au jour de ce jugement sera manifesté ce que l'homme fut intérieurement et quels furent les mobiles de ses actions.

Depuis la chute du premier homme, il y a un jugement triple. Le premier consiste en ceci, que nous naissons tous enfants de colère; que, par droit de naissance et en vertu du péché, nous sommes sans Dieu au monde, sans la vie divine. Le second jugement consiste en ce que nous avons à porter, en cette vie, la peine temporelle de nos transgressions. En effet, Adam n'a pas dû seulement ouïr cet arrêt : « Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes en la terre, car tu en as été pris; » et Ève n'a pas dû seulement être atteinte de cette parole : « J'augmenterai beaucoup ton travail et ta grossesse : tu enfanteras en douleur

[1] Prononcé le 29 octobre 1848.

tes enfants. » — Il leur a fallu vivre assez longtemps pour voir le fils dont ils avaient été si fiers, leur aîné, devenir le meurtrier du juste Abel. Et la parole dite par Nathan à David (2 Sam. XII, 10) : « L'épée ne partira jamais de ta maison » — ne s'est-elle pas réalisée (jugement de Dieu !) à travers toute la vie du meurtrier d'Urie? Le troisième et dernier jugement consiste, pour l'inconverti, pour l'inique, pour l'hypocrite dans la finale et complète rejection de devant la face de Dieu ; dans ces gémissements et dans ces lamentations qui retentissent en enfer.

Oui, tout cela est certain, car le Seigneur Jésus nous enseigne, nous assure qu'il viendra en sa gloire, accompagné de tous ses saints anges, et qu'alors toutes les nations seront assemblées devant Lui, et qu'il dira (Matth. XXV, 41) « à ceux qui seront à sa gauche : Maudits, retirez-vous de moi, et allez au feu éternel, qui est préparé au diable et à ses anges. » — C'est donc, vraiment, une chose scellée dans la conscience de tous que le jugement est à venir. Aussi, *tous* ont-ils, de tout temps, cherché en diverses manières un sol ferme, un appui, un continent sur lequel ils puissent se tenir et subsister.

Les pharisiens excellaient à trouver et à mettre en avant de ces choses auxquelles se fie l'homme naturel et qui font sa sécurité ; et parmi les chrétiens on connaît aussi, hélas ! et on cultive cet art. Les pharisiens cherchaient leur sûreté dans les œuvres : c'est, au fond, *dans les œuvres* aussi que la cherchent ceux des chrétiens qui ont le bruit de vivre, mais qui sont morts. Ils parlent de leur foi, de leur élection, ces chrétiens ; ils parlent de la grâce qui leur est faite, mais (les pharisiens !) ce n'est que de leurs œuvres qu'ils attendent leur salut. Tous

ceux qui sont morts quant à la foi, ou qui n'ont la vie de la foi « que pour un temps, » ont l'air d'être fermes, inébranlables même sur leur prétendu fondement; *l'air*, oui; mais si vous pouviez voir ce qu'il y a dans leur intérieur! Ils ont le pressentiment, — et c'est là leur première punition, — que leur justice, sur laquelle ils comptent tant, ne tiendra, ne prévaudra point! Tous ceux, au contraire, qui sont *vivants*, ils sont « fermes et inébranlables » en effet et en vérité. Ils ont, si je puis ainsi dire, leur racine dans le cœur même de Dieu. Oui, « fermes et inébranlables, » quoique l'épreuve ne leur manque point, et quoique bien souvent ils se voient ramenés devant cette saisissante question : Subsisterons-nous finalement devant le Seigneur, juste juge?... Allez! il n'y a, à proprement parler, que l'homme qu'a vivifié l'Esprit de Dieu qui croie en toute fidélité et en constante sincérité qu'*il y aura un jugement*. Chez tous les autres, le mot d'ordre : « Il nous faut tous comparaître devant le tribunal de Christ, » — n'est qu'un mot stérile et sans portée. Celui qui croit, qui croit de foi vivante et vraie, qu'*il y aura* à la fin des temps *un jugement universel*, — il s'applique à être consciencieux et fidèle en toutes ses pensées, en toutes ses paroles, en toutes ses actions. Et chaque fois qu'il se trouve devant le souvenir d'un péché de jadis, ou en présence d'une abomination qui sort *actuellement* de son cœur; chaque fois qu'il est, en face de sa misère, saisi, accablé par le sentiment de la sainteté de Dieu, par la certitude que Dieu est digne d'être servi avec un humble amour et dans la justice; — par la certitude, en même temps, qu'il est, lui l'homme, comme étranglé dans son corps de mort; — ah! il ne peut sans doute que s'effrayer en pensant qu'il va mourir

et qu'après la mort suit le jugement. Oh ! il lui faut alors une *parfaite* assurance pour pouvoir dire avec David (Ps. XVII, 15) : « Éternel, je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai éveillé ! » Or, cette parfaite assurance, ceux que la grâce a rendus vivants, ils ne la trouvent, certes, pas dans leurs œuvres de justice et d'amour : — les plus belles de ces œuvres, ils les font sans en savoir rien ! Ils ne la trouvent non plus en ce qu'ils observent les commandements de Dieu ; car bien que, devant les hommes, ils soient sans reproche à cet égard, ils ne cessent de s'accuser de ne point faire le bien qu'ils désirent faire. Enfin, ils ne trouvent point leur parfaite assurance en ce qu'ils acceptent pour vrais les promesses de Dieu et les témoignages de son Christ. — Les démons croient aussi ! Quel est donc le fond de leur assurance? Qu'est-ce qui la rend *parfaite*, tellement vraie et ferme et pleine que, quoiqu'ils tremblent encore quelquefois à la pensée du jugement à venir, ils savent pourtant, de par le Saint-Esprit, que ce jugement ne les atteindra point? Le fond et la force de cette assurance, c'est une parole sortie de la bouche de notre Seigneur Jésus-Christ ; c'est, mes frères, le texte de la méditation dans laquelle nous allons entrer.

CELUI QUI CROIT EN LUI NE SERA POINT CONDAMNÉ !

Nous aurons à répondre à ces quatre demandes-ci :

1. Que veut dire : Croire au Fils de Dieu?

2. Quelle est la grâce qui se trouve ajoutée, attachée à cette foi?

3. Comment arrive-t-on à croire au Fils de Dieu, et à être assuré ainsi, parfaitement assuré qu'on ne sera point condamné?

4. Quelle application nous faut-il faire à nous-mêmes de toutes ces choses?

I.

Croire, — c'est, d'après notre langue, tenir pour vrai, pour indubitable ce qu'a dit un autre. On peut tenir un autre pour véridique et pour méritant d'être cru, en ce sens qu'on reconnaît et qu'on avoue que son intention est droite et que sa pensée est juste; mais on peut en même temps ne pas suivre, ne pas s'approprier ses paroles; on peut, tout en *croyant* à l'autre, se laisser aller à l'orgueil propre, à l'envie, à l'obstination, à mille convoitises. Exemple, ces Juifs qui, échappés aux douleurs de l'exil babylonien, et ayant eu le bonheur de pouvoir rester tranquillement au pays, avaient longtemps considéré Jérémie comme véridique et digne de confiance, comme un prophète, ils lui avaient dit (Jérém. XLII, 5) : « L'Éternel soit pour témoin fidèle et véritable entre nous, si nous ne faisons selon toutes les paroles pour lesquelles l'Éternel ton Dieu t'aura envoyé vers nous. » Mais lorsque le prophète leur eut dit, au nom du Dieu d'Israël : » Ne vous préparez pas pour aller en Égypte, pour y séjourner; — vous, les restes de Juda, n'entrez point en Égypte!... » eux pourtant, poussés par une peur misérable[1], entraînés par de détestables désirs, s'en furent en Égypte, et : « Quant à la parole, » dirent-ils ensuite à Jérémie qui leur reprochait leur défection (XLIV, 16, 17), — « quant à la parole que tu nous as dite au nom de l'Éternel, nous ne t'écouterons point, mais

[1] Jérémie, XLII, 11, 14. Lisez les chap. 42, 43 et 44 du prophète. (*Le trad.*)

nous ferons assurément tout ce qui est sorti de notre bouche à nous, nous ferons des encensements et des aspersions à la reine des cieux!... » (Comme elle est ancienne cette idolâtrie, ce culte de « la reine des cieux! ») Les malheureux! Ils avaient cru « pour un temps! » Ils avaient cru sans *croire* véritablement! Comme eux, on peut, hélas! tenir pour vraies toutes les choses que l'Éternel a révélées dans sa Parole, et n'avoir pas la bonne et sérieuse volonté de vivre selon ces choses.

Dans les deux langues bibliques, l'expression que nous rendons généralement par *croire* signifie proprement : se laisser soutenir, porter par quelqu'un ou par quelque chose; se fier, s'appuyer sur quelqu'un; avoir sa confiance, son recours en quelque chose.

Dans notre texte, *croire* signifie : s'appuyer sur le Fils de Dieu, s'abandonner à Lui avec une entière confiance, et avoir recours à Lui. Le propre de la foi, et son point de départ, c'est de recevoir et de retenir pour vraie la Parole du Seigneur; c'est, ensuite, de se livrer de cœur et d'âme au Seigneur; de s'abandonner, de se vouer à son amour, pour devenir, par Lui, juste et saint, pour être *sauvé* par Lui.

Mais pourquoi ne lisons-nous pas ici : *Qui croit à Dieu? Qui croit au Seigneur?* Pourquoi lisons-nous : « Qui croit en Lui, — qui croit au Fils de Dieu? » Parce que nous n'arrivons à Christ et en Christ que par sa Parole, et nous n'arrivons à Dieu que par Christ. JE SUIS LE CHEMIN, a dit Christ; NUL NE VIENT AU PÈRE QUE PAR MOI. Nous ne sommes agréés de Dieu, nous n'arrivons à Dieu et ne pouvons croire à Dieu, qu'autant que, de tout notre être, et du plus profond de notre être, nous nous fions et abandonnons au Fils, pour devenir justes et

saints, pour être sauvés. Or, *croire au Fils de Dieu*, c'est, premièrement, le tenir tellement pour « Fils, » qu'on est convaincu qu'il est *le seul*, l'unique, pour l'amour duquel et en lequel nous pouvons être adoptés comme enfants. Premier né de toute créature, Il nous donne le droit d'être faits enfants de Dieu, si nous croyons en son nom. Il est le Bien-Aimé du Père; l'Enfant de sa dilection éternelle; nous sommes, nous, de notre nature et suivant notre origine, des enfants de colère. Il est digne et Il a été digne d'être appelé « Fils; » nous ne le fûmes jamais. — Nicodème se croyait, lui, digne d'être appelé « enfant de Dieu, » parce qu'il était fils d'Abraham. Il dut apprendre à renoncer à cette prétention, et à se dire qu'il n'y avait point de privilége pour lui à cause d'Abraham; — que le seul « Fils » en qui il pouvait, lui Nicodème, devenir « enfant de Dieu, » était Jésus de Nazareth; il dut apprendre à dire de lui-même ce que Jean le précurseur avait dit (Marc I, 7) : «... Je ne suis pas *digne* de délier en me baissant la courroie de ses souliers!... »

Croire au Fils de Dieu, c'est, secondement, le tenir pour ce qu'il est en toute vérité, c'est-à-dire donné de la part du Père pour être notre prophète, — le prophète auquel il faut obéir, comme à celui qui seul sait quel est le véritable chemin du salut, comme étant lui-même le chemin et la vérité; comme nous appelant à nous confier en Lui, corps et âme, cœur et esprit, pour notre bonheur; nous appelant à être pleinement persuadés en notre esprit qu'il n'y a sous le ciel aucun autre nom, que le nom de Jésus, qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés! Pour être notre prophète, viens-je de dire, et j'ajoute : pour être notre unique et

souverain sacrificateur, — celui par lequel nous avons accès auprès du Père; celui qui, pour nous, est entré avec son propre sang dans le lieu le plus saint des cieux, qui nous a obtenu une rédemption éternelle, la rémission de tous nos péchés, et, comme gage inaliénable de notre salut, l'esprit de sa sainteté ! Pour être notre sacrificateur, viens-je de dire, et j'ajoute encore : pour être notre roi, — notre législateur et notre maître qui nous gouverne, qui nous garde dans le salut qu'il nous a acquis, qui nous défend contre tous nos adversaires, qui nous vengera, nous ses élus (quoiqu'il diffère sa vengeance); et qui, après nous avoir maintenus en une bonne et humble persévérance, voudra nous recevoir enfin en sa joie ineffable et glorieuse, et nous couronner de la couronne de justice!... Quiconque tient en vérité Jésus-Christ pour son prophète, son sacrificateur et son roi, se fiera et s'abandonnera à Jésus-Christ, de tout son cœur et pour toute sa vie, pour être, par Lui, justifié, sanctifié, sauvé : il sait que Jésus-Christ lui est donné pour cela de la part de Dieu le Père, et que le Père prend plaisir à un tel abandon du cœur, à une telle confiance.

Nicodème, jusqu'alors, s'en était tenu à Moïse, c'est-à-dire à la loi, mais à la loi comme la chair l'entend et l'explique; il avait cherché sa justice dans de mornes et monotones pratiques cérémonielles; sa sanctification dans l'observance de quelques antiques et traditionnelles prescriptions; et sa part aux prérogatives du royaume céleste dans quelques efforts, peu sérieux, du reste, pour propager ses opinions, suivant les ordres reçus à cet effet du haut du siége papal de quelque Anne ou de quelque Caïphe. Et maintenant il devait renoncer à tout cela. Il ne devait plus s'en tenir qu'à Jésus de Nazareth, consi-

dérer et suivre Jésus comme le seul et véritable commentateur et observateur de la loi, comme l'unique vainqueur du péché, comme le roi unique, tout-puissant de la cité de David et du monde entier : Nicodème! « Celui qui croit AU FILS ne sera point condamné!... »

Croire au Fils de Dieu, c'est, troisièmement, avoir foi en Jésus comme ayant pris une vraie nature humaine et comme étant aussi « Dieu sur toutes choses béni éternellement, » — éternellement digne d'adoration. C'est *croire* que Christ, Dieu « venu en chair, » a voulu être semblable à ses frères en toutes choses (excepté le péché); qu'il a voulu être malédiction pour eux; être traité, à cause d'eux, comme pécheur, sans cesser d'être l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans défaut et sans tache, l'Agneau qui porte, ôte, surmonte le péché, — sans aucun péché lui-même!

Nicodème, jusqu'alors, n'avait pas su remarquer et reconnaître une telle sainteté d'amour, une telle gloire de dévouement dans un homme qui ressemblait tant aux autres humains; mais il devait apprendre à connaître l'admirable et merveilleux mystère de la mort d'expiation et d'éternelle satisfaction; voilà pourquoi il entendit Jésus se nommer lui-même *le Fils unique de Dieu;* voilà pourquoi il lui entendit dire : « Celui qui croit AU FILS ne sera point condamné!... »

Croire au Fils de Dieu, c'est, quatrièmement, être pénétré de l'amour gratuit de Jésus-Christ, — de la grâce par laquelle et en laquelle Jésus-Christ se livre volontairement à la mort, à la mort de la croix, pour le salut de tous ceux qui sont perdus; — grâce par laquelle et en laquelle Jésus-Christ prend tellement *sur Lui* la personne même du pécheur, qu'il souffre, à la place du

pécheur, tout ce que celui-ci aurait eu à souffrir; et que, par sa mort innocente et par son sang précieux, il annule, il abolit toute iniquité, coulpe et peine du pécheur; que, pour tout dire en peu de mots, par sa justice efficace à jamais il obtient que le pécheur se trouve justifié, sanctifié, accompli en toutes sortes de bonnes œuvres!...

Enfin, *croire au Fils de Dieu*, c'est *le fait* d'un pauvre pécheur qui met sa confiance pour toute sa vie en Jésus-Christ, confiance qui l'assure que pour lui aussi, pauvre pécheur, il y a en Jésus-Christ justification et sanctification, rédemption finale et éternelle; que Jésus-Christ lui sera en aide toujours, au travers de cette vallée de misère et de larmes, et le sauvera certainement en son royaume céleste!...

Tenez, voilà quelques pensées au sujet de cette grande expression, si profonde et si pleine : « Croire au Fils de Dieu! » *Croire au Fils de Dieu*, c'est donc le tenir pour *vrai* en tout ce qu'il nous dit du Père, en tout ce qu'il nous annonce du chemin de la Vie; — c'est être assuré qu'il est, Lui, seul vrai dans ces choses : c'est donc enfin se fier et se vouer à Lui avec tout ce qu'on a et tel qu'on est, pour s'approcher de Dieu, pour s'unir à Dieu, pour demeurer en Dieu, et pour obtenir de Dieu, par Lui, l'héritage éternel de la promesse. Qui croit ainsi AU FILS croit à DIEU; car Dieu a dit : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis tout mon bon plaisir; — écoutez-le! »

II.

Après avoir appris ce que signifie : *Croire au Fils de Dieu*, recherchons quelle est la grâce qui se trouve atta-

chée, ajoutée à cette foi. Cette grâce est exprimée dans ce mot :

« *Il ne sera point condamné!* »

Le Seigneur dit, dans le même sens, aux Juifs (Jean v, 24) : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle; et il ne sera point exposé à la condamnation, mais il est passé de la mort à la vie; » et (22) : « Le Père ne juge personne; il a donné tout jugement au Fils. » Ces paroles, les dernières notamment, nous montrent avec une entière évidence *pourquoi* celui qui croit au Fils ne sera point condamné. Voici, le Fils de Dieu est d'une fidélité à toute épreuve, d'une véracité qui ne fléchira, ne faillira jamais; il n'est pas homme à dire tantôt oui, tantôt non. Son « oui » est ferme et immuable. Tout autant qu'il y a de promesses, elles sont oui en Lui et amen en Lui !

Mes frères, comme Jésus a aimé, au monde, ceux qui sont siens, il les aime et les aimera jusqu'à la fin, il intercède pour eux; il ne peut ni ne pourra jamais abandonner l'œuvre de ses mains; il achèvera tout ce qui concerne ceux qu'il a appelés, élus, délivrés; il prendra soin, assurément, que tous ceux qui sont à Lui, qui se fient à Lui pour tout ce qui est d'eux et en eux, soient et demeurent justes et saints; qu'ils soient et demeurent *sauvés!* Ayant été éprouvé et tenté en toutes manières, il connaît à fond, chez les siens, toute détresse, soit de l'âme, soit du corps, et il sait être puissamment, majestueusement en aide à ceux qui sont, à leur tour, éprouvés et tentés.

L'amour de Jésus-Christ est constant, admirablement secourable; sa fidélité est à toute épreuve et sa véracité est stable à jamais; j'ajoute, *la justice* de Jésus-Christ est,

elle aussi, admirable! Vous savez, nous avons à ce sujet le témoignage de l'Apôtre (1 Jean, II 1) : « ... Nous avons un avocat auprès du Père : — Jésus-Christ LE JUSTE! » Qui croit au Seigneur Jésus n'a, par lui-même, aucune justice, aucune sainteté, aucun salut, mais il obtiendra de Lui et par Lui toute sainteté, toute justice, — le salut! Devant le tribunal de Dieu, tout homme est condamné, car nul n'a ni justice, ni sainteté; mais Christ a soin que tous ceux qui sont à Lui soient justes et saints *quand même;* et que, quoiqu'ils soient devant le Créateur et à leurs propres yeux les plus coupables créatures, ils obtiennent pourtant, ils remportent le salut de l'âme. Comment ces choses peuvent-elles se faire? Comment Christ a-t-il *soin des siens?* Il les revêt de sa justice et de son innocence à Lui, puisqu'ils croient en Lui, et voilà ce qui, à l'heure du jugement, les met à l'abri de la condamnation. Quand nous entendons l'Apôtre nous dire, dans le témoignage que je viens de rappeler : « ... *Nous avons* — Jésus-Christ LE JUSTE, » n'est-ce pas pour nous pénétrer de la certitude qu'à l'heure du jugement ou même longtemps avant cette heure le Seigneur dira de toute âme qui est à Lui : « Cette âme est à moi; elle a sa confiance en moi, — je veux qu'elle obtienne tout ce que j'ai acquis et accompli pour elle, et que là où je suis, elle soit aussi!... »

Ah! quiconque a jamais fait monter jusqu'à lui ce cri : « Seigneur Jésus! Jésus! sois-moi secourable, viens user de miséricorde, de commisération envers moi! Voici, je ne puis marcher, je ne puis monter : porte-moi! Porte-moi, Seigneur, au travers de tous les flots du courroux, au travers de toutes les infernales menaces! Fais-moi entrer au port de grâce, aborder dans ton royaume!...» il

aura été *porté* en effet, le Seigneur Jésus l'aura pris sur les bras; le Seigneur le tient et le garde; il ne le laissera pas tomber; il le déposera dans les bras, sur le sein du Père; et toutes les accusations et toutes les exigences qui pourraient se faire entendre devant le siége judicial sont mises à néant, en vertu de ce mot du Sauveur : Celui-là s'est laissé porter par moi!... Oui, quiconque fait fond sur Lui, serait-ce au moment même où il va, le pauvre pécheur, enfoncer et se voir englouti, — quiconque appuie ses mains tremblantes et affaiblies sur Jésus, comme notre unique et perpétuelle espérance, comme le seul qui ait fait l'expiation de nos transgressions, il verra, celui-là, que Christ est le rocher du salut; il verra que (Ps. CXXV, 1) « ceux qui se confient en l'Éternel sont comme la montagne de Sion, qui ne peut être ébranlée, et qui se soutient à toujours! » Aux regards de Dieu, et devant sa justice, toute chair est condamnée, mes frères, car « toute chair a corrompu sa voie. » Au jugement de Dieu, tout ce qui est ou tout ce qui paraît vertu humaine, justice, piété, toute œuvre d'homme, toute sainteté de la chair, toute obéissance légale — est sans valeur vraie, si belles que puissent être les apparences; car l'homme lui-même n'a plus de *valeur;* c'est un objet qui n'a plus aucun prix : il est frappé de mort, il est la proie du démon, l'ennemi de Dieu! Et quand il lui arrive même de pouvoir dire avec le jeune homme riche (Matth. XIX, 20) : « J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse, » il n'est pas parfait, pas bon pour cela, il est condamné! Il est condamné, parce que n'ayant aucune valeur en lui-même, il affecte de se donner de la valeur à l'aide de choses qui, quant à elles, peuvent être louables et désirables, mais qui enfin ne sont pas à lui. Enveloppez,

ornez, enrichissez un cadavre avec tous les diamants du Brésil, avec toutes les perles de l'Inde, avec tout l'or de la Californie ; mettez sur lui, selon les règles d'une suprême élégance, les plus splendides richesses de Londres, de Paris, de Pétersbourg, — ce ne sera jamais qu'un cadavre. Où est sa valeur? La corruption l'attend, la corruption est là qui déjà commence et qui va avoir promptement achevé son travail. L'homme n'est pas jugé d'après ce qu'il a, mais d'après ce qu'il *est;* et fût-il de ceux (Luc XVII, 10) qui peuvent dire qu'ils ont « fait toutes les choses qui leur étaient commandées » (mais où sont-ils, ceux-là?) — il n'en est pas moins un serviteur « inutile [1] ») devant Dieu; et Dieu ne *doit* assurément pas à l'homme la vie éternelle, puisque l'homme a méprisé, perdu, jeté au vent du péché sa vie, son Dieu!

C'est par nous qu'a été rompue l'alliance ; à dater de la rupture, Dieu n'était plus obligé à tenir, de son côté, à cette alliance. Dieu avait dit : « Fais ces choses, ô homme, et tu vivras! » Quelles choses? Les choses qui (Gal. III, 10) « sont écrites au livre de la Loi pour les faire. » Où est l'homme qui y ait *persévéré* devant Dieu? Où est le sujet de se glorifier! Il n'y a de gloire ici pour nulle chair; la malédiction l'enferme et la couvre toute...

Il a fallu qu'il y eût devant Dieu un autre Homme, un second Adam, qui fût juste et qui eût accompli tout ce qui est juste; — un Homme-Médiateur. C'est Jésus-Christ le Seigneur, qui est au ciel; c'est Lui qui sauve tous ceux qui croient en Lui; il les sauve, de sorte qu'ils ne seront point condamnés, eux. Et notons bien que s'ils ne sont *point condamnés,* ce n'est pas par

[1] « *Achreïos,* » sans valeur.

le mérite ou en vertu de leur foi, mais c'est parce que Dieu les sauve, veut bien les sauver en cette foi ; parce que Dieu veut leur être propice pour l'amour de son Bien-Aimé.

Voilà pourquoi j'ai dit que c'est une grâce qui est faite à ceux qui, croyant au Fils, ne sont point condamnés. C'est une grâce ! Mais une grâce qui, suivant le conseil et le dessein de Dieu, se trouve attachée au *fait* d'une âme se donnant tout entière, par la foi, au Fils de Dieu. Pour cette âme et en sa faveur retentit au ciel, avant l'heure du jugement, cette parole de grâce : «Nous ne la jugerons, nous ne la condamnerons point : elle a cru ! Elle a cru : qu'elle goûte donc et qu'elle voie, qu'elle possède et qu'elle garde ce qui lui a été préparé et réservé de toute éternité !... »

III.

Nous venons de considérer la grâce qui se trouve ajoutée, attachée à la foi au Fils de Dieu, — la grâce de se livrer, corps et cœur, à Jésus-Christ, pour qu'il soit, Lui seul et Lui pour toujours, la justification, la sanctification, le salut de l'âme. Nous avons à répondre maintenant à cette question-ci :

Comment arrive-t-on à croire au Fils, et à être ainsi assuré, pleinement assuré qu'on ne sera point condamné ?

Avant de pouvoir croire, il faut être convaincu, par la prédication de la Parole, qu'on est perdu ; il faut sentir et voir un vide dans le cœur ; arriver à la certitude qu'il y a comme un désert au cœur. Cette certitude est effrayante, c'est vrai. On est sans repos alors, et l'on n'en

trouve nulle part. Une angoisse profonde vient s'emparer de l'âme. On a peur, — peur du péché et du châtiment du péché. On se sent séparé de Dieu, et on comprend qu'on ne pourra «être sauvé» qu'en étant revenu, réuni à Dieu, qu'après avoir trouvé grâce devant Dieu. Mais cette grâce, nulle créature ne peut la faire avoir au pécheur; lui-même ne peut se la donner; et il se demande : Comment satisferai-je la justice du Seigneur? Comment arriverai-je à justice?... Et voilà, il entend prêcher Christ! Il apprend ce qu'*est* Christ, ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert en son corps et en son âme; il apprend que Christ est le médiateur d'une *nouvelle* alliance, et... il aspire, dès lors, de toute son âme, à Celui en lequel est et demeure consommée cette alliance précieuse, cette alliance de salut et de vie!

Qui de nous, mes frères, a connu, dans son âme, ces angoisses et ces aspirations, a appris aussi, par l'Evangile, que Christ est offert comme Sauveur à tous ceux qui sont fatigués et chargés, pauvres et perdus, et qu'il ne rejette, ce bon Sauveur, aucun de ceux qui viennent à Lui. Le croyant tient cette *science* pour la plus certaine de toutes; et il se réjouit de ce que l'Éternel-Dieu a ouvert et a fait proclamer une telle voie de salut. De toutes les pensées de son cœur, il nomme *bon* ce chemin-là; il le déclare excellent, unique. Il ne veut pas d'autre Rédempteur que Christ; il ne connaît plus d'autre voie de salut que Christ; tout son désir désormais est d'avoir part à la grâce du Seigneur Jésus, et à toutes les choses que, dans sa grâce, le Seigneur nous a acquises et obtenues. C'est par Christ qu'il demande à être réuni à Dieu, et réconcilié avec lui. Il lui faudra peut-être subir bien des douleurs et verser bien des larmes avant de se voir

pleinement dans la paix de cette réconciliation et dans la joie de cette union ; qu'importe ? Il sera consolé ; car, pour certain, il trouvera Celui qu'aime et que désire son âme. Lui-même, le Seigneur, l'encourage par sa Parole (Matth. v, 6) : « Bienheureux sont ceux qui sont affamés et altérés de la justice ; car ils seront rassasiés ! » Oui, il trouvera son Rédempteur et son Consolateur ! — Pour le trouver, il se lève comme s'est levé le fils prodigue, comme s'est levé le pauvre péager, et : « O Dieu, » s'écrie-t-il, ô Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » ... Et il heurte à la porte de l'*apaisement ;* son cœur bat ; mais, Lui, il heurte ! Tantôt il a beaucoup de courage, tantôt il n'en a point. Il y a des moments où tout est ténèbres autour de lui ; d'autres, où il se sent plein d'une lumineuse assurance à l'ouïe ou au souvenir de cette parole de l'Éternel (Ésaïe XLV, 22) : « ... Regardez vers moi, et soyez sauvés ; car je suis le Dieu fort !... » Et ainsi son âme attend le Seigneur plus ardemment que les guets du matin n'attendent le matin. Il attend, et voici un Homme se met à lutter avec lui et il se met, lui, à lutter avec cet Homme. La nuit est sombre. Les détresses du cœur se sont augmentées ; mais il ne peut quitter Celui avec lequel il est en lutte ; il sent que là est la victoire ! Il sent qu'il lui faut recevoir de cet Homme un nom nouveau ; qu'il lui faut, par Lui, être sauvé — parfaitement et éternellement sauvé ! Car il est nu, dépouillé, misérable, perdu ; un abîme s'est ouvert devant lui, béant et menaçant ! Subjugué par l'Homme du Salut, il le saisit des deux mains, des deux mains du cœur ; il le reconnaît, il l'accepte — il se rend ! Il se donne tel qu'il est, pauvre, infiniment pauvre, mais sauvé maintenant, sauvé à jamais ! A dater de ce moment solennel

et saint, il confie tout son *être* à cet Homme, à son Dieu fait Homme ; il se laisse porter par Lui ; à Lui il s'abandonne ; et chaque fois que naissent en lui de nouveaux doutes au sujet du salut, ou que lui surviennent de nouvelles épreuves ou des tentations nouvelles, il retourne, il se rallie et se rattache à Celui à qui il s'était rendu, et dont *il sait* qu'il achèvera tout pour le mieux. De là procède enfin, par le Saint-Esprit, cette certitude : « Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à Lui ! » ... La lutte, continuée et perpétuée dans la prière, rendue constante et vaillante par la prière, donne à l'âme l'assurance qu'elle croit *réellement* au Seigneur Jésus ; que c'est *réellement* qu'elle se fie à Lui ; elle avance de jour en jour vers la plénitude de ses promesses, et fait de plus en plus l'expérience que *toutes* ces promesses sont oui et amen en Lui. Ainsi, le cœur est purifié par la foi ; la foi est opérante par l'amour ; l'amour est glorifié par la grâce ! Voilà les choses qui arrivent à celui que la main de Dieu a placé sur le chemin qui conduit à la foi au Fils de Dieu. Ces choses lui arrivent, non pas peut-être dans les mêmes termes dans lesquels je viens de chercher à les exprimer devant vous, mais enfin elles lui arrivent ; cela suffit.

Le chemin dont je viens de parler se fait, de temps à autre, bien profond et pénible. Le croyant perd quelquefois toute direction et contenance ; il est *désorienté* ; mais la foi en Christ et à Christ reste entière et vivante dans le cœur qui s'est ouvert à elle ; car cette foi est un don et une œuvre du Dieu vivant. Il faut s'appliquer à bien la discerner de la foi morte ou fausse. Celle-ci a pareillement la croyance à la Parole de Dieu et de son Christ ; elle tient cette parole pour vraie ; elle sait,

au besoin, en faire étalage et de grands éloges; mais tout cela ne procède pas du cœur, du centre, de la vie; tout cela n'a pas Christ pour premier et pour dernier mot. Il n'y a là que recherche de soi-même, justice propre, et piété hypocrite. — L'âme droite et sincère ne place sa paix qu'en Christ; elle ne demande pas son repos à ce qui se passe en elle ou à ce qui ne s'y passe point : le Seigneur seul est son repos.

Or, partout où existe une telle foi du cœur, une telle paix en Christ, en laquelle on est certain par le Saint-Esprit qu'on *a* la rémission des péchés, qu'on *a* justification et salut à jamais, par la seule grâce de Jésus-Christ, de la part du Dieu de toute grâce, — on ne peut être que pleinement assuré qu'on ne sera *point condamné* le jour où Dieu « entrera en jugement contre toute chair. » Elle demeurera ferme sa parole (Rom. VIII, 32, 33) : *Qui intentera accusation contre les élus de Dieu ? Dieu est celui qui justifie ; qui sera celui qui condamnera ? Christ est celui qui est mort et qui, de plus, est ressuscité, qui est à la droite de Dieu, et qui même prie pour nous.* »

Après tout, je sais bien que malgré cette foi du cœur, et qu'au sein de ce repos, l'âme peut encore être saisie de tristesse et d'inquiétude; à certains moments, elle se met de nouveau à redouter la mort et le jugement; mais c'est pour faire disparaître toute crainte que le Seigneur nous dit ici : « *Celui qui croit au Fils ne sera point condamné !...* »

Cette parole a retenti, afin que l'âme angoissée puisse toujours retrouver le courage, et que, sachant qu'elle a reçu la vraie grâce de Dieu, elle ne se laisse pas intimider inutilement, qu'elle ne se laisse pas épouvanter par le diable et par les mouvements de notre lâcheté native.

Ce fut de tout temps la tactique suivie par l'Ennemi de nous reprocher nos péchés, et de nous faire trembler devant le jugement, afin de nous détourner de la foi, afin d'obtenir de nous que nous ne nous abandonnions plus à Christ *de toute notre âme et avec une entière assurance d'esprit et de cœur*. Ce serait chose si plaisante au diable de nous voir tomber dans les piéges d'un prétendu salut par les œuvres, et de notre sainteté à nous! Mais le Témoin véritable et fidèle a dit : « *Celui qui croit au Fils de Dieu, celui-là ne sera point condamné!* » Christ seul est législateur ; seul il peut sauver, seul il peut condamner. Or, puisqu'il a dit Lui-même : « Celui qui croit *au Fils* ne sera point condamné ; » — si, de toute notre âme, je le répète, et avec une entière assurance d'esprit et de cœur, nous nous abandonnons au Seigneur Jésus, NOUS NE SERONS POINT CONDAMNÉS ! Car : « Quiconque croit en Lui ne sera point confus, — certes, pas un de ceux qui se confient en Lui ne sera confus ! »

IV.

Il me reste à répondre à la quatrième question que nous avons posée en commençant : Quelle application nous faut-il faire à nous-mêmes de toutes ces choses? Remarquons d'abord que, parmi ceux qui affirment *croire au Fils de Dieu*, il y en a beaucoup qui *ne croient point*. D'autres croient bien, mais seulement « pour un temps. » Ils reçoivent la Parole, ils la tiennent pour bonne et véritable, mais au fond de leur âme ils n'appartiennent pas à Celui que cette Parole révèle et dont elle rend témoignage. Leur principal et plus profond souci n'est pas d'être trouvés justes : aussi ne se sont-ils jamais

encore adressés à Celui en qui seul nous sommes justifiés. Christ n'est pas le Désiré de leur âme; et comment le serait-il? Les malheureux ! Ils n'ont pas encore gémi sous le fardeau du péché. Ils aiment le monde ; ils ne servent Dieu qu'à moitié ; l'autre moitié de leurs pensées et de leurs affections est asservie au diable et à ses œuvres, à la chair et à ses séductions. Ils ont le bruit de vivre, mais ils sont morts ; ce sont des cadavres dans une réunion de vivants.

Y en a-t-il de tels parmi nous? Je les exhorte, par les compassions de Dieu, — je les exhorte de rentrer en eux-mêmes, avant qu'il soit trop tard, et de faire en sorte que leur foi devienne *sérieuse*, et qu'ils croient réellement et véritablement au Fils ; sans quoi ils seront certainement jugés et condamnés, quand le Fils viendra sur les nuées du ciel, entouré des anges de sa puissance. Car *savoir*, simplement savoir les vérités du salut, ne sert à rien : le salut est en Christ, — c'est Christ qu'il nous faut vouloir et accepter de tout notre cœur ! Et que personne ne s'imagine qu'il échappera à la condamnation (à la condamnation éternelle !) parce qu'il aura pris une fois la résolution de se convertir, mais sans réaliser cette résolution dans sa vie. « Qui voudra être ami du monde se rend ennemi de Dieu (Jacq. IV, 4), » et... que d'âmes (dans ce monde-ci et dans l'autre !) qui se sont trompées et perdues moyennant une foi imaginaire ! Que parlez-vous de foi, pauvres âmes qui étouffez en vous la Parole sous les soucis, sous les richesses et sous les voluptés de cette vie, de sorte que vous êtes et que vous demeurez sans fruit ? Allez, la foi véritable et vivante a ses racines et ses germes dans une terre bonne, forte et profonde. La terre de la foi est déchirée et salutairement fécondée

par le soc des tribulations et des épreuves; elle est arrosée de saintes larmes, marquée des traces d'une sainte guerre... La foi véritable et vivante ne se borne pas à *l'ouïe* de la Parole; elle traverse cette Parole pour se rendre, pour arriver au Seigneur même; c'est au Seigneur que va tout son désir; sa satisfaction suprême est son union avec le Seigneur.

Et maintenant, mes frères, quiconque consent à n'être qu'un pauvre pécheur, et à accepter Christ-Sauveur; quiconque ne peut porter davantage sa peine (que sa peine soit la plus grande, la plus énorme, et que la source d'où elle découle s'appelle meurtre, ou larcin, ou adultère, ou souillure de la chair ou de l'esprit, ou impiété, ou iniquité !); quiconque sent qu'il est perdu, et que Christ seul peut le ramener à la Vie : ah ! qu'il ne tarde point, qu'il vienne, qu'il vienne au Seigneur Jésus — le Seigneur Jésus l'accueillera avec amour ! Oui, avec amour, avec grâce ! Le Seigneur ne vous demande, chère âme, aucune *œuvre* quelconque. Il demande une seule chose: que vous ayez confiance en Lui ; *confiance*, entendez-vous? Le Seigneur en est digne ! Vous serez heureuse, chère âme, en vous fondant sur sa grâce comme sur la seule Justice qui vaille et prévale devant Dieu; croyez qu'en vous abandonnant au Seigneur Jésus, pour qu'Il vous soit, Lui, à jamais, « de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption (Cor. 1, 30), » vous verrez la gloire de Dieu, je veux dire, sa grande fidélité, — cette fidélité qui lie Dieu à sa Parole, et qui le portera à ne point vous condamner, mais à vous recevoir dans la joie de son salut !...

Mes bien-aimés, plus d'un, parmi vous, connaît d'expérience le labeur et l'ardeur du combat durant lequel

une âme se voit aux prises avec les doutes les plus épouvantables. L'âme est forcée alors de se demander : « Ai-je une confiance *réelle* au Seigneur Jésus? — Ai-je une assurance pleine et entière, vivante et vraie en sa grâce?... » Courage, bien-aimés! Ne nous laissons pas abattre, dévorer par le diable, notre adversaire; ne lui faisons pas l'honneur, ne lui accordons pas le contentement d'ajouter créance à ses suggestions. Il cherche à nous persuader qu'après tout et quoi que nous disions *nous serons condamnés* : il ment. — Courage, avançons. Soyons au Seigneur, et ne l'abandonnons point. Qu'importe que nous soyons si misérables? C'est la bonne et parfaite volonté de Dieu, qu'au sein de notre misère et qu'en dépit de notre perdition nous nous appuyions sur Lui qui seul est Sauveur, et que nous sachions que tous nos péchés sont expiés par le sacrifice qu'il a offert.

Ah! mes bien-aimés, quelle parole certaine et précieuse, aimable et digne d'être *entièrement* reçue, que cette parole de Jésus-Christ :

Celui qui croit au Fils ne sera point condamné!

Ah! qu'il nous arrive encore, de temps à autre, de nous trouver en détresse sur le chemin qu'il nous faut suivre, et de ne savoir comment consoler notre âme abattue. — Soyons consolés pourtant, mes bien-aimés! Soyons inébranlables : *Celui qui croit en Lui ne sera point condamné!* » Avec ce viatique-là nous arriverons certainement dans la cité du repos.

Amen.

VIII [1].

... Mais celui qui ne croit point est déjà condamné, parce qu'il n'a point cru au nom du Fils unique de Dieu. Or, c'est ici le sujet de la condamnation, que la lumière est venue au monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque s'adonne à des choses mauvaises hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient censurées. Mais celui qui s'adonne à la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites selon Dieu.

(JEAN III, 18-21.)

Elles sont d'une importance extrême les paroles qui s'offrent à notre méditation durant cette heure matinale; — paroles qui, peu écoutées du monde, faisant, d'ailleurs peu de bruit dans ce monde, ont déjà souvent décidé ou décideront encore du bonheur ou du malheur éternel d'un homme; — paroles qui ne passeront point et contre lesquelles nul mortel ne prévaudra jamais. Nulle spéculation ou réflexion humaine, nul artifice de dialectique ou de justice propre ne saurait les annuler, les réduire au silence; elles ont été prononcées par Celui qui est le Saint, le Véritable : il nous faut nous incliner, fléchir devant elles; sinon, nous sommes perdus. Toute

[1] Prononcé le 5 novembre 1848.

chair doit et devra avoir la bouche fermée devant ces paroles.

Quiconque se soulèvera contre elles ne remportera que l'éternelle ruine de son âme. Le *tranchant* de ces paroles enlève des mains ou du cœur de l'homme toute excuse, toute envie de justification et de sainteté égoïste, toute prétention à quelque salut par les œuvres ; car ces paroles sont un acte d'accusation contre le démon et la mort, contre le pouvoir du péché et de la chair, contre toutes leurs tentatives, contre toutes leurs usurpations. Aucune force de volonté, aucun *fait* de piété ou de vertu, si éclatant fût-il, ne pourra subsister devant ces paroles.

Proférées par la bouche de la Vérité, une fois pour toutes, elles vont à la conscience de tout homme ; et tout homme qui les reçoit là ne peut que renverser ensuite, de ses propres mains, les idoles de vertu qu'il s'était faites, et les murs de dévotion ou de bonne réputation derrière lesquels il lui semblait qu'il n'avait rien à craindre. Quant à celui qui ne les reçoit point dans sa conscience, il verra, malgré lui, quand il paraîtra devant Dieu, qu'elles furent et qu'elles sont vraies — ces paroles; et il lui faudra leur rendre hommage, alors même que le mensonge le dominera encore.

Paroles redoutables, mais... combien précieuses à celui qui n'est, à ses yeux, qu'un grand pécheur et qui n'a devant lui que ses nombreux péchés ! Combien précieuses à celui qui n'a plus aucune ressource de salut et à qui il semble qu'au sein et que dans les détresses de sa perdition il a même perdu le Nom qui est le seul qui soit donné aux hommes pour être sauvés; le Nom qui est la seule puissance de salut dans le ciel, sur la terre et au-dessous de la terre ! Précieuses, ah oui ! car ces

paroles donnent à l'âme qui est dans une détresse pareille l'assurance qu'elle *ose* croire encore, que le Nom qu'elle pense avoir perdu est impérissable, — un nom qui expie pleinement, éternellement toutes les iniquités, et dont les bénédictions ne feront point défaut à quiconque y met toujours de nouveau son recours et son espoir! Combien ces paroles sont précieuses, enfin, à qui, ayant compris que tout n'est qu'obscurité ici-bas, aspire à la lumière, et étend ses mains pour être rassuré, consolé; car elles lui disent que le jour de l'apaisement et de la consolation est venu pour lui, que la lumière s'est levée, qu'il n'a qu'à s'en approcher, et qu'il y trouvera la délivrance, qu'il trouvera la vie!

Nous avons donc à méditer des paroles qui renferment la plus puissante prédication de la foi; qui nous apprennent quel est le fondement véritable et infaillible de la grande œuvre du salut, et comment l'âme arrive à la sanctification, non pas à celle qui est selon la chair, mais à la sanctification de l'esprit (2 Thess. II, 13).

Fasse le Seigneur Jésus, en sa grâce, que nous prenions bien à cœur ses enseignements salutaires! Nous avons à le glorifier, non-seulement comme notre souverain sacrificateur, et non-seulement encore comme notre roi, mais aussi comme notre prophète. — Comme le souverain apôtre et sacrificateur de la foi que nous professons, il est entré dans les cieux pour nous; comme roi, il nous gouverne, nous demandant d'abandonner à sa direction toute notre vie; comme prophète, il veut nous prendre par la main et nous amener à recevoir avec humilité et avec obéissance sa parole de grâce, sa vérité de salut, car il est le seul chemin de la vérité, le seul chemin du salut. Lui seul nous ouvre le ciel; la sagesse du salut se

trouve sur ses lèvres; il nous faut nous attacher à ces lèvres bénies ; écouter ce qu'il annonce, et nous appuyer sur sa Parole avec toutes les forces (et toutes les faiblesses) de notre cœur, afin que *notre cœur* ne nous séduise point, et que ni les choses visibles ni celles qui sont invisibles (les malices spirituelles !) ne nous égarent, ne nous fascinent.

Quiconque croit et obéit à sa Parole, et qui la recueille et la retient humblement, ne peut pas être induit en erreur : écoutons donc du fond de notre âme ce que dit le Chef et le Consommateur de la foi :

« ... MAIS CELUI QUI NE CROIT POINT EST DÉJA CONDAMNÉ, PARCE QU'IL N'A POINT CRU AU NOM DU FILS UNIQUE DE DIEU. OR C'EST ICI LE SUJET DE LA CONDAMNATION, QUE LA LUMIÈRE EST VENUE AU MONDE, ET QUE LES HOMMES ONT MIEUX AIMÉ LES TÉNÈBRES QUE LA LUMIÈRE, PARCE QUE LEURS OEUVRES ÉTAIENT MAUVAISES. CAR QUICONQUE S'ADONNE A DES CHOSES MAUVAISES HAIT LA LUMIÈRE, ET NE VIENT POINT A LA LUMIÈRE, DE PEUR QUE SES OEUVRES NE SOIENT CENSURÉES. MAIS CELUI QUI S'ADONNE A LA VÉRITÉ VIENT A LA LUMIÈRE, AFIN QUE SES OEUVRES SOIENT MANIFESTÉES, PARCE QU'ELLES SONT FAITES SELON DIEU... »

Bien-aimés, ces paroles de notre Seigneur Jésus-Christ posent et proclament la foi en son nom. Elles nous disent en quoi consiste le jugement de Dieu qui pèse et pèsera sur toute propre justice, et elles justifient l'indignation et la colère que Dieu fait et fera éclater contre toute incrédulité. Elles décrivent parfaitement les allures et les menées des inconvertis, et promettent la victoire à quiconque a, devant Dieu, un cœur sincère et droit. Reprenons ces divers points de vérité, et les considérons en détail.

I.

Le Seigneur avait dit : « Celui qui croit au Fils, ne sera point condamné. » Il dit maintenant :

« *Mais celui qui ne croit point est déjà condamné, parce qu'il n'a point cru au nom du Fils unique de Dieu.* » — N'est-ce pas qu'en ces paroles le Seigneur pose et proclame la foi en son nom?

Le Seigneur avait mis devant Nicodème tout le plan du salut. Il avait mis devant lui la vie, — il fallait bien que la mort fût aussi mise devant lui. Et nous, à cette heure, resterons-nous indifférents en voyant là le Seigneur nous montrer la voie droite de la rédemption? en entendant le Seigneur nous dire, avec des paroles qui sont toutes pleines d'une infinie et immuable charité, où est pour nous la vie éternelle? Regardez, mes bien-aimés : le Seigneur Jésus a mis devant nous tant la vie que la mort ; pourquoi *tant la vie que la mort?* Afin de nous porter à faire notre choix. La mort a dû, elle aussi, être mise devant l'homme, afin de le réveiller de son pesant sommeil et de son obstination, afin de le faire sortir de son habitude de « clocher des deux côtés (1 Rois XVIII, 21) » et de sa triste manie de faire le raisonneur, pour se fier et se donner à Celui qui a étendu sa main puissante pour sauver l'homme perdu.

Nicodème dut se convaincre que, pendant que le Seigneur Jésus lui parlait, il n'avait pas, lui Nicodème, ouï *des mots* seulement, mais la vérité, — une grande chose, une éternelle réalité. Le jugement contre l'homme n'est point interrompu; la condamnation ne s'endort point; la colère de Dieu est incessamment ouverte sur le péché,

car *le péché* est là incessamment. Dieu a voulu que sa loi fût observée et remplie, maintenue et honorée, et cette loi est toujours et partout violée par l'homme. Il a fallu qu'il y eût réparation, et certes Dieu s'y est, pour sa part, admirablement employé : Il a donné, pour l'établir, ce qu'il eut jamais de plus précieux, — son Fils unique! Et le Fils a restauré la justice, il a accompli la loi, — il a surmonté et vaincu tout ce qui s'opposait à notre salut, et il a obtenu le Saint-Esprit. Mais la chair, qu'a-t-elle fait, elle? Qu'a-t-elle obtenu, accompli? Toute sa « gloire » n'est que souillure, et toutes ses issues vont à la mort!... L'homme est mort en ses fautes et en ses péchés; *il ne peut pas* être sauvé de lui-même, par son moyen à lui; « l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi (Gal. II, 16). » Une dernière voie lui est ouverte pour se soustraire à la mort : c'est que, corps et âme, il s'abandonne au Fils de Dieu, pour être, par lui, justifié et sanctifié; pour avoir, en Lui, le pardon des péchés et une rédemption éternelle, parfaite. Ce n'est que dans cette voie-là que Dieu veut être propice à l'homme, et *couvrir* de grâce toutes ses iniquités. La mort règne en tous lieux, sur toutes choses : au fond, à la racine de toutes les œuvres siége et remue la mort. La vie est uniquement dans le Fils de Dieu. » *Qui a le Fils, a la vie* (1 Jean V, 12); » qui a le Fils, reçoit et accepte de Lui tout ce qui appartient à la piété véritable et à une pure et sainte conduite. Le Fils seul opère dans l'homme ce qui est vraiment bon et agréable à Dieu. Mais on n'a le Fils que *par la foi!* Où est la foi, où est un sincère et complet abandon du cœur au Fils de Dieu, là le Fils est et fait tout. « *Il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi* (Hébr. XI, 6); » or, la foi sans laquelle nous ne pou-

vons être agréables à Dieu, acceptés de Dieu, c'est celle qui nous porte à ne rien réserver ou retenir pour nous ou à notre compte dans le grand intérêt du salut : il nous faut mettre *tout* aux pieds du Seigneur; tous nos péchés, mais aussi toutes nos œuvres! Il veut nous avoir entièrement et réellement, — *nous*, avec tout ce que nous avons de mauvais, mais aussi avec tout ce que nous avons ou croyons avoir de « bon ; » il veut, à lui tout seul, faire l'expiation de nos transgressions, et consommer, pour nous, en son Onction divine, *tout* ce que la loi exige de nous : — Voilà la foi; et quiconque ne veut pas la foi telle que voilà n'a pas la foi véritable; il ne croit pas, il n'a pas cru « *au Nom du Fils de Dieu*, » quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse!...

Et, qui n'a et qui ne veut avoir cette foi, qu'il ne s'imagine pas qu'il pourra subsister *par les œuvres* dans le jugement de Dieu ; qu'il ne s'imagine pas que le « faire » ou le « avoir voulu faire » pourra le sauver, à défaut de « croire » ou d'avoir « voulu croire! » L'arrêt est prononcé; « *il est déjà condamné!...* » C'est son incrédulité qui le juge et qui le condamne! C'est parce que, je le répète, il ne croit pas, il n'a pas cru « *au Nom du Fils unique de Dieu!* Il y a sous le ciel un autre nom, ou d'autres noms encore, par lesquels il compte « être sauvé. » Il y a son propre nom d'abord! Puis, je ne sais quels autres, éclatants de dévotion, *fameux* dans certaines sphères religieuses : c'est d'eux qu'il attend surtout le salut; c'est sur eux qu'il le fonde. Il trouve que c'est peu de chose, par trop peu de chose vraiment, que Dieu ait donné son Fils unique, que Dieu ait signalé (Rom. v, 8) *ainsi* son amour envers des créatures mortes et corrompues telles que nous! Le Nom de Christ ne lui suffit point. Son sa-

lut, dirait-on à l'entendre, n'est pas accompli en Christ ! Il a, à côté ou au-dessus de ce nom des saints, ou des figures, des ombres de saints qu'il invoque. Il consent bien à être pécheur et avant tout à *s'intituler* pécheur, mais il n'entend pas ce terme selon la loi et le témoignage; il est un pécheur de fantaisie ; et il prétend qu'il faut absolument qu'il ajoute, lui, quelque chose à la grâce; que par son travail à lui et par son action il rende le travail de la grâce plus efficace et meilleur ! La grâce, soit ! Vive même la grâce ! Mais à l'aide de cette grâce, il s'élèvera lui-même peu à peu aux fonctions et à la dignité de Christ ; — il fera, pour le moins, un chrétien éminent, parfait, un croyant hors ligne; un élu d'une qualité toute supérieure ; *il sera*... sa préoccupation de salut ne porte que sur l'avenir ; le présent est encore à *lui* ; aussi, quant à présent, il n'a pas encore renoncé à son cher nom propre ; il demande et il cherche encore à agir et à s'agiter, sur le terrain de la piété, dans *la vertu* de ce nom-là. Le « Nom du Fils unique de Dieu » aura son tour... peut-être, plus tard, une autre fois ! Aujourd'hui, ce Nom ne peut suffire ; il ne renferme pas assez de force salutaire ; on ne peut, on ne doit s'y fier pleinement ; il faut que « l'élément humain, » la *conscience de l'individu* y ajoute du réel ; il faut que le *sujet* relève et sanctionne l'*objet*, pour que l'âme soit en effet et se sente à l'abri de la condamnation ; il faut que la morale, la logique, la métaphysique de la chair vienne dire son mot et apposer son sceau, pour qu'il y ait absolution, délivrance !...

Absolution, délivrance? Malheureux, qui te trompes ainsi ! Le Seigneur Jésus a dit : *Celui qui ne croit pas* EST

DÉJA CONDAMNÉ [1], *parce qu'il n'a point cru au Nom du Fils unique de Dieu!* »

Frères, croyez-vous que le Dieu vivant sommeille jusqu'au jour du jugement universel? L'arrêt qui sera prononcé alors est prêt dès maintenant; il est déjà « formulé » dans les cieux; car Dieu, en sa prescience, voit et a vu ce que l'homme aura fait, et s'il a, ou non, cru au nom du Fils unique. Dans les cieux retentit cette demande : A-t-il cru, a-t-il cru au Nom du Fils unique de Dieu? Et si la réponse est : « Oui » — la conclusion sera : Donc, il *est* sauvé!... Nous savons donc, pour l'avoir entendu dire au Seigneur lui-même, ce qu'il nous faut *faire* pour parvenir à la béatification céleste, éternelle : nous avons à *croire* au Nom du Fils unique de Dieu. Croire! Ni plus ni moins, ni autre chose que croire! L'homme n'a pas besoin d'attendre qu'il soit jugé, — il l'est déjà; oui, jugé déjà, quel qu'il soit; condamné, s'il ne croit point, comme est condamnée toute doctrine qui prétend ajouter à la *seule* justice, à la *seule* foi dont parle l'Ecriture, je ne sais quels assaisonnements et ornements d'œuvres; et comme est déclaré sauvé et bienheureux quiconque croit, simplement et sincèrement, au Nom du Fils unique de Dieu.

Puisque le Seigneur pose et proclame ici la foi en son nom, c'est à cette foi assurément qu'ira et que voudra s'unir et s'attacher toute âme à qui surviennent les épreuves et les tentations. Qu'importera alors à cette âme que le démon, que le monde, que l'incrédulité propre lui dise : « Tu es condamnée, — car tu n'as que

[1] Notez l'expression : « est déjà condamné, » *kekritaï*, il a été condamné; la condamnation a eu lieu. C'est un fait accompli; le verbe est au passé. (*Le trad.*)

ta foi, ta pauvre et faible foi! » Condamnée? « Qui est celui qui condamnera ? » Le Seigneur seul en a le pouvoir; or, il a dit : « *Celui qui ne croit point* au Fils est déjà condamné ; mais *celui qui croit* en Lui ne sera point condamné. » La Tentation, voyant quelle autorité il y a dans la foi et quelle bénédiction, essayera là-dessus d'éloigner cette âme de la foi ; mais elle : « Je crois, » s'écrie-t-elle, « je crois, Seigneur! aide-moi dans mon incrédulité ! » Et elle désire de plus en plus ardemment qu'il lui soit donné de s'abandonner, en toutes choses et pour toutes, au Nom du Fils unique de Dieu ; et dans ce désir, le Seigneur lui-même l'encourage. Il lui donne d'*oser* invoquer et évoquer, à sa Parole, le Nom de Jésus — de l'invoquer, ce Nom, et de l'évoquer envers et contre l'enfer et le péché, envers et contre le monde et la mort! Le Seigneur lui donne d'*oser* se jeter et s'appuyer sur son Nom, de s'en envelopper et de s'en couvrir, sans aucune des œuvres de la loi, et en dépit des gens qui sont là pour juger et pour condamner. Qu'importe leur dire : Le Seigneur a pardonné ; le Seigneur a prononcé son immuable arrêt d'absolution, de salut?

Oui, quiconque croit, simplement, *uniment* au Nom que le Père a scellé et sanctifié pour être le nom de Refuge et de Rédemption pour l'âme, le Nom contre lequel l'enfer n'a point prévalu et ne pourra prévaloir jamais, — il saura certainement que, bien qu'il paraisse n'être qu'un arbre stérile, il n'en est pas moins, par la grâce, « un arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et dont le feuillage ne se flétrit point. »

II.

Les paroles du Seigneur qui font l'objet de notre méditation nous disent, en second lieu, en quoi consiste le jugement qui pèse et qui pèsera sur toute propre justice ; et elles justifient l'indignation et la colère que Dieu fait et fera éclater contre toute incrédulité. Écoutez plutôt : « *Or c'est ici le sujet de la condamnation, que la lumière est venue au monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* »

Oui, « il y aura de l'indignation et de la colère contre tous ceux qui sont contentieux, qui se rebellent contre la vérité ; » et « *mauvaises* » sont toutes les œuvres de la propre justice, si belle ou brillante que puisse être leur apparence. Toutes les belles et brillantes œuvres de la vertu humaine et de l'humaine sagesse, — œuvres de la chair, très-recommandables peut-être en considération de la vie d'ici-bas et dans leurs rapports avec cette vie, aux yeux du Dieu saint et véritable, elles sont « *mauvaises ;* » car elles ont pour racine l'orgueil, pour principe l'égoïsme, pour source la mort. Elles tendent à gagner, à séduire Dieu moyennant le *faire* de l'homme ; elles sont contraires et elles s'opposent à la grâce. Elles renient Christ et ses faveurs, — elles sont un outrage fait à la vérité vers laquelle le Saint-Esprit peut seul conduire les âmes, et dans laquelle seul il les maintient.

Aussi, toute cette activité-là n'a point de fruit en elle, point de fruit réel et permanent ; elle est sous la malédiction de Dieu. Toutes ces œuvres « mauvaises, » qu'on décore du nom de la foi, ne sont qu'incrédulité ; et re-

gardées de près, elles se trouvent conformes aux exigences et aux prescriptions du démon et du monde. Amour? Voyez la racine : il y a amertume, haine, meurtre. — Chasteté? Au fond de la pensée, sinon du fait, il n'y a que souillure. — Paix et concorde? Vous entendez le bruit des inquiétudes de cette vie, des dissensions et des querelles éclater à chaque moment... Et ces œuvres ouvriraient à ceux qui s'y adonnent les portes des cieux? Mais elles n'aboutissent qu'à la colère! Ces œuvres, qui traînent à leur suite la violation la plus flagrante de la loi, de la loi prise à la lettre, de la loi prise surtout spirituellement, — elles sont la sphère et l'atmosphère de quiconque n'est pas né de nouveau. Combien est grand le nombre de ceux qui y vivent, qui s'y agitent! Ils ne savent pas, et ils aiment à ne pas savoir que leur sphère est ténèbres, que leur atmosphère est viciée!... Mais, *la lumière est venue au monde*, — Jésus-Christ a dit : « *Je suis la lumière du monde!* » Et quelle est la parole que cette lumière fait briller et rayonner tout d'abord, quelle est la prédication que fait entendre Christ, la lumière?

« Hommes, vous êtes tous ténèbres! Vous vivez au sein des ténèbres, et devant Moi est ténèbres tout ce que vous recherchez et obtenez; tout ce que vous pensez et tout ce que vous faites — sans Moi et hors de Moi, il n'y a point de lumière : Je suis la lumière, — la lumière du monde; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie! »

Non, Dieu n'a pas voulu que nous restassions dans les ténèbres. Il nous a donné une lumière grande et glorieuse, plus éclatante et plus bienfaisante que le soleil : Christ est venu au milieu de nous, à l'aide de sa doctrine

unique de salut, à l'aide de sa prédication de la justification par la foi, Il a convaincu de péché et de condamnation toute propre justice chez l'homme ; et Il a mis en évidence la justice qui est en Lui, en rédemption éternelle à tout croyant. Là où Christ est reçu, les idoles tombent toutes ; là où Christ se trouve, le péché, qui veut avoir l'apparence de la justice et de la vertu, est repris et condamné. Dans tout cœur où vit Christ, toutes les pensées sont manifestées, même celles qui jusqu'alors s'étaient cachées ou dissimulées le plus profondément. Ce qui jusqu'alors passait pour « bon, » est reconnu n'en être que le simulacre [1].

Tous les fruits de l'hypocrisie et du mensonge, eussent-ils longtemps porté devant le monde les noms de vertu, de ferveur, de piété, sont alors taxés à leur valeur, ou plutôt laissés à leur inanité, — car de la valeur, il n'y en eut, il n'y en a pas selon Dieu... « OEuvres mauvaises ! » Là où est et vit Christ, il n'y a de « bon » que ce que Christ lui-même produit, ce qu'Il vivifie et sanctionne par son Esprit. Là où Christ apparaît avec son Esprit, il faut que chacun de ceux qui passaient pour les meilleurs et les plus fidèles se résigne à s'entendre dire : « Tu es ce que tu as toujours été, — tu es pécheur, et tes œuvres sont mauvaises. Elles ne peuvent être que mauvaises, et elles le resteront jusqu'au jour, jusqu'à l'heure où tu te convertiras. Il te faut naître de nouveau, et croire — croire, purement et simplement en mon nom ! Je suis, moi seul, ta justice ; laisse-moi agir pour toi ; abandonne-toi à moi pour tout ce qui est « œuvre. » De ce que tu fais, toi, il ne peut procéder qu'adultère et que

[1] *Splendida vitia !* Augustin.

larcin, que désobéissance et que faux témoignage, qu'idolâtrie enfin et qu'iniquité de tout genre! Revêts-toi de moi, tel que te voilà, et tu auras, en moi et par moi, vie, justice, sanctification, — toutes les œuvres de la sanctification, de la justice, de la vie, l'*accomplissement* de toute la Loi; et il n'y aura plus alors de condamnation pour toi. Crois en mon Nom, crois en mon Nom!...»

A l'ouïe de cet appel, à la vue de cette lumière, les hommes croient — pour un temps. Quelques-uns, sans doute, rejettent cette lumière à l'instant même; mais d'autres la suivent, et ils la vantent avec ardeur; mais bientôt ils changent de sentiment ou d'avis. La vertu, cette idole si chère et si belle, ne devra pas être dédaignée tout à fait. Il ne se peut que l'homme se dépouille à un tel point! Comment donc! Mais il serait nu; il lui faudra bien, pour se revêtir, pour se présenter honorablement, garder quelque chose de ses anciennes bonnes qualités et de ses œuvres méritoires. La vie! C'est bien; mais enfin l'homme a le droit de se la procurer, tant soit peu, à son compte et de son propre fonds! Et l'homme... après avoir entrevu la lumière, et l'avoir saluée de loin, s'en détourne: il s'arrête à penser qu'il l'a en lui-même! Il n'est que ténèbres, et il s'imagine, hélas! et il dit, qu'il y a bien assez de clarté de salut en lui! Il lui semble qu'il y a « exagération » en tout ce qu'il a entendu de Christ. Il ne comprend, il n'avoue pas que Christ seul *est* la lumière, que seul il *est* la Vie; et il ne veut pas que ses œuvres à lui soient appelées mauvaises. «Mauvaises, mes œuvres? Mais, je suis un homme juste, moi! O Dieu! je te rends grâces...» a dit le pharisien (Luc XVIII, 11).

« La Parole de Dieu est vraie, sans doute; mais je suis vrai aussi; la Parole a son prix, je le sais; mais j'ai le

mien, et... » et il s'en va, décorant du nom de pureté ses pensées d'adultère, du nom de probité ses indélicatesses, du nom de piété ses actes d'hypocrisie. — « L'orgueil les environne comme un collier, et un vêtement de violence les couvre (Ps. LXXIII, 6) [1]. »

Qu'arrive-t-il? Par leurs contradictions, les hommes dont la pensée et le langage sont cités ici s'attirent la condamnation; ils rejettent et repoussent la lumière, et, avec tout l'infernal aplomb que donne à leur cœur cette séduction d'eux-mêmes, ils aiment mieux les ténèbres. *Or c'est ici le sujet de la condamnation!*

Dieu a fait ce qu'il devait et voulait faire; il sera trouvé juste, Lui, dans toutes ses voies et dans tous ses jugements. Il a fait venir la lumière au monde. Il n'aura point à prononcer *dans l'avenir* un arrêt contre les œuvres des hommes; cet arrêt est déjà prononcé. Les hommes se sont jugés eux-mêmes, jugés et condamnés : puisqu'ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, ils ont bien prouvé « que leurs œuvres étaient mauvaises! »

Que dirons-nous encore? Là où Christ se manifeste, là où la Lumière se lève, tout fuit, tout disparaît. Rien ne subsiste, ne demeure debout, devant la prédication de « la justice qui est par la foi. » Et pourquoi, *rien?* Afin que l'homme soit sauvé *en toute réalité et vérité;* afin que, pour cela, il renonce à tout ce qui serait de la confiance en la propre justice et au savoir-faire du pauvre pécheur; afin que l'homme ne tombe pas et ne s'appuie pas sur la malheureuse pensée qu'à force

[1] Dans la version de Luther il y a : « *Ihr Trotzen muss ein koestlich Ding seyn und ihr Frevel muss wohlgethan heissen.* » Les traductions ont leurs difficultés.

(*Note du traducteur.*)

de multiplier ses œuvres, ou de les reproduire purifiées et amendées, il obtiendra que Christ les approuve finalement, et qu'il acceptera cette justice-là à la place de la sienne ! Christ seul veut *véritablement* notre salut; nous ne voulons, nous, que notre ruine; et lorsque Christ nous découvre et nous fait connaître nos péchés ; lorsque nous voyons comment, devant sa face et à sa Parole, nos péchés deviennent plus nombreux toujours et plus grands, et comment même ce que nous estimions avoir de plus précieux et de meilleur, *ne tient pas* en sa présence, gardons-nous bien de nous laisser aller au désespoir, et de nous écrier lamentablement : C'en est fait de mon salut!... Humilions-nous plutôt sous sa main puissante et sous sa parole de condamnation ; souffrons avec calme qu'il brise le travail de notre piété toute en œuvres, même celui que nous tenions en la plus haute considération (celui-là surtout), et sachons dire : Christ, mon Prophète, me frappe ; ce m'est une faveur (Ps. CXLI, 5) ! Oui, une faveur ; car il me frappe, afin que je sois sauvé par Lui, que j'aie et que je garde ma justice en Lui ; qu'en Lui je sois « accompli en toutes sortes de bonnes œuvres (Hébr. XIII, 21)! » Il me frappe, afin que, détaché de moi-même et y renonçant, j'entre et je vive en Lui devant Dieu.

Ah ! quand nous pourrons parler ainsi, nous aimerons mieux la lumière du salut que les ténèbres du péché, quand même il nous faudrait nous accuser d'avoir longtemps préféré ces ténèbres et, hélas ! de les préférer quelquefois encore. Là où retentit l'aveu : « J'ai péché ! » — retentit aussi la bonne parole : « Tes péchés te sont pardonnés ! » Et quiconque est « né de Dieu » aimera mieux la lumière que les ténèbres. Les ténèbres ! Elles

lui font peur, elles lui font mal : il *ne peut* plus y vivre. Toute créature qui a vie en elle-même aspire à l'air vital, à la lumière ; et Celui qui s'appelle et « le Père des lumières » et « le Père des esprits, » ne laissera pas sans satisfaction ces aspirations de vie ; il ne permettra point qu'elles soient étouffées, stériles !...

III.

Nous avons à voir maintenant la conduite tenue par les inconvertis.

Elle est parfaitement décrite dans ces paroles : « *Car quiconque s'adonne à des choses mauvaises* (ou plus littéralement : « FAIT, PRATIQUE *des choses mauvaises*), » *hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient censurées.* »

Que fait, que pratique l'inconverti? « Des choses mauvaises, » nous dit le Seigneur. Il s'adonne à ce qui est mal ; il s'applique à des œuvres qui offensent le Seigneur, qu'il n'a point ordonnées, et dont il nous commande de nous abstenir. — L'inconverti ne s'attache point aux choses qui durent, qui survivent au temps, ayant en elles un germe d'éternité. D'un cœur « vagabond et fugitif, » il est agité et incertain en toutes choses. Quand il est repris, il raidit son cou (Prov. XXIX, 1). Souvent aussi il condamne de sa propre bouche les choses auxquelles, dans le fond de son cœur, il rattache son salut, auxquelles il a renoncé cent fois, mais auxquelles il est retourné de nouveau. Il lui importe beaucoup, à ce qu'il croit, d'être sauvé ; mais ce qui ne lui importe nullement, c'est d'être *vraiment* juste selon

Dieu, et juste envers le prochain. Son âme n'a jamais eu soif du Dieu vivant. Jamais, il n'a eu la ferme intention de se donner, corps et âme, au Seigneur pour être parfaitement justifié, sanctifié, racheté. Il ne voudrait, pour rien au monde, être condamné : Christ doit donc lui servir de souverain Sacrificateur; mais il ne se soucie pas de Christ comme de son Prophète, comme de son Roi.

Lui arrive-t-il de voir l'une de ses œuvres se fondre, se réduire à néant dans ses mains, vite il recourt à une œuvre nouvelle ! Il en a toujours de prêtes. Il lui faut l'action, l'agitation; — il lui faut faire le maître, l'homme puissant et libre, quoiqu'il ne se fasse pas faute de dire qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien, qu'il ne s'appuie point sur ses œuvres. Il parle de salut et de foi, de Christ et de vie en Christ, mais il n'interrompt point ses débauches, ni ses gourmandises et ivrogneries, ni ses larcins et cupidités; il est rongé d'envie et de convoitises; et il s'efforce d'établir, dans sa vie, un accord entre Christ et Bélial. Il est tantôt tout au ciel, tantôt tout au monde. Le ciel ! il désire bien le posséder un jour, mais il désire surtout ne pas perdre le monde; et, sévère envers tous, il est plein de débonnaireté et d'une lâche indulgence pour lui-même.

Le manque de conséquence et de rapport entre ses paroles et sa conduite, il s'en rit. Il emprunte à la lumière et à la vérité tout juste ce dont il pense avoir besoin pour couvrir ses travers et ses méfaits. Il n'est pas pénétré de la sainte science de se condamner sincèrement et sérieusement lui-même; il trouve toujours quelque chose à excuser, que dis-je ? à vanter et à exalter en lui; et il n'en appelle à l'Écriture que pour déclarer excellentes

ses œuvres et ses voies. Certes, il hait la lumière. Il a une lumière à lui, qu'il tient pour la bonne, et celle-là il l'aime. Mais la Lumière « véritable » qui lui manifeste ses péchés, il la hait au fond de son cœur; et chaque fois que cela lui est loisible, il fait bien voir, par ses actions et ses paroles, qu'il la hait. Il la hait comme Caïn haïssait son frère Abel, le roi Achab Michée le prophète, le général Joab David, son roi et son bienfaiteur. Il hait la Lumière, comme les papes et les moines haïssaient et haïssent encore Luther et Calvin, — comme tout ce qui n'est pas régénéré, tout ce qui est encore asservi à la propre justice, a haï de tout temps et haïra jusqu'à la fin des temps la parole de Christ, la parole de la Grâce, de la grâce gratuite, souveraine et libre, et de la justification par la foi seule!... Il hait la Lumière, il la dédaigne, il se met au-dessus d'elle. — Il veut être sauvé, sauvé même par la foi, mais par la foi aidée, enrichie de ses œuvres à lui; sauvé par grâce (soit, dit-il, *par grâce*; laissons subsister le mot!) — mais avec l'appoint de son travail et de ses mérites! — Quiconque donc s'adonne à des œuvres mauvaises, quiconque est comme enfoui dans son travail de propre justice, déclare par là même qu'il n'a pas besoin de grâce; il méprise les richesses des compassions et des gratuités de Dieu; il fait semblant de les ignorer, et — il ne vient pas à la Lumière; il ne vient pas à Christ, à la vie, à la vraie vie, à celle qui est « nouvelle » en Christ! Il aime le péché, le monde, la possession et la jouissance des choses actuelles, sensuelles; il a son ventre pour dieu, et la gloire qui vient des hommes pour béatitude. Il *ne veut* se séparer d'aucune des passions et convoitises dans lesquelles il est enlacé, et ne point se convaincre qu'il nous faut renon-

cer à tout ce qui déplaît à Dieu, et apprendre à couper les membres qui font broncher. Ce qu'il veut, lui, c'est un Christ pour la chair; le Christ du cœur, et qui purifie le cœur — il le repousse! Quand un homme vient à la Lumière « véritable, » toutes ses iniquités lui sont manifestées, et il lui faut y renoncer décidément; mais *renoncer!* on ne veut pas! On ne veut pas voir ses œuvres jugées et condamnées; et puisque la Lumière les jugerait, les condamnerait, on craint, on fuit la Lumière! On aime tant n'être pas troublé [1], rester tel qu'on est, et faire jusqu'au bout tout ce qui plaît! On refuse de se laisser reprendre comme injuste; on persiste dans l'injustice, mais on persiste aussi à vouloir être sauvé! Or, comme la Lumière a dit (2 Tim. II, 19) : « *Quiconque invoque le nom de Christ, qu'il se retire de l'iniquité* ; » ou, plus exactement : « *Qu'il soit trouvé avoir abandonné l'iniquité*, » — on aime mieux se détourner de la lumière, et rester dans les ténèbres.

Comme Adam fuyait la lumière, de peur que ses œuvres ne fussent censurées; comme des enfants qui ont désobéi à leur père fuient son visage, ainsi l'homme naturel fuit la Lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises. Et que dis-je? l'homme naturel! L'homme régénéré même la fuit encore quelquefois, car il lui est jusqu'à la fin difficile de se voir privé de toute gloire, et sans œuvre aucune. Il la fuit, la Lumière, mais il ne saurait la *haïr;* loin de là, son âme aspire en toute vérité à la Lumière, afin que celle-ci dissipe toutes ses ténè-

[1] *Malo hunc*, aimait à dire l'illustre Erasme, le type des quiétistes rationalistes et charnels, *malo hunc, talis qualis est, rerum humanarum statum, quam novos excitari tumultus.*

(*Note du traducteur.*)

bres. Il se met aux pieds de son Dieu, se décharge *de tout* sur l'Éternel, et s'écrie : O Dieu fort ! Sonde-moi et considère mon cœur, et rends-moi tel que tu veux que je sois et que je demeure devant Toi !...

IV.

Qu'à ceux qui sont tels que nous venons de dire la victoire est promise et acquise, tandis que celui qui vit de propre justice ne prospère point, — le Seigneur nous l'assure en ces paroles-ci, les dernières que nous ayons à méditer : « *Mais celui qui s'adonne à la vérité,* » — ou plutôt : « *qui fait la vérité — vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites selon Dieu.* »

Il y a un trait de caractère commun à tous ceux qui sont sauvés : ils s'adonnent à la vérité, *ils font la vérité*. Sans cesse ils se demandent, non sans une sérieuse inquiétude (Ésaïe XLIV, 20) : « Ce qui est dans ma main droite, n'est-ce pas un mensonge? » et, sans cesse, ils craignent de ne pas faire la vérité. Ils sont fidèles envers eux-mêmes, et ils agissent sans fraude. Même avant leur conversion, ils ne peuvent point pécher comme ceux qui périssent : ils se sentent souvent repris, et leur cœur est contraint de s'adresser et de s'ouvrir à Dieu. Il y a des soupirs en eux, un mystérieux travail ; il y a le sentiment d'être chargé, une componction, une soif de salut qui, souvent refoulée, revient toujours. Ils goûtent et voient quelque chose des biens célestes avant même de connaître Dieu. Ils s'adonnent à la propre justice et s'attachent à je ne sais combien d'œuvres char-

nelles, — sans doute; mais ils ne le font pas dans l'intention d'être ainsi eux-mêmes leur sauveur : ils le font dans l'espoir de trouver ainsi *le* Sauveur.

C'est le Seigneur que leur âme désire, lui seul; et quand ils l'ont trouvé, les détresses de leur cœur s'augmentent pour un temps : ils ne sont pas encore «assurés» que leur travail soit *de vérité*. Parce qu'ils veulent la vérité, ils sont exposés aux nombreux assauts du monde, du démon et de leur propre cœur; ils ont besoin d'être constamment fortifiés par la main de leur Dieu, d'être consolés et scellés par l'Esprit de Dieu. Ils ne cessent de s'accuser devant le Seigneur; ils se condamnent, eux et leurs œuvres, et ne veulent voir *justifié* que leur Dieu, le Dieu de leur salut. Ce qu'il leur faut par-dessus tout, ce sont des paroles de salut; ce qu'ils cherchent, c'est Christ seul, Christ crucifié; — la justice dont leur âme a faim et soif, c'est la seule justice de la foi ! Ils ne peuvent plus vivre sans sanctification, et lors même qu'ils ont trouvé Jésus, leur sainteté vraie et éternelle, ils tremblent encore devant l'enfer; ils craignent de ne pas l'avoir trouvé encore !

La race élue de Dieu n'est pas une race menteuse. Ceux qui en sont réellement, se manifestent avec *tous* leurs péchés et avec *toutes* leurs infidélités; ils ne cachent, ni à eux-mêmes ni à autrui, combien ils sont pécheurs, mais ils veulent la grâce, la miséricorde, — la vérité de Dieu. La vérité ! Voilà leur fondement et leur terrain. *Leurs* œuvres sont mauvaises : il leur faut des œuvres bonnes, et, à cette fin, ils cherchent Christ, le souverain Sacrificateur, pour qu'Il soit aussi leur prophète et leur roi. — Ils cherchent avec ardeur, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé — trouvé, non une justice

à eux, mais Celui qui seul peut les sauver. Tout est troublé, agité, en eux, mais le cœur et toutes les fibres et toutes les parties du cœur soupirent après Dieu, après la vie et les consolations de Dieu, après sa justice, après sa bénédiction et son puissant secours, après son éternel salut. Il leur faut un chemin frayé, la voie droite pour arriver au cœur de Dieu, — le chemin dans un sang qui les justifie et qui les purifie de tous péchés. Ils détestent tout autre chemin, quoiqu'ils aient suivi longtemps un autre que celui qui seul est bon. Maintenant encore ils s'égarent quelquefois; ils prennent des traverses, ils font fausse route; ils s'appliquent à maint labeur pénible, — mais tout cela d'un cœur droit, et dans le désir que ce cœur se remplisse du Dieu vivant, et que la soif qu'ils ont de Lui soit apaisée. Quand Dieu met devant eux leurs sentiers obliques et leurs péchés, ils les condamnent d'un cœur sincère; tout est affaire de cœur chez eux: c'est une *affaire de cœur* que l'arrêt de condamnation qu'ils prononcent contre leur cœur rusé et malin, et leur plus grande sincérité est d'avouer qu'ils ne trouvent pas de sincérité en eux. Ils en ont d'autant plus soif du Dieu vivant; et ainsi ils sont des hommes selon le cœur de Dieu, même là où ils ne savent encore rien de clair et de certain au sujet de l'Évangile, quand ils n'ont pas encore contemplé de leurs yeux le roi de Salem, ni trouvé le véritable repos. Il leur arrive de pécher — ah! plus grièvement peut-être que ne pèchent des enfants de ce siècle; mais ils ne persévèrent point, ils ne peuvent demeurer dans le péché. Partout où est la vie, quand une chute a eu lieu, il y a relèvement. L'âme aussitôt soupire et se lamente; des lieux profonds de sa tristesse elle invoque l'Éternel; et elle l'invoque jusqu'à

ce que l'Éternel se tourne, revienne à elle, et lui dise : « Je suis l'Éternel, qui te guérit ! » ... Tout le travail de leur propre justice, de cette justice que dans la suite ils ne pourront que rejeter, procède pourtant d'une source tout autre que chez les irrégénérés. Qui s'adonne au mensonge ne cherche que sa gloire à lui ; mais quiconque s'adonne à la vérité, quiconque *fait* la vérité, ne se recherche point soi-même : il ne veut trouver que Dieu, que Christ, que miséricorde et grâce. Qu'importe que d'abord toutes choses semblent, à cet égard, contraires aux règles, aux précédents, aux usages reçus : pourvu qu'on veuille recevoir et faire la vérité, *l'ordre* se fera. Il arrivera ce qui est arrivé, suivant le récit du chapitre X des Actes, au centenier Corneille. C'était un homme dévot et craignant Dieu, avec toute sa famille ; il faisait aussi beaucoup de largesses au peuple, et priait Dieu continuellement. Et quoiqu'il donnât beaucoup d'aumônes, et qu'il ne cessât de prier, il ignorait ce qu'il devait faire. Mais il s'adonnait à la vérité. Il était consciencieusement en souci de remplir la volonté du Seigneur, d'être affranchi de ses péchés, d'avoir le repos de son âme et la paix en Dieu. Et... n'est-il pas venu à la Lumière ? N'a-t-il pas été manifeste que ses œuvres étaient faites en Dieu ? Pourquoi était-il dévot et craignant Dieu ? Pourquoi faisait-il beaucoup d'actes de charité, et priait-il continuellement ? S'il avait été jaloux et fier de ses œuvres, et qu'il se fût tenu justifié par elles, il aurait dit : Je fais ce qui m'est commandé ; Dieu peut-il exiger davantage ? Je suis dévot et craignant Dieu : qui osera me dénier le salut ?... Non, il n'était pas fier, pas jaloux de ses œuvres ! Non, il ne pensait pas qu'elles constituassent sa justice devant Dieu !

Il ne se tenait pas quitte envers la Loi : ses péchés étaient devant lui, l'accusant, le condamnant. Il cherchait un garant pour son âme — l'Homme à qui il pût se confier et s'abandonner pour être justifié et sauvé ; et, ainsi, il vint à la Lumière, et ses œuvres furent manifestées comme étant faites en Dieu. Car, un jour, environ sur les neuf heures, un ange de Dieu vint à lui, et lui dit : Tes prières et tes aumônes sont montées en mémoire devant Dieu. Maintenant donc envoie des gens à Joppé, et fais venir Simon, qui est surnommé Pierre ; c'est lui qui te dira ce qu'il faut que tu fasses. — Et qu'apprit le lendemain Corneille de ce Simon Pierre ? Que dut-il *faire*, à entendre l'apôtre ? L'apôtre dit : « *Tous les prophètes rendent ce témoignage à Jésus, que quiconque croira en Lui recevra la rémission de ses péchés* PAR SON NOM !... »

Mes bien-aimés ! Voilà, j'ai fini mes sermons sur Nicodème.

Le Seigneur qui a dit à Nicodème les paroles saintement sublimes que nous avons méditées, — il est vivant, il vit et règne à la droite du Père. Ses paroles sont demeurées et elles demeureront. Elles ont agi et elles agiront à salut, aussi longtemps qu'il y aura des âmes qui ont besoin d'être consolées, scellées, ramenées. Et que toute âme qui désire la vérité, et qui ne désire qu'elle, renonce courageusement à tout ce qui lui est propre, à son nom et à tout nom propre ; qu'elle ne s'arrête pas à se demander si elle a, jadis et jusqu'à ce jour, bien ou mal fait en toutes ses manières d'agir, mais qu'elle croie, — qu'elle *croie* purement et simplement ! Qu'elle croie, et il se trouvera que la vérité l'a affranchie, et il sera manifesté que ses voies et ses œuvres, quoique attaquées et calomniées par toutes les puissances de l'enfer,

avaient leur fondement en Dieu, et étaient faites en Lui. Dieu enseignera à cette âme le secret de sa sagesse. Le mot de ce secret, la clef de cette sagesse est CHRIST, et l'expiation par le sang de Christ. C'est dans ce sang que le pécheur devient pur comme la neige ; c'est dans cette expiation qu'il y a sainteté parfaite. Celui qui entre dans ce sanctuaire-là est certainement régénéré, et il dira du fond de son cœur : Il faut qu'Il croisse, et que je diminue ; Il est mon garant, mon Goël, mon Tout à toujours ! — Rien pour moi, tout pour Lui, et que SON NOM soit béni éternellement ! Amen.

IX [1].

CONCLUSION.

> Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui?
> (ROM. VIII, 31.)

« *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il charge sa croix, et qu'il me suive!* » — C'est là une parole de notre Seigneur Jésus-Christ.

Où arrive-t-on en suivant Jésus?

On arrive, à travers mille peines ou mille choses qui semblent être des peines, à une joie ineffable et glorieuse. Qu'en suivant le Seigneur, nous ayons à traverser des chemins frayés ou non frayés, des angoisses et des souffrances, des dangers et des douleurs de mort, — qu'importe? Il ne nous abandonnera point, Lui qui a pris sur Lui tout ce qui nous regarde, qui a pris à sa charge tout notre fardeau! Jamais, si en effet nous

[1] Prononcé le 12 novembre 1848.

sommes à Lui, fondés en Lui, pour le temps et pour l'éternité, jamais quelque chose d'essentiel, de vraiment nécessaire nous manquera-t-il? Est-ce que le lacet que maint oiseleur d'enfer tend à nos pieds pourra nous retenir? Les filets du péché et de la mort pourront-ils nous entraîner? Les détresses de l'âme et du corps pourront-elles nous abattre, si *nous avons* le Seigneur, si nous sommes unis au Dieu de l'alliance éternelle, à notre Dieu fidèle qui nous dit : « Demandez-moi, et suivant ce que j'ai juré en ma fidélité, je vous donnerai gratuitement toutes choses, je serai votre Dieu, et vous serez mes fils et mes filles?...

Le Dieu vivant ne peut jamais ni haïr ni délaisser son héritage. Il est impossible que celui qui s'est abandonné, corps et âme, au Seigneur pour être justifié, sanctifié, parfaitement sauvé, n'entende dire au Seigneur cette parole de grâce : QU'IL TE SOIT FAIT SELON TA FOI!

La foi! Elle est sans doute, de temps à autre, rudement éprouvée; mais la victoire est certaine. Est-elle certaine, en effet ; entrons dans le sanctuaire, écoutons ce que dit la Parole de Dieu.

Le monde ne peut ni ne veut comprendre qu'il soit donné à l'homme de *vivre* d'autre chose que de pain. L'homme à propre justice ne conçoit pas qu'il y ait devant Dieu une autre justice que celle des œuvres. Le moraliste ne consent pas à admettre que la sanctification (cette *vraie* morale) n'est pas en notre pouvoir. Qui n'a point l'Esprit ne sait rien de ce que c'est que d'être conduit par l'Esprit et marcher dans ses voies ; mais il se fie à son esprit propre, individuel, à sa force et à sa volonté à lui. Qui n'est pas né de Dieu ne sait ce que veut dire se charger de sa croix chaque jour ; mais

il met sa confiance aux richesses, à la vigueur de son corps, à la vivacité de son intelligence. Et tous ceux-là haïssent et attaquent la foi. Aussi, quiconque aspire au Dieu vivant est toujours en lutte, il se voit incessamment exposé à toutes sortes d'épreuves et de tentations renaissantes. Rien de ce qu'il entreprend ne semble prospérer; on dirait que son feuillage est flétri et que le nom de sa demeure est : désert, désolation, dénûment! Et pourtant... il ne cesse d'aspirer à Dieu, il ne se lasse de soupirer après Lui et de n'attendre que de Lui le salut. Le monde, le démon, le pauvre faible cœur ne cessent, de leur côté, de vanter le croyant pour obtenir de lui qu'il renonce à sa foi en la seule justice qui vaille devant Dieu. Tout ce qui est sensible et visible le menace de ruine, lui fait penser qu'il périra, mais il espère contre espérance, il espère pour « toutes choses » en son Dieu. Son espoir sera-t-il déçu? Et quoiqu'il ne voie point de secours devant lui, le fondement sur lequel le voilà posé envers et contre tous, — ce fondement est-il bon?...

« Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec Lui? »

Le chapitre VIII^e^ de l'Épître de Paul aux Romains n'est pas ce qu'on dit d'habitude : un chant de triomphe, le chant du cygne. Non. Ce chapitre nous donne les pensées et les paroles d'un homme qui semble à bout de toute ressource et de toute consolation, en butte aux plus violentes épreuves, mais qui, les yeux fixés sur l'amour de Dieu, tend et arrive, malgré toute la résistance de la chair et du sang, et des choses visibles et invisibles, à la grâce de Jésus-Christ. Celui

qui est né de nouveau a besoin d'un Rédempteur vivant et d'une justice *vraie* : il croit en un Dieu qui n'est manifesté et rendu sensible à l'âme que sous la forme et la figure du Crucifié; en un Dieu que le monde méprise et rejette! Il ne recherche et ne retient d'autre justice que celle qui est parfaitement véritable selon la Parole de la foi : aussi n'est-il jamais reconnu, avoué par ceux qui marchent selon la chair. Le diable ne se lasse pas de trouver en lui toutes sortes de choses condamnables. Ceux qui s'adonnent et qui se confient aux œuvres ne cessent de chercher à le faire déchoir de sa sûre et forte position, de son excellent lieu de refuge; ils l'attaquent avec la loi, — avec une loi qui enfante le péché, qui donne la mort! Et cette loi, subsistant (encore toujours, hélas!) dans les membres du régénéré, l'attaque, elle aussi. Ceux qui ne savent ce que c'est que « la chair » ne veulent pas laisser vivre dans le régénéré le Christ venu en chair; et ceux qui s'appuient sur leur force propre et qui prétendent qu'il est indispensable qu'ils fassent, eux, quelque chose outre ce que fait la grâce ou après que la grâce a agi; ceux qui ne peuvent se décider à renoncer à leur volonté, à leurs propres œuvres à eux, — ils se coaliseront continuellement pour mettre en suspicion, par toutes sortes de médisances et de calomnies, l'onction qui repose sur les saints. Tout ce qui l'environne poussera le régénéré à faire naître en lui le désir de vivre de nouveau selon la chair, et d'adopter le culte que la chair aime et prescrit, — cette chair qui résiste à Dieu et à l'éternelle grâce de Dieu! Toutes les puissances visibles et invisibles viendront et reviendront lui tenir des propos tels que ceux-ci : « Tu es un enfant de Dieu : com-

» ment se fait-il alors qu'au lieu de pain tu n'as devant
» toi que des pierres? D'où vient cette nuée de tribula-
» tions? D'où viennent toutes ces douleurs externes ou
» internes qui t'enveloppent? Pourquoi es-tu accablé de
» souffrances, comme si tu n'étais né que pour souffrir?
» Tu es un enfant de Dieu : d'où proviennent donc tes
» angoisses? Tu ne cesses de dire que ton attente est, par
» la foi, en l'Éternel ton Dieu, et que tu espères contre
» espérance, mais rien de bon ne t'arrive. Tu répètes
» que ton Dieu viendra, mais voici....., il y a bien du re-
» tardement! Et puis, pourquoi n'es-tu pas *constamment*
» en paix? Un enfant de Dieu *croit* toujours et partout :
» tu te plains et tu doutes si souvent! Un enfant de Dieu
» chante et tressaille d'allégresse : tu ne te lasses pas de gé-
» mir! Eh quoi! ton cœur n'est-il donc pas plus ferme?
» Mais, si tu es un enfant de Dieu, tu devrais avoir une
» foi forte comme un mur de granit. Tu n'es pas capa-
» ble d'un acte de quelque valeur. Et les passions! Celle-
» ci, celle-là, cette troisième!... Ces passions qui te font
» la guerre et auxquelles, il est vrai, tu la fais aussi, au-
» raient-elles encore quelque pouvoir, quelque droit sur
» ton cœur, si tu étais un enfant de Dieu? Va, tu sais
» bien que ta fin ne pourra être bonne. Tu vois bien
» que ton *chemin de foi* n'est pas le chemin de la sainteté;
» sans cela tu serais saint et irrépréhensible. Tu n'es pas
» élu; appelé peut-être, mais point élu. Tu ne peux
» l'ignorer : *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Tu
» n'as pas la véritable justification, car il n'y a aucun
» fruit de justice en toi; tu feras misérablement nau-
» frage à la fin, et tu seras couvert de confusion avec
» toutes tes prétendues espérances. Si pourtant ta foi est
» vraie et de bon aloi, pourquoi *ton* Dieu ne t'est-il pas

» plus puissamment en aide? Pourquoi t'abandonne-t-il » ainsi? Pourquoi, enfin, ne parviens-tu pas à sortir de » ta misère, à être délivré de tes détresses?... »

Voilà les assauts que le démon, que la chair et le sang livrent sans relâche aux élus. Et leur position dans le monde, quelle est-elle? Aux yeux du monde, ils sont insensés, faibles, ignobles, méprisés. Qu'ont-ils à montrer? Le monde, lui, a une sainteté; il a abondance, surabondance de bonnes œuvres; il a la sagesse et le pouvoir, des honneurs et des biens. Eux, au contraire, n'ont que leurs péchés, que des tribulations de tout genre; chaque jour leur apporte ou menace de leur apporter une peine; ils semblent être particulièrement visités de Dieu et affligés; ils souffrent l'angoisse ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril; ils sont regardés, de tous et de chacun, comme des brebis destinées à la boucherie, et se voient livrés aux plus effrayants dangers de mort. Eh bien! est-ce que le démon et le monde, est-ce que la chair et le sang, est-ce que les gens de la chair n'ont pas mille fois raison, quand ils prétendent que les enfants de Dieu sont... des enfants perdus? N'avoir pour soi que péché, faiblesse, dénûment, langueur, et ne pouvoir montrer à côté de tout cela *que la foi*, et encore une foi qui n'est que comme un roseau froissé, — n'est-ce pas une incroyable folie? Et n'y a-t-il pas arrogance à attendre son salut de Dieu alors qu'on ne voit devant soi que mort et ruine?...

Arrogance, folie! Allez, dites toujours! « Les yeux de ceux qui *voient* ne seront point retenus! » (Ésaïe XXXII, 3.) Qui ne connaît et ne demande d'autre justice que celle qui est de par la foi en Christ, surmontera tous les obstacles, si tenté et si éprouvé qu'il soit, et eût-il de-

vant lui des portes d'airain et des barres de fer. Le Saint-Esprit qui lui a été donné le fera passer par-dessus toute chose visible jusqu'au sein même de son Dieu; cet Esprit fait qu'il se pose et qu'il reste posé sur Christ comme sur son unique fondement; et engagé dans la lutte, il repoussera finalement, il détruira au nom de l'Éternel (Ps. CXVIII) tous ses ennemis; il les repoussera et les détruira par la confession de la foi, et en retenant ferme sa confiance au Seigneur, son espoir en Celui qui est véritable et qui tient fidèlement sa parole!

Cet espoir et cette confiance se trouvent chez tous ceux qui sont nés de Dieu; cette confiance et cet espoir ont leur racine dans le plus profond du cœur et se manifestent avec courage lors même que ce qu'il y a d'*humain* en eux tremble et se lamente; alors surtout que tout salut, pour le corps et pour l'âme, pour le temps et pour l'éternité, semble enlevé. Or, cette assurance du cœur au sein de l'angoisse, du tremblement et de la lamentation, — elle est admirablement exprimée dans ces paroles de l'apôtre :

« LUI QUI N'A POINT ÉPARGNÉ SON PROPRE FILS, MAIS QUI L'A LIVRÉ POUR NOUS TOUS, COMMENT NE NOUS DONNERA-T-IL POINT AUSSI TOUTES CHOSES AVEC LUI? »

Ces paroles nous sont depuis longtemps connues, mes bien-aimés. Il nous a fallu, et il nous faut encore à tous, traverser les tribulations et les douleurs, les épreuves et les tentations qui surviennent à la foi : or, ces paroles-là nous ont-elles *toujours* aidés et consolés? Non, pas toujours! Elles ne nous ont point aidés, point consolés, lorsqu'au jour de l'épreuve nous regardions *en bas;* lorsque nous regardions les vagues qui, passant par-dessus toute digue, menaçaient d'engloutir tout ce que nous

avions ou pensions avoir. Aussi, pourquoi donc regarder en bas? *En haut*, donc, et levons la tête! En haut *toujours!* vous qui avez *une fois* appris à regarder en haut!

Comme le soleil n'est jamais plus brillant qu'après plusieurs jours mauvais, ainsi en ces jours que voilà, et « qui sont mauvais, » les paroles de l'apôtre seront pour nous pleines d'amabilité et de consolation, si nous les laissons arriver à nous dans la vertu de l'Esprit-Saint. Car ces paroles contiennent plus que ne pourrait contenir le testament du plus puissant monarque : elles nous constituent légataires universels du ciel et de la terre! C'est l'entière certitude de l'apôtre, c'est l'entière certitude de toute l'Église de Dieu : « *Dieu nous donnera toutes choses!* » Et en exprimant cette certitude, l'Église détourne son regard d'elle-même pour ne le fixer que sur Christ, et elle dit : *En Christ et avec Christ Dieu nous donnera toutes choses!* » En disant : « En Christ et avec Christ, » elle nomme la source d'où lui arrive et d'où lui arrivera, de par Dieu, tout ce dont elle a besoin : cette source, c'est la grâce gratuite, c'est l'éternelle charité du Père. En fixant ses yeux sur cette éternelle charité, sur cette grâce gratuite, elle n'exclut aucun frère; elle dit : Dieu veut que « tous » nous y ayons part; nous sommes tous les légataires universels de « toutes choses. »

Dans toutes ses détresses et dans toutes ses tentations, l'Église s'attache étroitement à Dieu, et repète son mot d'ordre : « *Dieu nous donnera toutes choses.* » Qui, « nous? » Evidemment tous ceux qui n'ont rien et qui se sentent attristés et angoissés de ne rien avoir. Car, quant à ceux qui *ont*, et qui font entendre fièrement leur : « Nous n'avons besoin de rien, » ils n'attendent rien de Dieu, ils ne demandent pas que Dieu

leur *donne* quelque chose. Mais ceux qui n'ont rien, qui se savent et se sentent pauvres, ils ne sauraient où prendre ce qu'il leur faut si Dieu ne le leur donne. — « *Ne nous donnera-t-il point toutes choses ?* » C'est sous forme d'interrogation que l'apôtre prononce ces paroles. C'est qu'il y a chez l'homme incertitude et doute si en effet Dieu fera ainsi; or, dans l'incertitude, dans le doute, cette demande est semblable au baume qu'on étend sur une blessure. Le pauvre faible cœur, crédule en même temps qu'incrédule, pense volontiers que le Dieu fort ne fait plus les merveilles d'autrefois; et le diable veut qu'on dise aux pierres : « Devenez des pains » — et qu'on se soit en aide soi-même; qu'on ait son recours à l'impiété, et qu'on mette son espoir en un autre nom que le nom de l'Éternel. Il veut qu'on tente Dieu moyennant une foi fausse, tandis que le monde fait, lui, de son côté, toutes les objections possibles contre la foi véritable, et ne se lasse pas de pousser à l'emploi de la force propre et à la confiance en soi-même et aux choses visibles; de faire valoir les entraînements d'un fol orgueil et d'un culte charnel, d'un culte qui ne se fonde que sur les inventions et les prescriptions des hommes. Mais l'essence de la foi, c'est la foi! Quiconque *croit* n'attend de soi nulle chose. Il ne demande pas de récolte à son champ propre : il ne sait que trop que ce champ est inculte et stérile... Chère âme ! Si tu as goûté seulement la douceur de cette parole : « Son nom sera appelé JÉSUS, car il sauvera son peuple de leurs péchés, » tu seras assez illuminée déjà pour ne voir en toi qu'une pauvre âme pécheresse et pour ne voir ton salut que dans le Dieu vivant. Si tu n'as contemplé qu'une seule fois

l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, tu n'oublieras, va! tu n'oublieras jamais tellement la purification de tes anciens péchés, que tu puisses attendre encore quelque chose de tes mains indignes, ou retourner vers ces œuvres mortes dont tu faisais si grand cas jadis. Si une seule fois tu as lutté avec l'Homme du gué de Jabbok (Gen. XXXII), tu n'oseras plus faire le présomptueux, le superbe, car, voici, tu boites de la hanche! Qui a la vie, qui a reçu la vie de la part du Dieu de toute grâce, ne peut que marcher droit et marcher en avant. Il sait bien ce que la loi exige de lui; il n'ignore point quelle est la tyrannie de la chair et du sang; il n'a certainement pas un cœur de pierre ou de bronze, de sorte qu'il ne puisse profondément sentir sa faiblesse, sa pauvreté, sa misère, mais... mais, devra-t-il retourner en Égypte, afin d'y manger « son soûl de pain et de chair » (Exode XVI, 3)? Non. Il lui faut arriver au pays de la promesse, dans la cité dont l'Éternel Dieu est l'architecte. Marcher, arriver! Mais, nous sommes au désert : y a-t-il quelque chose de bon au désert? peut-on y créer quelque chose de permanent? Non. Et celui-là ne cherchera point à rien y créer qui a appris à se reposer de ses travaux, comme Dieu se repose des siens. Mais... d'où viendra la perfection? D'où viendra, en vous, l'accomplissement de ce qui est juste et droit? D'où, la sanctification? Et les bonnes œuvres? D'où viendra la mortification « de vos membres qui sont sur la terre? » Dis-le-moi, ô toi qui n'as que tes péchés! Cette mortification, ces bonnes œuvres, cette sanctification, cette perfection, — il faut, il faut absolument qu'elles se trouvent : où sont-elles? Il n'y a que péché en toi! Tu as raison, Satan! Tu as raison, monde!

Tu as raison, pauvre cœur! Il n'y a que péché *en moi*. Mais, justification, sanctification, parfaite rédemption, délivrance absolue et éternelle de tout mal, je l'ai pourtant! Oui, j'ai toutes ces saintes choses; j'ai en outre tout ce qu'il faut à l'entretien de ma vie, la nourriture et le vêtement, la demeure et l'honneur, femme et chers enfants, du calme et une bonne conscience, du secours en tout temps; tout ce qui est nécessaire pour que mes genoux soient fortifiés (Hébr. XII) et mes pieds préservés de chute; qu'une fin bénie me soit accordée, et que je m'en aille au paradis, certain et heureux d'être réuni à mon Sauveur et à ses saints anges : je l'ai, je le possède! Demandez — toi, Satan; toi, monde; toi pauvre cœur!... demandez et exigez tout ce qui est possible, imaginable, désirable : je l'ai, je le possède, j'en suis assuré à jamais par cette parole : « TOUTES CHOSES! » Je n'ai rien de moi-même, c'est vrai : pressez-moi tant que vous voudrez et cherchez à me pousser à bout, — je regarde à l'Éternel, au Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre, et qui me console en me disant : Je serai ton Dieu! — « *Ne nous donnera-t-il pas* TOUTES CHOSES? » Il *donnera*[1], est-il dit; oui, il donnera *gratuitement* et *miséricordieusement*. Je ne mérite point la justice qui donne la vie; que dis-je? je mérite la mort éternelle. Mais *j'ai* la justice de vie; Dieu me l'impute; il l'impute à la foi. Le salut n'est pas le mérite des œuvres. Où tout est grâce, la grâce seule doit être magnifiée et glorifiée. *Tout* est grâce, en effet. Tout ce qui nous arrive à salut, Dieu nous le *donne par grâce;* et c'est en ses dons de grâce que nous espérons maintenant et toujours. Il

[1] « *Schenken* » en allemand.

saura rompre tous nos liens, absoudre grandement tous ses élus, accusés devant lui, et revêtir de sa royale magnificence tous ceux qui, misérables et nus devant lui, n'attendent que de lui, que de sa grâce, leur vêtement et tout leur salut. N'y a-t-il pas un grand péril en cette attente? L'apôtre a dit : « *Comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec Lui?* » L'Église ne cessera de dire : Il nous donnera TOUTES CHOSES avec Christ. Toutes les choses qui nous sont nécessaires pour pouvoir marcher, durant cette vie, dans les commandements de Dieu, pour nous appliquer à la sanctification et rechercher la justice; — toutes les choses qui se rapportent et qui conviennent à l'entretien et à la conservation du corps, et toute bénédiction et préservation, Dieu ne nous les donnera-t-il pas, après nous avoir *donné* son propre Fils? L'Église ne regarde pas à elle. Son regard est fixé sur Christ seul : Christ est l'héritier du Père et le Roi de l'Église. En Lui elle a son droit et sa force. « Toutes choses » Lui ont été données par le Père. Ce n'est certes pas une parole vaine et vide celle qui nous annonce que toute-puissance est donnée au Fils dans le ciel et sur la terre. Où Christ se montre, où il séjourne et vit, il apporte et fait abonder tous les biens véritables. Il ne peut abandonner ceux que le Père lui a donnés; c'est son bonheur de dire au Père : Me voici avec ceux que tu m'as donnés; — ils sont un signe et un miracle devant le Dieu fort. Aussi, sans Christ nul espoir pour le pauvre, pour le misérable. Sans Christ, il ne peut aller à Dieu, rien attendre de Dieu; sans Christ, il ne peut rien produire. Prenez Christ au pauvre, au misérable, et vraiment les démons seront plus heureux que lui.

Qui est né de Dieu a besoin de la justice de Dieu; —

il lui faut être lavé et purifié dans le sang de Christ. Qui est né de Dieu a soif de vérité; — il lui faut obtenir l'accomplissement des promesses de Dieu. Sans Christ et hors de lui, il n'y a que péché et mort; il n'y a que misère et angoisse; il n'y a que tristesse et désolation. L'Eglise est laide par elle-même et méprisable; elle est misérable et ne mérite que d'être entièrement rejetée; elle est nue et aveugle, muette et sourde, couverte du haut en bas d'infirmités et d'impureté. Sans Christ et hors de Christ, il n'y a que colère et condamnation; il y a le despotisme du péché; il y a absence totale de lumière et d'espérance. Par Adam, notre premier générateur, nous sommes venus sous la loi du péché et de la mort, enfants de la colère, morts dans nos fautes et dans nos péchés; mais nous avons maintenant un autre chef et générateur qui amène la lumière et la vie, la paix et la joie. Où il paraît, la mort et le diable disparaissent; où il se montre, il y a aussitôt rémission des péchés, affranchissement de tous les liens du péché, délivrance de la colère à venir, bon secours durant tout le voyage en Mescec (Ps. cxx, 5); — il y a victoire et salut! Où Christ habite se trouvent toujours tous les biens célestes. Le Père des miséricordes a voulu qu'à ce monde perdu une année de bienveillance, de grâce, fût préparée, et qu'il eût un roi de justice, un prince de paix éternelle. Ne bénira-t-il pas le règne de son Oint? Sous le sceptre de son Jédidja (2 Sam. xii, 25), du Chéri de l'Eternel, l'argent et l'or ne seront-ils pas aussi abondants dans sa Jérusalem que les pierres? Les cèdres ne seront-ils pas aussi abondants que les figuiers sauvages qui sont dans la plaine? (2 Chron. i, 159.) — Considérée en elle-même, l'Eglise est perdue; les cordeaux du sépulcre la retiennent; elle demeure où

habite le péché ; la mort la possède ; et... c'est elle précisément que Dieu a voulu adopter comme sa fille bien-aimée. Il l'a élue par pure affection. Il lui donne son propre Fils pour époux fidèle et cher à jamais ; et ce que Dieu a joint ainsi, le monde, le démon, la mort, ne doivent point le séparer. Est-il pauvre l'Epoux de la fille bien-aimée ? Est-ce que Dieu a un Fils pauvre ? Après avoir donné son Dieu, n'avait-il plus rien à *donner?* Lui, le Fils, suffit pleinement sans doute ; et du moment où nous l'avons, Lui, nous avons « toutes choses, » dussions-nous toute notre vie n'avoir à manger que du pain de larmes et n'avoir d'autre boisson que de l'eau d'angoisse. Avec Christ, dit l'âme qui n'a d'autre consolation que Lui, avec Christ, je traverserai vaillamment et victorieusement la faim et la nudité. Toutefois Christ n'est pas si pauvre, et notre Père qui est aux cieux n'est pas pauvre non plus. Il a fait, Seigneur tout-puissant, les cieux et la terre. Il s'est formé un peuple qui soit zélé pour sa gloire, qui contemple son salut et qui fasse l'expérience, au jour le jour, que la rédemption est en abondance par devers Lui. L'or et l'argent lui appartiennent. Il est le juge suprême ; qui intentera accusation contre les élus de Dieu ? C'est Dieu lui-même qui les justifie. Quelle détresse pourrait jamais surmonter ses pauvres, à lui, ses misérables, puisqu'il a arrêté qu'en « toutes choses » ils seraient vainqueurs et plus que vainqueurs en Celui qui les a aimés ! Le Père a tout donné à son Christ, — tout : le trône de sa gloire, pour y siéger avec Lui ; le palais de sa gloire, son ciel de gloire. Il vivra et demeurera dans le ciel éternellement avec tous les siens. Christ a acquis et mérité toutes les richesses, tous les trésors du ciel, afin de *nous* les donner ; afin que nous

ayons, comme il a dit lui-même, la vie, et que nous l'ayons en abondance. Il se donne lui-même à son Église ; *lui-même :* donc, il lui donne tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. O sainte communauté de biens, communauté indissoluble et inépuisable ! L'Eglise est une mendiante, mais elle est reine aussi, et son époux est roi. Elle est d'elle-même pauvre et dénuée de tout, mais elle est riche aussi et couverte de gloire, car son époux possède les cieux et la terre, et tous les genoux devront encore fléchir devant lui. Elle est faible, mais son époux a à son service une légion de serviteurs toujours prêts à l'assister et à lui obéir. Rien ne peut enfin lui manquer jamais, car il a dit : « Tous mes biens sont à toi !... »

Je sais qu'à voir les choses extérieurement et actuellement, il ne semble pas que nous recevions en effet, avec Christ, tout ce qui nous est vraiment nécessaire. Car, n'est-ce pas, ô vous qui avez Christ, le Christ vivant et vrai, — quand vous le confessez et qu'avec joie vous dites : « Le Seigneur a été fait péché pour moi ; il est mon péché, et en lui je suis justice devant Dieu, » aussitôt vous êtes en scandale à tous les démons, à tous les injustes, à tous ceux qui ne sont justes que de leur propre justice ? Aussitôt on vous accuse d'affaiblir, de démolir l'Eglise, d'enseigner une doctrine impure, contraire aux bonnes traditions et aux bonnes mœurs, de dire : « Pourquoi ne faisons-nous pas du mal, afin qu'il en arrive du bien? » (Rom. III, 8.) Les démons feront mine de vous dévorer, le monde vous haïra, vous crucifiera. Les gens prétendus comme il faut daigneront peut-être avoir quelque pitié de vous ; ils viendront à vous avec toutes sortes de bons avis, afin de vous engager et de vous porter à renier Christ ; et si vous ne les écoutez pas, — vous ne les écouterez point ! — adieu

votre honnête réputation, votre repos, votre pain de chaque jour. On ne vous laissera plus jouir d'aucun droit, d'aucune confiance; on vous déclarera indignes d'exister!.. Et puis les peines intérieures, le sentiment de la misère spirituelle, le sentiment quelquefois de la misère matérielle, les embarras, les détresses du moment, l'angoisse au sujet des choses douloureuses que pourra apporter le lendemain! Et puis encore la maladie, les langueurs! Oh! qui *a* Christ doit avant tout être semblable à Christ dans sa passion, dans les douleurs qu'il a souffertes en son corps et en son âme, dans sa mort sur la croix! Rien alors, rien ne se trouve là que la croix; rien que les tribulations; rien que le chagrin d'être méconnu, méprisé, honni, calomnié. Le monde consent bien de temps à autre que le chrétien l'instruise et l'éclaire, mais volontiers il brûle ensuite celui qui vient de l'éclairer. Finalement, ne vaut-il pas mieux être et vivre selon la chair? Dans les voies de la chair, l'un loue, honore, glorifie l'autre. Ne vaut-il pas mieux retourner au monde et attendre *de lui* la gloire, l'honneur et l'immortalité? Le monde, on le voit chaque jour, il est si complaisant et si libéral à ses serviteurs! Il leur promet tout, il leur donne beaucoup. Ou bien, Dieu fera-t-il des ouvertures au ciel ?... (2 Rois VII.) Certainement, repond l'Église, quoique je sois accablée de disette, quoique je sois sans aucune sainteté, quoique je ne voie point de chemin à mes pieds et que je me trouve sans aucune force, quoique je n'aie devant moi que le péché, que la mort, que la destruction, — certainement, « Dieu fera des ouvertures au ciel. » Il nous a donné son propre Fils ; *il ne l'a point épargné ; il l'a livré pour nous tous; comment ne nous donnerait-il point aussi toutes choses avec Lui ?*

En disant haut et ferme : « Il nous donnera toutes choses avec Christ, » l'Église regarde à la source d'où lui arrivent, avec Christ, « toutes choses » de la part de Dieu; et cette source, je le répète, c'est la libre grâce, c'est l'infinie miséricorde de Dieu envers nous autres, pauvres pécheurs perdus. IL N'A POINT ÉPARGNÉ SON PROPRE FILS, MAIS IL L'A LIVRÉ POUR NOUS TOUS.

Vous savez l'histoire d'Abraham, mes frères. Vous savez comment « le père de la multitude » a couché sur l'autel de l'holocauste son propre fils, son fils unique et bien-aimé, son autre moi, sa vie, la joie de ses yeux et de son cœur. Dieu a fait comme Abraham. Mais Abraham a été contraint de faire ce qu'il a fait; l'ordre de Dieu était là ! Dieu, lui, était libre, et qui pourra jamais voir jusqu'au fond de ce libre amour de Dieu ? Ce n'est pas un objet étranger, placé loin de lui, hors de lui que Dieu a *donné* pour nous; c'était son unique, son propre Fils. Son Fils !... Voilà le prix que Dieu a payé pour nous sauver. On serait presque tenté de demander si *nous* n'avons pas été plus précieux aux yeux de l'Éternel que son cher et saint Enfant. Nous avions pourtant outragé sa gloire, forfait à sa justice, violé sa loi éternelle, violé ce commandement *bon* qui nous était donné pour que nous eussions la vie ! Nous nous étions dérobés à Dieu avec une légèreté déplorable, nous asservissant au démon qui est son ennemi et le nôtre, faisant le mal, haïssant la vérité et tout ce qui est véritablement bon. Nous voici plongés dans une opiniâtre et déloyale inimitié contre Dieu. D'où nous viendra le secours ! Comment pourra-t-il arriver jamais que la justice de Dieu soit réellement et pleinement satisfaite, que la malédiction soit ôtée de dessus notre tête, que les œuvres du diable soient détruites en nous, que nous

soyons ramenés à Dieu, et réintégrés dans cette béatitude dont nous avons si misérablement prodigué les richesses? — Le secours? Il ne pouvait nous venir que de la part du Fils éternel de Dieu. Un seul a pu satisfaire réellement et pleinement à la justice de Dieu, et accomplir l'expiation de nos péchés. Le Fils ! Mais Dieu voudra-t-il l'accepter *pour nous?* Voudra-t-il le coucher sur l'autel en holocauste à la colère divine, — à cette sainte colère divine qui est embrasée contre nos péchés? Voudra-t-il le traiter comme la personne même du pécheur; — que « celui qui n'a point connu le péché » soit rendu péché pour nous; qu'il soit considéré comme étant iniquité et malédiction en notre place? Le Fils! Dieu voudra-t-il le soumettre à la loi? Voudra-t-il frapper du glaive de sa colère celui qui est son affection, son cœur, sa vie? Et pour qui? Pour des créatures rebelles et ingrates qui ne veulent seulement pas recevoir son salut! N'épargnera-t-il pas Celui qui est saint et innocent, et n'ira-t-il pas désigner et préparer une créature quelconque pour entreprendre et achever l'œuvre de notre salut? Nulle créature n'eût été suffisante pour si grande chose; et *notre salut,* Dieu le voulait pourtant! Dieu voulait nous revoir et nous ravoir près de Lui; eh bien! Il a pris son propre Fils, son unique; — il n'a rien pris de notre avoir à nous; qu'aurions-nous pu lui offrir? Quelque veau ou quelque bouc de nos étables? — Et avec son Fils, avec son unique, il s'est rendu à Golgotha, — au Morijah de la nouvelle alliance! Là, le Père retira toute lumière au Fils... Le Fils mourut, et... du sein de la mort du Fils nous reluisit le visage de grâce de l'Éternel! Nous sommes justes et purs, saints et sauvés dans le sang du Fils. Dieu a ressuscité des

morts ce Fils bien-aimé; il l'a pris à Lui; il l'a placé à sa droite, et il nous place saints et sauvés, vivifiés en Christ, à sa droite aussi!

Dieu n'a point épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous!... Qu'adviendra-t-il de ce Fils, quand il sera dans notre *état*, revêtu de toutes nos faiblesses et de toutes nos misères? Notre état, le « être péché » pour nous, ne l'accablera-t-il pas? Le diable ne cherchera-t-il pas à le gagner perfidement à l'aide de toutes sortes de séductions? La mort, après l'avoir tourmenté sous toutes sortes de formes, extérieurement et intérieurement, ne l'engloutira-t-elle pas enfin? Méconnu et calomnié, honni et outragé de tous, ne perdra-t-il pas enfin tout courage? Dieu est-il sûr que son Fils sera victorieux? A-t-il une garantie et les arrhes d'un triomphe? Sait-il à ne pouvoir en douter que son Fils traversera en héros tous les tourments de la colère ou de la mort?... Et quand Dieu dut voir son propre Fils, son Bien-Aimé, accablé sur la terre de toutes les choses visibles, être en agonie, offrir avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver; injurié, ou pour le moins abandonné de ceux qui étaient les plus fidèles et les meilleurs, — oh! qui est-ce qui a rassuré et consolé le Père? Qui est-ce qui a pu lui dire : Ton Fils ne cessera pas un seul instant de te tenir pour son Dieu et son Père; Il glorifiera sur la terre ton Nom, lors même que tu te montreras comme son ennemi, comme un étranger à son égard, et que tu le livreras, que tu le plongeras dans les plus profonds et les plus effrayants abîmes de la condamnation et de la mort, pour la cause et pour le bien de ceux qui sont tes ennemis?...

On dirait, — mais il faudrait le dire avec le sentiment de la plus pieuse vénération, — on dirait que Dieu, en tout ceci, a risqué son Fils; qu'il a donné carte blanche au démon et à la mort, au monde et à l'incrédulité pour faire de Lui ce que bon leur semblerait. Mais non, Dieu n'a rien risqué, n'a rien donné à l'aventure ou à l'arbitraire. Il n'a fait que suivre le conseil de son éternel amour. Je veux, avait-il dit, je veux que ce soit dans cette voie-là, par mon propre Fils, que seront sauvés de la mort et préservés de l'enfer tous ceux qui... seront sauvés, qui seront préservés! — Dans cet amour le Père a donné au Fils l'Esprit pour le rendre victorieux; *à nous*, Il a donné, par le Fils, le salut, la victoire. Dieu a donné *pour nous tous* ce qu'il y a de plus grand et de plus saint : Celui « que les cieux, et même les cieux des cieux ne peuvent contenir; » et pourtant, la pensée de l'homme ne se rassure pas encore; elle n'est pas entièrement satisfaite, pas pleinement persuadée; elle demande encore toujours : Dieu nous a-t-il donné et nous donnera-t-il en effet « toutes choses AVEC CHRIST? » La justice et la sanctification? Et la certitude d'être dirigés au travers de tous les périls et de toutes les peines, d'être secourus dans toutes les détresses et dans toutes les privations? Des sandales neuves quand les anciennes seront usées sur la route? De quoi couvrir notre nudité et nous garantir du froid? Quelques deniers pour payer le pain de chaque jour? Le pain de chaque jour et quelques dettes d'autrefois? Pour certain, Dieu nous restaurera-t-il, nous ranimera-t-il? Détournera-t-il de nous sa colère? Essuiera-t-il *toutes* nos larmes? Nous couvrira-t-il de paix et d'honneur? Nous consolera-t-il *toujours*, alors surtout qu'il semble

qu'il n'y a plus de consolation pour nous? Et nous accordera-t-il par-dessus tout une fin tranquille, heureuse, — le salut?...

Faible et pusillanime pensée de l'homme! Faible cœur! Il y a pour toi caution de tous les dons de la grâce en Golgotha. Il vit, Il vit éternellement le Garant du traité dans lequel il est dit (Esaïe I, IV, 10) : « Ma gratuité ne se retirera point de toi, et l'alliance de ma paix ne sera point ébranlée. » Eglise de Dieu! le Père de ton fiancé est riche; il saura bien nous amener à être enfin satisfaits de ses voies! Encore un peu de temps et elle se sera levée, — la gloire promise, la gloire espérée!...

« Tout cela est vrai, mais est-ce vrai aussi *pour moi?* Ces choses peuvent-elles être une espérance pour moi aussi? Dieu a-t-il « livré » *pour moi aussi*, « son propre Fils? » Telle est la question que fera entendre mainte âme angoissée. L'Église, ayant toujours son regard fixé sur l'infinie, sur la souveraine et gratuite miséricorde de Dieu, L'Église répond : « *Livré pour nous tous!* » Tous! Toute âme angoissée est comprise ici, nulle n'est exclue! Donc, chère âme, si tu es désireuse et jalouse de sanctification, d'harmonie avec la loi de Dieu, — de grâce, de paix, de consolation; si tu es désireuse et jalouse d'être enseignée, conduite et dirigée dans la vérité, de persévérer dans la vérité constamment et patiemment; si tu demandes, mais sérieusement, à être délivrée de toute affliction et de toute œuvre mauvaise, de toute épreuve temporelle ou spirituelle; — si tu veux, mais sérieusement, être et demeurer dans la justice qui est par la foi, dans le salut qui est par la grâce, et con-

fesser qu'il n'y a pas d'autre chemin de grâce, pas d'autre chemin de foi que Christ;... tu confesseras aussi que tu es parmi ces « tous » pour lesquels Dieu a livré son propre Fils ! » « Tous. » En employant ce mot, l'Apôtre entend désigner l'ensemble, la réunion des plus misérables, de ceux qui sont le plus rudement éprouvés, et qui ne savent où trouver leur repos; et l'Apôtre se range parmi ceux-là : « Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, *desquels je suis le premier !* » — Vous donc, vous « tous » qui soupirez après Dieu et après sa justice, et après une entière et permanente délivrance, ayez bon courage! Oui, bon courage, quoiqu'il semble que vous n'ayez devant vous que le contraire de toutes ces choses ! Courage, et réjouissez-vous dans l'assurance que ce Dieu qui a « livré pour nous tous » ce qu'il avait de meilleur et de plus cher, ce Dieu qui a livré pour nous son propre Fils, nous accordera gracieusement l'entrée en son royaume; il nous donnera son royaume tout entier, éternel! Il donnera « toutes choses » à quiconque soupire après sa justice! Que seulement nos yeux soient arrêtés toujours sur Lui, — le Dieu de toute grâce, le Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ ! notre assurance ne sera jamais confuse ; retenons, quoi qu'il arrive, ces paroles apostoliques : « LES SOUFFRANCES DU TEMPS PRÉSENT NE SONT PAS COMPARABLES A LA GLOIRE A VENIR QUI DOIT ÊTRE RÉVÉLÉE EN NOUS. — SI DIEU EST POUR NOUS, QUI SERA CONTRE NOUS !... »

Quant à ceux qui aiment l'injustice, sans jamais s'en repentir, sans vouloir en être délivrés jamais, mais qui veulent se justifier par eux-mêmes devant Dieu, — Dieu ne leur « donnera » rien ; même il leur ôtera

ce qu'ils ont eu jusqu'à ce jour par la bonté de Dieu, puisqu'ils ne se sont pas soumis à cette bonté qui demandait à les faire arriver à la repentance. Amen !

FIN.

Saint-Denis. — Typ. de DROUARD.